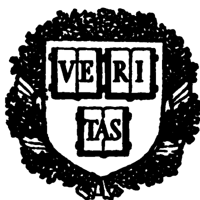

VE
RI
TAS

COLLECTION

DES

ROMANCIERS GRECS ET LATINS.

DEUXIÈME LIVRAISON.

HISTOIRE ÉTHIOPIQUE

D'HÉLIODORE.

TOME IIe DE LA COLLECTION.

IMPRIMERIE DE P. DUPONT, HÔTEL DES FERMES.

COLLECTION

DES

ROMANCIERS GRECS ET LATINS,

AVEC DES NOTES

DE MM. COURIER, BUCHON, CORAY, C....., A. TROGNON,
ET DE PLUSIEURS AUTRES HELLÉNISTES;

DEUXIÈME LIVRAISON.

HISTOIRE ÉTHIOPIQUE

D'HÉLIODORE,

OU

LES AMOURS DE THÉAGÈNE ET CHARICLÉE,

TRADUCTION D'AMYOT.



A PARIS,

CHEZ ALEXANDRE CORRÉARD, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N°. 258.

1822.

HISTOIRE

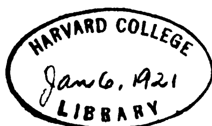
ÉTHIOPIQUE

D'HÉLIODORE,

OU

LES AMOURS DE THÉAGÈNE ET CHARICLÉE.

TOME PREMIER.


HARVARD COLLEGE
Jan 6, 1921
LIBRARY

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

On n'aime point deux préfaces à un livre ; souvent même on en a trop d'une. C'est pourquoi, voulant rendre un compte succinct de notre propre travail, nous avons cru pouvoir supprimer la préface d'Amyot, autrement dite PROESME DU TRANSLATEUR, laquelle, de choses comme de style, nous a paru assez insignifiante, par conséquent peu regrettable pour nos lecteurs.

Le roman de THÉAGÈNE ET CHARICLÉE est un des plus estimables de ceux que nous a laissés l'antiquité grecque : il devoit donc, avec les délicieuses *Pastorales de Longus*, paroître en tête de la collection qu'on veut faire ici de ces ouvrages. Tout le monde sait que l'auteur est un certain Héliodore, natif

d'Emèse, qui vivoit à la fin du quatrième siècle de l'ère chrétienne. Il fut évêque, très-respecté pour la gravité de ses mœurs; d'où l'on peut croire que cette composition fabuleuse appartient à sa première jeunesse, et devance son élévation à l'épiscopat. C'est l'opinion de tous les hommes vraiment doctes, qui rejètent comme un conte frivole ce que dit Nicéphore, touchant la condamnation de l'*Histoire Éthiopique* par un Concile provincial de Thessalie, et l'obstination profane de l'auteur, qui préféra son livre à son évêché.

Ce n'est point ici le lieu de juger ce roman: nous voulons donner avis à nos lecteurs de ce qui concerne la présente édition, et ne prétendons, du reste, en rien les instruire. Il nous suffira de rappeler que Racine prit pour Théagène et Chariclée un enthousiasme de jeunesse dont s'est souvenue la postérité. Avoit-il raison? On saura bien, sans nous, prononcer là-dessus : on saura découvrir

ce que cet ouvrage peut renfermer de bon ou de mauvais; s'il a coûté à son auteur de grands frais d'imagination, ou si celui-ci n'a fait que rassembler une foule d'inventions éparses dans les poètes dramatiques, particulièrement ceux de la nouvelle comédie; s'il a retracé des mœurs réelles, positives, de manière à former un tableau vraiment instructif, ou s'il a composé un ensemble vague et mensonger d'aventures également bonnes à être placées dans tous les temps et dans tous les lieux, sans aucun trait caractéristique de vérité, sans aucun intérêt local; si enfin, dans le détail, il y a plus de beautés que de défauts; de conceptions ingénieuses que de conceptions tristement communes; d'amusement que d'ennui. En ce dernier point, chacun est juge pour soi et juge compétent. Je ne parle qu'en éditeur.

On compte sept éditions du texte grec de l'*Histoire Ethiopique* d'Héliodore.

La première, imprimée à Bâle en 1534, sur laquelle Amyot a dû faire sa traduction, est aussi celle que le Tasse a dû connoître pour en profiter, comme il l'a fait, dans la romanesque aventure de la naissance de Clorinde. Les suivantes, celles de Jean Commelin, en 1596, de Jean Bourdelot, à Paris, 1619, Pierre Schmidt à Leipsick, 1772, etc., méritent peu notre attention, jusqu'à la septième qu'a publiée à Paris, en 1804, le docte M. Coray. Elle est accompagnée d'un long et savant commentaire, dont nous offrons ici un court éxtrait au public.

Des deux traductions françoises qui ont été faites de cet ouvrage, on s'étonnera peu que nous ayons préféré celle d'Amyot, même après que nous en aurons signalé toutes les imperfections. En effet, tandis que l'autre se propose uniquement d'amuser des lecteurs françois, celle de l'évêque d'Auxerre a pour but d'interpréter le texte original, si bien

même que souvent elle le commente à n'en plus finir. Nous ajouterons à cela que la renommée d'Amyot, quoiqu'en partie usurpée et un peu vieillie de nos jours, n'en méritoit pas moins nos égards, et qu'entre lui et un inconnu il ne pouvoit y avoir à balancer. C'est donc la version d'Amyot que nous publions, d'après la seconde édition, revue et corrigée par l'auteur, sur un manuscrit trouvé *à la Librairie Vaticane*, et imprimé à Paris, 1570, sous le titre de l'*Histoire Ethiopique de Héliodore, contenant dix livres, traictant des loyalles et pudiques amours de* THÉAGÈNES THESSALIEN ET CHARICLÉE ETHIOPIENNE.

L'ingénieux et savant éditeur de *Daphnis et Chloé* a démontré jusqu'à l'évidence combien est défectueuse la manière ordinaire dont traduit Amyot. Il a fait ressortir, aussi habilement qu'il se pouvoit, tout ce qu'il y a d'erreurs de sens, d'altérations souvent volon-

taires de la pensée de l'auteur, de longueurs, de redites et de *traînées de langage*, de mots enfin tout-à-fait étrangers à notre langue, ou d'une trop grossière trivialité. M. Courier a fait plus : heureux possesseur du trésor presque entièrement perdu de notre vieux françois, il a retouché et presque refait Amyot, comme plus d'une main moderne a su nous rendre d'antiques peintures. Il eût fallu se sentir la force de M. Courier pour essayer ce qu'il a accompli : nous n'y avons pas un moment songé.

Cependant la traduction de Théagène et Chariclée, bien autrement vicieuse que celle de Longus, réclamoit de bien plus nombreuses et plus sévères corrections : la diction, presque partout lâche et sans couleur, se traînant sans cesse en d'interminables périodes, vouloit être resserrée et raffermie ; les contre-sens fort nombreux vouloient être rectifiés ; les mots de coutumes modernes

substitués aux mots d'usages antiques, comme *gens d'église d'Apollon*, etc., vouloient être effacés : tout, en un mot, devoit subir une rigoureuse épuration. Nous n'y avons travaillé que d'une main timide; et, comme on dit, nous n'avons avisé qu'au plus pressant. Beaucoup de fautes auront disparu; il en restera beaucoup encore : mais nous osons croire que la lecture, souvent fastidieuse et pénible, de l'ancienne version, sera devenue facile et claire pour ceux même à qui notre vieux langage est le moins familier. Nulle part, il est superflu de le dire, nous n'en avons altéré les graces naïves, lors même qu'elles n'appartenaient pas à l'auteur original.

Il nous reste à parler des notes que nous avons ajoutées à cette édition. Nous étions nécessairement privés de la plus considérable partie du commentaire de M. Coray, celle qui regarde la critique du texte; elle ne pouvoit paroître dans une

édition toute françoise. Ainsi réduits à quelques remarques de géographie et d'histoire, à quelques observations littéraires, nous les avons soigneusement recueillies et traduites du grec : nous en avons joint de nous-mêmes quelques autres, que nous ont suggéré divers passages non commentés par M. Coray. Il n'en résultera pas un ensemble de notes bien savant, un véritable travail d'érudition ; mais quelques difficultés seront éclaircies, quelques rapprochements intéressants mis à la portée des lecteurs, quelques-unes de nos corrections placées à côté des défectuosités qui les ont rendues nécessaires. Nous ne pouvions prétendre davantage.

LIVRE PREMIER
DE
L'HISTOIRE ÉTHIOPIQUE
D'HÉLIODORE,
TRADUITE DU GREC EN FRANÇAIS.

CHAPITRE I.

De l'arrivée des brigands au rivage de la mer où ils trouvèrent le conflit mortel, et la nef chargée de richesses, avec la description de la triste pucelle contemplant son ami à demi-mort.

Le jour ne faisait guère que commencer à poindre, et le soleil à rayonner sur les cimes des montagnes, quand il se trouva une troupe d'hommes armés, et embâtonnés à la façon des brigands, au dessus du mont qui s'élève le long de l'une des bouches du Nil, que l'on appelle Héracléotique, lesquels s'arrêtèrent un peu, pour courir de l'œil la mer qui bat le pied de la montagne ; et après avoir jeté leur vue sur l'eau, voyant qu'il ne se présentait rien à leurs yeux dont ils pus-

sent faire butin, qui ne cinglât en haute mer, ils descendirent au prochain rivage, pour voir aussi s'il n'y aurait rien à voler: et là ils trouvèrent ce qui s'ensuit. Premièrement il y avait une nef à l'ancre, vide de gens, mais pleine nonobstant, et bien chargée d'autres choses, comme l'on pouvait aisément juger, à la voir seulement de loin, pour autant que la pesanteur de sa charge l'enfonçoit en l'eau jusqu'à la troisième ceinte. Au demeurant le rivage étoit tout couvert de gens fraîchement navrés, dont les uns étoient déja tout roides morts, les autres ne l'étoient qu'à demi, et il y avoit quelques parties de leurs corps qui battoient et remuoient encore. Ce qui donnoit à connoître qu'il n'y avoit guère que le combat étoit fini. Et ils n'y virent pas tant seulement les marques et enseignes d'un combat, mais aussi les pitoyables reliques du malheureux festin, qui s'étoit terminé en une telle déconfiture: c'est à savoir des tables encore toutes couvertes de viandes, et d'autres renversées par terre entre les bras de ceux qui gissoient étendus sur la place, lesquelles leur

avoient servi de pavois durant le combat, à cause qu'il s'étoit fait à la chaude, avec tout ce qu'ils purent trouver sur le champ. Il y en avoit d'autres qui couvroient entièrement aucuns de ces hommes morts, lesquels (comme il est vraisemblable) s'étoient cachés dessous; force coupes jetées par terre, dont les unes tomboient encore des mains de ceux qui les avoient prises, aucuns pour y boire, autres pour les jeter à la tête de leurs ennemis au lieu de pierres; car la soudaineté de l'émeute fut cause de cette nouvelle manière, et leur enseigna d'user de vaisseaux à boire, au lieu de pierres et d'armes offensives. Vous en eussiez vu l'un porté par terre et fendu d'un coup de coignée, l'autre assommé d'un caillou pris et amassé au lieu même sur la grève, un autre froissé d'un levier, un autre brûlé d'un tison, et un autre meurtri de quelque autre sorte: mais la plus grande partie avoit été défaite à coups de traits, et avoit la fortune en peu de lieu produit infinies sortes de divers inconvénients, en contaminant le vin de sang, faisant sourdre un mortel combat

en un festin, mêlant le meurtre parmi la bonne chère, et conjoignant l'effusion du sang humain avec la coutume usitée dans les banquets de boire les uns aux autres en nom d'amitié : lequel spectacle elle présenta aux yeux de ces brigands d'Égypte qui étoient sur la montagne, et voyoient bien devant eux tout ce que nous avons récité, mais ils ne pouvoient entendre quel étoit le sujet et la cause d'une si merveilleuse tragédie : pour autant qu'ils trouvoient bien ceux qui avoient été vaincus, et non pas ceux qui avoient vaincu, et qu'ils voyoient bien la victoire évidente, et que néanmoins on n'avoit encore point touché aux dépouilles. Ils voyoient la nef toute seule, sans qu'il y eût personne dedans pour la défendre : et toutefois non plus saccagée que s'il y eût un grand nombre de gens à la garder, flottant en la rade, comme si elle fût en grande paix et sûreté. Mais néanmoins combien qu'ils fussent merveilleusement étonnés et qu'ils ne sçussent par qui, ni comment pouvoit avoir été faite cette déconfiture, si ne laissèrent-ils point pourtant à regar-

der au butin, mais se portèrent pour vainqueurs. Et comme ils étoient déja ébranlés, et en voie pour aller au pillage, ils aperçurent assez près de la nef, et de ces gens morts étendus, un autre spectacle qui les étonna encore plus que le précédent : c'étoit une jeune pucelle assise dessus un rocher, de beauté si rare et si émerveillable, qu'à la voir seulement on l'eût prise pour une déesse. Vrai est qu'elle étoit triste à cause du piteux état auquel elle se voyoit pour lors réduite; mais toutefois encore montroit-elle à son maintien la grandeur de son courage. Elle avoit le chef couronné d'un chapeau de laurier, et des épaules lui pendoit par derrière un carquois qu'elle portoit en écharpe : son bras gauche étoit appuyé sur son arc tout debout, et laissoit pendre négligemment contre le bas le reste de sa main; sur sa cuisse droite reposoit le coude de son autre bras, et avoit la joue dedans la paume de sa main, dont elle soutenoit sa tête, tenant les yeux fichés en terre à regarder devant elle un jeune damoiseau étendu tout de son long, lequel étoit tout

meurtri et détaillé de coups, et qui sembloit se revenir un petit (ni plus ni moins que d'un profond sommeil) des confins de la mort, dont il avoit approché bien près, combien qu'en si piteux état encore montroit-il une beauté mâle. Car la grande blancheur de son teint reluisoit davantage par le lustre que lui donnoit le sang qui lui étoit coulé sur le visage. Quant à ses yeux, la douleur que son corps enduroit les lui abattoit : mais le regard de la pucelle les rouvroit et attiroit à soi, et n'y avoit autre chose qui les obligeât à regarder, sinon l'affection et le plaisir de la voir.

Après donc qu'il eut un peu rassemblé ses esprits, il se prit à lui dire d'une voix foible et basse, avec un soupir tranchant, partant du profond du cœur : Las! êtes-vous véritablement encore vivante, ma belle? ou si, comme nous, vous avez accru le nombre de cette malheureuse déconfiture? Quant à moi, je crois qu'il n'est possible autrement que vous n'ayez été défaite, ni aussi que vous puissiez, non pas après la mort même, vous

éloigner de moi; mais je crois que ce que je vois est votre esprit et votre âme, qui encore accompagne et honore mes aventures. Il est en vous, répondit alors la pucelle, que je vive ou non, et il n'y a rien en ce monde qui m'ait engardée jusqu'ici que je ne me sois mise à mort de cette épée (en lui montrant une épée qu'elle avoit en son giron), sinon que je vous voyois encore respirer. Quant et quant, en disant ces paroles, elle descend hâtivement du rocher, et les brigands qui dévalaient de la montagne, transportés d'ébahissement et d'effroi qu'ils eurent de voir une si belle chose, comme si c'eût été quelque tourbillon de foudre, ou quelque coup d'éclair qui les eût éblouis, s'enfuirent se cacher sous des buissons, l'un de çà, l'autre de là; car elle leur sembla encore bien plus grande et plus divine chose quand elle se fut dressée sur ses pieds, ce qu'elle n'avoit pas fait auparavant; mêmement pour ce que les sagettes qui étoient dedans son carquois alloient sonnant et cliquant à chacun pas qu'elle faisoit, et que sa robe, qui étoit de drap d'or, res-

plendissoit aux rayons du soleil, et ses cheveux, par dessous le chapeau de laurier, épars à la guise des bacchantes, lui descendoient bien fort bas par derrière; de sorte que ces brigands étoient encore plus effrayés et étonnés de ne connoître point qui étoit cette pucelle, qu'ils n'étoient pas de ne savoir qui avoit fait la déconfiture qu'ils voyoient. Les uns disoient que c'étoit une déesse, et notamment la déesse Diane; les autres pensoient que ce fût Isis, la déesse du pays : aucuns croyoient que ce fût la prophétesse et religieuse vouée au service de quelque dieu, laquelle, éprise de sa fureur, eût fait une si grande déconfiture. Voilà ce qu'ils en pensoient et connoissoient quant à eux; car de la vérité ne savoient-ils encore rien. Mais elle (sitôt qu'elle fut à bas) se prit à embrasser affectueusement le damoiseau, et commença à pleurer, à le baiser, à essuyer ses plaies et à soupirer, à peine s'assurant qu'elle le tînt entre ses bras. Ce que voyant, ces voleurs égyptiens changèrent tantôt bien de pensée et d'opinions, disant entr'eux : Comment se-

roit-il possible que ce fût une déesse, à voir ce qu'elle fait, et comment une divine essence baiseroit-elle ainsi affectueusement un corps mort? Et ainsi s'encouragèrent l'un l'autre d'en approcher de plus près, pour savoir à la vérité ce que c'étoit. Et après qu'ils furent un peu revenus de la frayeur qu'ils avoient eue, ils tirèrent tous ensemble vers la pucelle, laquelle ils trouvèrent attentive à nettoyer les blessures du damoiseau. Si s'arrêtèrent tout court derrière elle, sans lui oser rien faire ni dire; mais le bruit qu'ils firent à l'entour d'elle, et aussi leur ombre qui tomba droit devant ses yeux, lui firent tourner la tête pour voir ce que c'étoit. Puis, quand elle les eut vus, elle le rebaisa comme devant, sans que la couleur étrange de ces gens noirs et brûlés, ni la vue de ces brigands armés lui donnât aucun effroi : par où l'on peut connoître qu'une affection véhémente et un amour entier et parfait ne tient compte d'aucunes choses extérieures qui lui puissent advenir, soit douloureuses ou plaisantes; mais qu'elle force le cœur d'avoir toujours

l'œil fiché à regarder et l'entendement tendu à considérer la chose aimée. Mais quand ces brigands eurent passé outre, et qu'ils se vinrent présenter droit devant elle, adonc (pensant qu'ils voulussent attenter de lui faire quelque chose outre son gré), elle leva une autre fois la tête, et les voyant ainsi noirs et hideux, leur dit : Si vous êtes les ombres et âmes de ceux qui gissent ici morts étendus, vous avez tort de nous venir encore une autre fois molester et troubler; car, pour la plus grande partie, vous vous êtes défaits les uns les autres de vos propres mains. Et quant à ceux qui ont été tués par nous, vous savez que ça été à bon droit, et selon la loi de juste vengeance, pour repousser l'injure et l'outrage que vous attentiez faire à notre pudicité ; mais si vous êtes hommes vivans, vous menez vie de brigands, comme il semble à vous voir, et êtes survenus opportunément. Si vous supplie que vous nous délivriez des maux et misères qui nous environnent, et mettiez fin à la tragédie de notre malheureuse vie en nous donnant la mort. Elle leur disoit

ces pitoyables paroles; mais eux, qui n'entendoient pas un seul mot de ce qu'elle leur disoit, la laissèrent avec le blessé, sans leur donner autre plus sûre garde que leur débilité, et s'en allèrent vers la nef, de laquelle ils vidèrent et déchargèrent en terre ce qui étoit dedans, et ne faisant compte de toutes autres richesses, dont il y avoit grande quantité, et de toutes sortes, seulement tirèrent dehors l'or et l'argent, les pierres précieuses et les draps de soie, autant comme chacun d'eux en pouvoit emporter. Quand ils en eurent assez tiré à leur avis, et qu'il y en eut tant que l'avarice et convoitise de ces brigands en fut assouvie, ils en firent des faisceaux et départirent tout ce pillage en certains lots, non qu'ils fissent ce partage à la raison et au prix de la juste valeur des choses, mais seulement les partageoient au poids; et quant au jeune damoiseau et à la jeune demoiselle, ils en devoient disposer puis après.



CHAPITRE II.

Autre arrivée d'une seconde troupe de brigands, qui emportèrent tout le butin de la riche nef, et emmenèrent prisonniers le jouvenceau et la belle pucelle au lac des Pâtres en Égypte. — Description des lac, forteresse et retraite des voleurs.

Mais en ces entrefaites voici survenir une autre troupe de brigands que conduisoient deux hommes de cheval ; et aussitôt que ces premiers les aperçurent, sans se préparer pour les combattre, et sans emporter aucune chose de tout ce butin, de peur que cela ne fût cause de les faire suivre, ils se mirent tous à fuir tant qu'ils purent courir, car ils n'étoient que dix de leur bande, et les autres étoient trois fois autant ; par ainsi, la pucelle et sa compagnie fut déjà prise pour la deuxième fois, et si ne l'étoit point encore. Or, quant à ces seconds voleurs, combien qu'ils eussent aussi bonne envie de butiner cette proie, qui étoit en si belle prise comme les premiers, si est-ce que l'ébahissement et l'ignorance de ce qu'ils voyoient les en garda et retint pour

quelque temps; car ils pensoient que tant d'hommes morts étendus sur la place eussent été occis par les premiers brigands. Et d'autre côté, voyant cette jeune pucelle parée de vêtemens si exquis et étranges à eux, qui ne s'étonnoit de toutes ces choses si effroyables advenues à l'entour d'elle non plus que s'il n'y eût rien eu, et qui n'entendoit à autre chose qu'à curer et accoutrer les blessures du damoiseau, en manière qu'elle se douloit et passionnoit autant du mal qu'elle lui voyoit endurer, comme elle eût su faire du sien propre, ils en demeurèrent merveilleusement étonnés, tant pour la beauté singulière et pour le gentil courage d'elle, comme aussi pareillement du jeune gentilhomme navré, tant il étoit bien formé et de belle taille, et si commençoit déjà à se revenir un petit et à reprendre son visage accoutumé. Après donc avoir arrêté un assez long temps à les regarder, finalement le Capitaine de ces brigands s'approcha et mit la main sur la pucelle, lui commandant qu'elle se levât pour le suivre. Elle, qui n'entendoit rien de ce

qu'il lui disoit, et néanmoins se doutoit bien de ce qu'il vouloit, tira quant et elle le damoiseau, lequel aussi, de son côté, ne la vouloit point lâcher, et approcha de son estomac la pointe de l'épée, menaçant qu'elle s'en occiroit si on ne les emmenoit tous deux ensemble. Ce qu'entendant le Capitaine, en partie par ce qu'elle lui disoit, mais plus par les signes qu'elle faisoit, et aussi espérant, si ce jeune gentilhomme pouvoit revenir en convalescence, qu'il lui serviroit bien à exécuter de très-grandes entreprises, il fit descendre de cheval son écuyer, et descendit aussi lui-même, puis monta ces deux jeunes prisonniers sur les deux chevaux, et commanda à ses gens qu'ils chargeassent habilement tout le pillage et qu'ils s'en vinssent après lui. Cela fait, il se mit en chemin à pied, côte à côte de ses prisonniers, les soulevant et redressant, si d'aventure ils se laissoient quelquefois aller par foiblesse; ce qui n'étoit point sans une certaine gloire à ces deux jeunes prisonniers que leur seigneur s'asservît à eux, et que celui qui étoit maître

s'assujétît volontiers à servir d'estaffier à ceux qu'il avait sous sa puissance; tant a de pouvoir et d'efficace l'apparence de noblesse et le regard de beauté, qu'elle peut asservir à soi les cœurs mêmes des brigands et dompter les mœurs des plus rudes et sauvages hommes! Quand donc ils eurent cheminé le long du rivage de la mer la longueur de demi-quart de lieue, ils tournèrent tout court droit contre-mont la montagne, laissant la mer à la main droite, et après avoir surmonté la cime, ils tirèrent droit vers le lac, qui est de l'autre côté de la montagne, tel comme je le décrirai ci-après.

Premièrement tout le lieu est appelé des Égyptiens Boucolia, comme qui dirait le séjour des bouviers et des pâtres. Et est une certaine vallée et fondrière de la terre, laquelle reçoit les inondations et regorgemens du Nil, dont il se fait un lac, au milieu duquel l'eau est haute et profonde infiniment : mais aux rives ce n'est que bourbier et marécage : car comme la mer est bordée de rivages, aussi sont les lacs environnés de marais ordi-

nairement. Là se retirent et demeurent tous les brigands d'Égypte, qui vivent ensemble, gardant quelque forme de police, et habitent les uns dedans quelques petites cabanes, qu'ils dressent sur de petites motes qui se montrent hors de l'eau en quelques endroits du lac, les autres dedans leurs nacelles, et n'ont autre demeure que leurs barques mêmes, dont ils sortent du lac en terre. Là filent et besognent leurs femmes, et font là dedans leurs enfans, qui du commencement sont nourris du lait de la mère, et peu de temps après des poissons pêchés dedans le lac, et rôtis au soleil. Puis quand les mères voient qu'ils commencent à vouloir trotter, elles leur attachent quelques courroies aux pieds, et les laissent ainsi promener tant que s'étend la courroie jusqu'au bout de la nacelle, ou bien de la cabane, ne leur baillant autre guide pour les apprendre à marcher, sinon cette courroie qui les tient liés par l'un des pieds ; et se trouvent plusieurs de ces pâtres qui ont été nés et nourris dedans, et qui n'ont, ni n'estiment autre pays leur que ce lac, qui est une

sûre retraite et forteresse pour eux. Voilà pourquoi tous ceux qui mènent cette vie y accourent, et confluent de tous côtés. Car premièrement l'eau leur sert à tous de murailles; et davantage la grande multitude de roseaux et de cannes, qui croissent au long des bords du lac dedans le marais leur vaut un rempart; car, ils y ont fait et coupé à la main des conduits et canaux tournoyans, qui ont plusieurs détours et fourvoiemens difficiles à tenir, lesquels leur sont aisés pour autant qu'ils les ont accoutumés : mais ceux qui ne les connaissent pas n'en peuvent sortir quand ils y sont une fois entrés; ce qui leur est une grande fortification et défense pour n'être jamais endommagés par surprise. Voilà que c'est que du lac, et de ceux qui y font leur séjour. Or environ le soleil couchant, le Capitaine de ces brigands avec toute sa troupe y arriva. Si furent incontinent les deux jeunes prisonniers descendus de dessus les deux chevaux et tout le butin chargé dedans les barques. Et soudain voici toute la brigade des autres brigands qui étoient demeurés dedans le lac qui

accourt au-devant du Capitaine, et sortent l'un d'un côté du marais, et l'autre d'un autre, pour lui faire honneur et révérence comme à leur roi. Et voyant la grande quantité du butin qu'ils avoient apporté, et contemplant la divine beauté de la pucelle, ils estimèrent que leurs compagnons eussent saccagé et pillé quelques riches temples, et qu'ils en eussent davantage enlevé la prêtresse, ou bien que ce fût la statue même vive de quelque déesse : et en louant grandement la vertu et prouesse de leur Capitaine, l'accompagnèrent jusqu'au lieu de son sejour, qui est une petite île séparée loin de toutes les autres, laquelle lui est réservée pour la démourance de lui et de quelque peu d'autres qui sont ordinairement autour de lui. Auquel lieu quand il fut arrivé, il commanda à tous les autres qu'ils se retirassent chacun en son logis, et qu'ils se rendissent le lendemain par-devers lui, et demeura avec un petit nombre de ses familiers qu'il fit souper et soupa lui-même légèrement; puis bailla les deux nouveaux prisonniers à un jeune homme grec, qui peu de temps auparavant

avoit aussi été pris par les brigands, pour deviser avec eux en une petite cabane tout joignant la sienne, enchargeant au jeune Grec entre autres choses, qu'il pansât les plaies du jouvenceau et qu'il se donnât bien de garde que nul ne fît aucune force ou injure à la pucelle. Cela fait, pour ce qu'il était las et travaillé du chemin qu'il avoit fait à pied ce jour là, et aussi du souci de ses affaires, il s'en alla reposer et dormir.

CHAPITRE III.

Des complaintes de Chariclée et consolations de Théagène prisonniers, et de la nouvelle connoissance qu'ils eurent de Gnémon, aussi prisonnier.

Ainsi quand tout le monde fut retiré, de sorte que l'on n'oyoit plus bruit aucun dedans le lac, étant déja une quarte partie de de la nuit avancée, la pucelle adonc prit la solitude et absence d'autres divertissemens, à occasion propre pour faire ses regrets, à cause, comme je crois, que le silence de la nuit lui renouveloit et ramenoit en mémoire ses douleurs, n'étant plus sa pensée divertie à regarder, ni à voir autre chose, mais vaquant entièrement à la remémoration de ses malheurs. Parquoi après avoir bien soupiré et gémi à par telle (car par le commandement du Capitaine elle avoit été mise à part étant couchée sur un petit lit bas), et après aussi qu'elle eut long-temps pleuré, elle se prit à dire : hélas! Apollon, que tu es âpre à te venger de nous et à nous punir plus aigrement que nos fautes ne l'ont mérité : les maux que nous avons par ci-devant endurés ne te sont

ils point satisfaction suffisante? être privé de nos parents et amis, être pris par les pirates et écumeurs de mer, avoir souffert tant de périls de tourmente; et avoir davantage été deux fois prisonniers entre les mains des brigands sur terre; et l'attente de l'avenir encore pire que ce que nous avons jusques ici essayé! Où donc arrêteras-tu le cours de tant de misères? Si c'est en mort, mais que ce soit sans vilenie, douce me sera telle issue; mais si aucun d'aventure se met en effort de me violer et connoître honteusement, moi que Théagène même n'a encore point connue; quant à moi je préviendrai cette injure, en me défaisant moi-même, et me maintiendrai pure et entière jusqu'à la mort, emportant avec moi, pour honneur funéral, ma virginité incontaminée. Mais tu seras bien le plus sévère et le plus cruel juge qui fut jamais. Elle vouloit encore parler; mais Theagène interrompit son propos, disant: cessez, ma très-chère amie Chariclée, mon âme et ma vie. Vous avez certes bien raison de vous lamenter et complaindre, mais pourtant en ce faisant vous irritez les dieux plus qu'il ne vous semble. Il ne leur faut rien re-

procher, mais les requérir, car ils s'apaisent par prières et oraisons, et non pas par complaintes, murmures et accusations. Adonc répondit Chariclée : vous dites très-bien ; mais comment vous trouvez-vous ? Je me sens, dit-il, allégé et me trouve mieux depuis l'appareil que ce jeune homme m'a appliqué ce soir. Vous vous trouverez encore bien plus allégé demain au matin, dit alors le jeune homme, auquel ils avoient été baillés en garde : car je vous donnerai d'une herbe qui vous guérira et consolidera vos plaies dedans trois jours. J'en ai expérimenté par plusieurs fois la vertu ; car depuis que j'ai ici été amené prisonnier, toutes les fois qu'il s'est fait quelque rencontre où il y ait eu quelqu'un des gens du Capitaine de blessé, je l'ai vu guérir en peu de jours en usant de cette herbe. Et ne vous faut point ébahir si j'ai soin de vous, car il me semble que vous avez été fortunés tout ainsi bien que moi. Et si ai davantage occasion d'en avoir pitié, parce que vous êtes Grecs, et je suis aussi Grec. O dieux ! s'écrièrent ensemble les deux nouveaux prisonniers, de joie qu'ils eurent. Oui véritablement ; dit-il, je suis

Grec voirement, et de langue et de naissance. Peut-être, dirent-ils alors, trouverons-nous ici quelque allégement en nos maux ; mais comment vous appelez-vous? lui demanda Théagène. Je m'appelle, dit-il, Gnémon. Et de quel quartier êtes-vous, que nous le sachions? D'Athènes. Et quelle fortune vous a ici amené? Ah! dit Gnémon, ne me le demandez point et ne remuez point ce propos-là, ce seroit une addition trop importune et hors de saison à vos malheurs, que raconter maintenant les miens. Et davantage ce qui reste de la nuit ne suffirait point à les vous réciter au long, attendu mêmement que vous avez besoin de vous reposer pour les grands travaux que vous avez endurés. Et comme ils ne le laissassent point en paix, mais le suppliassent de leur raconter comment que ce fut, estimant que ce leur seroit une grande consolation et grand reconfort en leurs maux que d'en ouir conter d'autres semblables aux leurs, Gnémon commença en cette manière.

CHAPITRE IV.

Comme Gnémon récite à Théagène et à Chariclée l'amour folle que lui portoit Demeneté sa marâtre ; du refus qu'il en fit, dont elle prit vengeance, et de ce qui en advint.

J'avois, dit-il, un père nommé Aristippus, natif d'Athènes, sénateur en la cour souveraine, et qui avoit des biens médiocrement, lequel (après le trépas de ma feue mère) eut envie de se marier une autre fois, disant que de n'avoir qu'un enfant, comme il n'avoit que moi, c'étoit autant que de n'en avoir point. Si épousa une femme assez jolie, mais qui fut le commencement de tous nos maux : elle avoit nom Demeneté, et n'eut pas plutôt le pied en notre maison, quelle gagna le bon homme, tellement qu'elle lui faisoit faire entièrement tout ce qu'elle vouloit, en partie par les attraits de sa beauté, et en partie aussi par ce qu'elle l'amadouoit et le caressoit merveilleusement ; car s'il y eut jamais femme en ce monde qui sçût bien enchanter et affoler un homme de son amour, et qui entendît l'art de flatter

et attirer, celle-là le sçavoit parfaitement. Toutefois et quantes que mon père alloit aux champs elle soupiroit : quand il s'en retournoit elle lui couroit sauter au col. S'il demeuroit un peu trop elle s'en plaignoit à lui, et l'en tançoit, disant quelle fût morte de déplaisir s'il eût un peu plus arrêté : et à chaque mot elle l'embrassoit et pleuroit en le baisant. Par lesquels alléchements tous ensemble, elle vous enveloppa tellement en ses filets mon père, qu'il ne regardoit, ni ne respiroit plus autre chose qu'elle. Et, qui plus est, elle faisoit semblant du commencement de me voir aussi volontiers comme si j'eusse été son propre fils, par où elle gagnoit de plus en plus le bon homme Aristippus ; même quelquefois elle me venoit baiser et prioit aux dieux ordinairement qu'un jour elle pût recevoir plaisir de moi. Quant à moi je prenois tout en bonne part, ne soupçonnant encore rien de ce qui étoit ; mais seulement m'ébahissois comment elle me montroit ainsi affection maternelle. Mais peu à peu, quand je pris garde que ses approches étoient trop lascives, ses

baisers plus chauds et ses regards moins honnêtes qu'ils ne devoient, toutes ces conjectures ensemble me firent entrer en soupçon, et dès lors commençai à la fuir et repousser quand elle s'approchoit de moi. Il n'est jà besoin que je vous ennuie en vous racontant par le menu les appas et attraits desquels elle me tenoit, les promesses qu'elle me faisoit, m'appelant tantôt son petit-fils, tantôt son mignon, ores son héritier et puis son petit cœur. Et bref entremêlant ainsi les honnêtes appellations parmi les lascives, et prenant soigneuse garde lesquelles j'aurais plus agréables, montrant un semblant et apparence de mère par les noms d'honneur et par les lascifs, se déclarant manifestement amoureuse. Pour le faire court, il advint une telle chose. Un certain jour de la grande solemnité que l'on appelle panathénée, auquel les Athéniens font traîner par terre en procession un navire en l'honneur de Minerve, j'étois sur le commencement de mon adolescence et avois chanté l'hymne qu'on a accoutumé de chanter ce jour-là en l'honneur de la déesse, marchant le premier à la procession,

ainsi que la coutume le porte ; puis m'en retournai chez nous tout ainsi comme j'avois été accoutré pour la solemnité, avec la même robe et les mêmes chapeaux de fleurs. Aussitôt qu'elle me vit en cet accoutrement, elle sortit hors de son bon sens et ne déguisa plus son amour ; mais, découvrant sa méchante concupiscence, accourut à moi et m'embrassa étroitement, disant : O nouveau Hippolyte ! O mon Thésée ! Que pensez-vous que je devins alors, vu qu'à cette heure je rougis encore de honte en vous le racontant seulement ? Or quand le soir fut venu mon père alla souper à l'hôtel de ville, et comme en une générale assemblée et festin public, il y devoit passer toute la nuit. Parquoi elle s'en vint la nuit et se mit en effort d'obtenir de moi une chose détestable. Mais quand elle vit que je lui résistois en toute sorte et que je rejetois toutes les caresses, prières, menaces, et promesses qu'elle me pouvoit faire, elle se départit de moi soupirant amèrement et du plus profond de son cœur. Si ne demeura que cette nuit seule, la méchante, à me dresser embûches :

car premièrement elle ne se leva point du lit le lendemain ; mais quand mon père retourna le matin en la maison et qu'il lui demanda que c'étoit à dire cela qu'elle étoit encore au lit, elle fit semblant qu'elle se trouvoit mal et ne lui répondit autre chose la première fois. Et comme mon père insista à lui demander par plusieurs fois qui lui faisoit mal : Ce bon enfant, dit-elle, mêmement envers moi, votre fils et le mien, celui que souventes fois j'ai plus aimé que vous, les dieux m'en soient témoins, ayant entendu ne sçais par qui ni comment, que j'étois enceinte (ce que je n'avois point voulu vous découvrir jusqu'à ce que j'en fusse du tout assurée), a épié l'occasion que vous fussiez hors de la maison, et comme je l'admonestois ainsi comme l'on remontre coutumièrement aux jeunes gens, et l'exhortois de vivre chastement, et se gouverner bien, et non pas adonner son cœur ni à hanter folles femmes, ni à aimer le vin ; car je sçavois bien qu'il suivoit ce train-là, mais je ne vous en avois jamais voulu rien dire de peur que l'on ne soupçonnât que je le fisse

par une haine et malveillance de marâtre, ainsi que je lui faisois ces remontrances, seule à seul, à celle fin que je ne le fisse rougir de honte si je lui eusse dit devant d'autres gens; j'aurai vergogne de vous réciter les autres vilenies et insolences qu'il a faites tant à vous comme à moi; mais bien vous veux-je dire, qu'il m'a sauté à deux pieds sur le ventre et m'a ainsi accoutrée comme vous voyez. Incontinent que mon père eut ouï ce propos, sans me dire rien, sans m'interroger, sans me donner congé ni loisir de me défendre, croyant fermement que celle qu'il estimoit si bien affectionnée envers moi ne mentiroit jamais à mon préjudice, tout de ce pas me vint trouver où j'étois en quelque lieu de notre logis, ne sachant rien de tout ceci, et commença à me battre de grands coups de poings; puis appela ses serviteurs et m'outragea vilainement d'escourgées sans que je le pusse deviner, à tout le moins, pour quelle cause j'étois ainsi vilainement déchiré. Après qu'il eut assouvi son ire à me battre; Hé! déa! mon père, dis-je alors, s'il n'étoit devant raison-

nable, au moins me semble-t-il que maintenant vous me dussiez dire quelle occasion vous avez eue de m'outrager ainsi de coups. O la bonne pièce, me répondit-il : Adonc il veut que je lui dise les méchancetés qu'il a lui-même commises. En disant cela il me laisse-là et s'en reva vers Demeneté, laquelle n'étant pas encore assouvie me dressa une autre seconde embûche qui fut telle : elle avoit une jeune garce chambrière qu'on appeloit Thisbé, qui sçavoit assez bien baller, chanter et jouer de la cithre, et si n'étoit point laide. Elle la vous attira encontre moi et lui commanda qu'elle m'aimât. Thisbé tout incontinent devint amoureuse de moi, et là où elle m'avoit auparavant souventes fois refusé, alors elle même commença à me solliciter par œillades, par regards, par signes qu'elle me faisoit, et assignations qu'elle me bailloit ; tellement que je, pauvre sot, pensai être tout soudain devenu quelque beau jeune fils. Bref elle vint une nuit coucher avec moi, et depuis qu'elle eut une fois commencé, elle continua toujours sans y faillir ; et comme je l'admonestasse souvent qu'elle se donnât

bien de garde que sa maîtresse ne s'en aperçût. O Gnémon ! me dit-elle, vous me semblez merveilleusement simple ; car si vous estimez qu'il y ait danger, ou que ce soit mal fait, que moi, qui suis serve achetée à prix d'argent, je sois trouvée par ma maîtresse couchée avec vous, de quelle punition diriez-vous qu'elle est digne, elle qui se dit-être gentille femme, et qui a son mari avec lequel elle peut habiter sans forfaire à son honneur, et qui sçait très-bien que peine de mort est établie par les lois à un tel méfait, néanmoins encore est adultère. Tais-toi, dis-je donc, car je ne le sçaurais croire ; comment, dit-elle, je vous ferai prendre l'adultère sur le fait, si vous voulez ? Je le veux bien, dis-je. Et moi aussi, répondit-elle, tant pour l'amour de vous à qui elle a fait un si méchant tour, qu'aussi pour l'amour de moi-même ; car elle me fait du pis qu'elle peut, pour une jalousie qu'elle a sans raison conçue à l'encontre de moi ; et pour ce montrez-vous homme de cœur et la prenez sur le fait : je lui promis de le faire ainsi. Et pour lors elle se retira La troisième

nuit en suivant, comme j'étois déjà endormi, elle me vint éveiller et me dire que l'adultère étoit dans la chambre de mon père avec Demeneté, disant que le soir tout tard mon père s'en étoit allé aux champs pour quelque affaire soudainement survenue, et que le mignon étoit naguères entré secrètement, comme il avoit auparavant fait son complot avec Demeneté; et pour ce qu'il falloit que je m'apprêtasse d'en faire la vengeance et que j'y allasse l'épée nue au poing, de peur que ce galant qui faisoit une telle injure à mon père ne m'échappât. Je le fis tout ainsi comme elle me le dit et pris en ma main une dague. La garce alloit devant et me menoit portant un flambeau. Quand je fus tout auprès, j'aperçus la lueur d'une petite lampe qui éclairoit dedans la chambre, et comme j'étois transporté de courroux, je mis l'huis qui étoit fermé au dedans et entrai en criant: où est-il le méchant? où est-il le bel amoureux de cette bourgeoise, qui fait tant de la prude femme? Quant et quant en disant cela je m'approche du lit pour les défaire tous deux, et alors mon père (ô

dieux !) tout effrayé de peur se jette hors du lit, et se vient prosterner à mes pieds, disant : hélas ! mon fils, arrêtez-vous un peu, ayez pitié de celui qui vous a engendré ! pardonnez à la vieillesse de celui qui vous a nourri. Je vous ai fait tort, je le confesse, mais vous n'en devez pourtant prendre la vengeance si cruelle que de m'en faire mourir. Ne croyez pas du tout votre courage, et ne contaminez point vos mains du sang de votre père. Ainsi que le bon homme me faisoit ces piteuses prières et d'autres semblables, je demeurai tout fiché comme une personne transportée et étonnée qui a été frappée d'un tourbillon de foudre, regardant autour de moi si je ne verrois point Thisbé, laquelle ne sçai comment s'étoit dérobée de moi, fuyant de l'œil tout l'environ du lit et de la chambre, sans pouvoir rien dire ni rien faire, en sorte que d'étonnement la dague que je tenois me tomba des mains, laquelle Demeneté ne faillit pas d'amasser tout incontinent.



CHAPITRE V.

Gnémon, en poursuivant, récite la harangue d'Aristippus son père, et jugement devant le peuple; du grand danger où il vit finalement son bannissement d'Athènes.

Et adonc mon père se voyant hors de danger met la main sur moi et commande qu'on me lie. A quoi faire Demeneté l'irritoit encore davantage, criant : ne vous l'avois-je pas bien dit, qu'il se falloit donner garde de ce méchant, et qu'il vous épierait pour vous faire un mauvais tour, là où l'occasion s'en offriroit. Ha! je le voyois bien à sa mine, je connaissois bien quel étoit son cœur. Vous le m'aviez bien dit voirement, répondit mon père, mais je n'en pouvois rien croire. Et me tint pour lors ainsi lié et garotté, sans me permettre que je pusse dire un seul mot de ce qui étoit vrai pour ma justification; et tout aussitôt comme le soleil fut levé, il me mena comme j'étois enferré en l'assemblée du peuple, et se sema toute la tête de poussière et de cendre, puis commença sa harangue en telle sorte : je ne l'avois

point élevé ni nourri en cette espérance, seigneurs Athéniens, mais me promettant que ce seroit le bâton de ma vieillesse, depuis le jour de sa naissance, je l'avois toujours nourri et entretenu libéralement. Et après lui avoir fait apprendre les premières lettres, je le fis enrôler aux registres de notre lignée, et encore depuis quand il fut venu en son adolescence, je le fis immatriculer et avouer au nombre de vos citoyens pour user de vos priviléges et vivre sous vos lois; bref je l'ai tant aimé que ma vie ne dépendoit que de la sienne; mais puisqu'il a été si méchant, que mettant toutes ces choses en oubli, il m'a premièrement injurié par plusieurs contumélies, et a davantage vilainement outragé celle-ci que j'ai légitimement épousée; et à la fin m'est venu surprendre et assaillir jusque dedans ma chambre, en mon lit, la nuit, l'épée toute nue au poing, pour m'occire, et ne s'en a fallu qu'il n'ait perpétré ce parricide, sinon d'autant que fortune l'en a gardé par une terreur inespérée qui lui a fait tomber la dague des mains, j'ai eu recours à vous et le vous suis venu déférer,

n'ayant voulu user de la permission que me donnoient les lois, lesquelles me permettoient de l'occire moi-même; mais plutôt remettant le à votre bonne discrétion, j'ai estimé qu'il étoit trop meilleur poursuivre la vengeance de l'injure qu'il m'a faite en laissant faire les lois qu'en baignant moi-même ma main au sang de mon fils. En disant ces paroles les larmes lui tomboient des yeux; et Demeneté d'autre côté soupiroit, faisant semblant qu'elle étoit bien déplaisante de ma fortune, disant: O pauvre malheureux! bien seras-tu à cette heure condamné et livré à mort justement, mais ce sera avant ton heure naturelle. Les furies t'ont bien possédé, quand tu as été incité de mettre la main sur celui qui t'a engendré! Ce qu'elle faisoit, non pas tant pour pitié qu'elle eut de mon malheur, comme pour porter témoignage par ses lamentations à l'encontre de moi et confirmer par ses soupirs et regrets l'accusation du crime qui m'étoit faussement imposé. Et comme je requis qu'il me fût permis de parler pour moi, le greffier criminel s'en vint à moi et me fit

un interrogatoire fort pressé et contraint, à sçavoir si j'étois entré la dague au poing dedans la chambre de mon père. Je répondis que oui : mais oyez, dis-je, comment. Et adonques toute la tourbe du peuple commença incontinent à crier, sans me vouloir ouïr, disant qu'il ne me devoit point être permis d'alléguer aucune défense, et vouloient les uns que l'on me lapidât, les autres que l'on me livrât entre les mains de l'exécuteur de haute justice, pour me lancer dedans l'abîme où l'on précipite les criminels de mort, que l'on appelle le Baratre. Quant à moi, durant un si grand tumulte et crierie, je ne pouvois faire autre chose, ce pendant qu'ils ballotoient pour déterminer de quelle mort je serois exécuté, si non que crier : O mauvaise marâtre ! marâtre ! tu me fais mourir, marâtre, tu me fais condamner à mort sans m'ouïr. Ces miennes paroles touchèrent plusieurs des assistans, qui commencèrent un petit à se douter de la vérité ; et néanmoins encore ne fus-je point ouï, pour chose que sçusse faire ni dire. Car le peuple étoit si fort ému qu'il n'étoit pas

possible d'apaiser le tumulte. Quand ce vint à nombrer les voix, il s'en trouva environ mille sept cent qui me condamnoient à mourir, dont les uns me jugeoient à être lapidé, les autres à être jeté dedans le précipice du Baratre. Il en restoit bien encore mille ou environ, lesquels mûs aucunement du soupçon qu'ils avoient conçu par mes paroles contre ma marâtre, me condamnoient à perpétuel exil, et fut conclu selon leur sentence. Car combien qu'ils fussent moins en nombre que n'étoient les deux autres parties ensemble, qui m'avoient jugé à mort, ils étoient néanmoins plus que l'une des deux parties séparées, lesquelles avoient opiné diversement; par ainsi je fus banni de mon pays et chassé de la maison paternelle. Mais la méchante Demeneté, ennemie des dieux, n'en demeura pas impunie. Toutefois quant à la manière comment elle en fut punie, ce sera pour une autre fois que que je le vous réciterai; car désormais il est temps de se reposer, pour ce que la plus grande partie de la nuit est déjà passée, et vous avez grand besoin de repos. Comment?

dit adonc Théagène, vous nous travaillerez encore davantage, si vous laissez cette méchante Demeneté impunie. Or écoutez donc, dit Gnémon, puisqu'il vous plaît que je le dise. Après que j'eus été condamné, je m'en allai droit au port d'Athènes, que l'on appelle le Pireus, et là trouvai tout à propos un navire qui partoit. Si montai dessus, et fis voile en l'île d'Egina, ayant toutefois ouï dire que j'y avois des cousins de par ma mère. Quand je fus descendu du navire, je m'en allai trouver ceux que je cherchois et vécus pour quelque temps assez à mon aise avec eux. Quelques vingt jours après je m'en allai, comme j'avois de coutume, promener sur le port, là où je trouvai une barque qui ne faisoit guère qu'arriver. Si m'arrêtai un peu pour voir dont elle venoit et quels gens il y avoit dedans. A peine avoit-on dressé la planche pour descendre qu'il en sortit soudain un jeune homme lequel accourut m'embrasser aussitôt comme il fut descendu. C'étoit un de mes compagnons que l'on nommoit Charias. Si me dit en m'accolant :

CHAPITRE VI.

Discours de Charias à Gnémon, lui récitant la fin malheureuse de Demeneté sa marâtre, pour avoir été surprise en lit étranger, par les cautelles et menées de Thisbé, servante d'Aristippus.

O Gnemon mon ami ! je vous apporte de bonnes nouvelles : vous êtes vengé de votre ennemie ; Demeneté est morte. Vous soyez le très-bien venu, dis-je, ami Charias, mais comment passez-vous ainsi tôt par-dessus cette bonne nouvelle, comme si c'étoit quelque mal-encontre que vous me vinsiez dénoncer ? Dites-moi le moyen et la manière comment elle est morte ? Car j'ai peur que ce ne soit de mort naturelle, selon la loi à tous commune, et qu'elle n'ait échappé celle qu'elle méritoit. Justice, dit-il, ne vous a pas du tout abandonné, ainsi comme dit le poëte Hésiode. Mais pouvons-nous apercevoir qu'elle dissimule quelquefois, et ne fait semblant de voir les fautes légères des hommes, en différant la punition à un autre temps ; mais quant aux

crimes si énormes et si exécrables comme est celui-ci, elle jette incontinent et sans délai son œil de vengeance dessus, ainsi qu'elle a maintenant fait en punissant la malheureuse et méchante Demeneté. En quoi il ne s'est rien fait ni dit que je n'aie bien sçu par le moyen de Thisbé, laquelle pour la privauté et fréquentation qu'elle avoit avec moi, tel que vous savez, m'a tout raconté. Car après que contre droit et justice vous fûtes par sentence banni de votre pays, votre pauvre père se repentant de ce qu'il en avoit fait, se retira aux champs en une sienne terre, là où il s'est depuis toujours tenu, rongeant son cœur, comme dit le poëte. Et incontinent le remords de conscience et les furies commencèrent à tourmenter et travailler la malheureuse Demeneté, car elle vous aima encore plus furieusement absent, qu'elle n'avoit pas fait paravant, tellement qu'elle ne cessoit ni nuit ni jour de lamenter et plaindre en apparence votre fortune, mais à la vérité la sienne. Elle crioit sans cesse : O Gnémon! mon très-doux enfant! Et vous appeloit son âme, de sorte que ses familières et voisines qui la ve-

noient voir s'en émerveilloient et la louoient grandement, en ce que vous étant marâtre elle montroit affection de mère naturelle en votre endroit. Si tâchoient à la consoler et reconforter ; mais elle leur disoit que son mal étoit plus grief qu'il pût recevoir aucune consolation, et qu'elles ne sçavoient pas quel aiguillon lui poignoit le cœur. Puis quand elle étoit seule retirée, elle se plaignoit de Thisbé et la maudissoit, comme celle qui ne l'avoit pas bien servie. Cette bourgeoise, disoit-elle, qui est si diligente à nuire et à mal faire, et ne m'a pas sçu aider à jouir de mes amours, qui a bien sçu me priver de la personne que j'aimois le plus en ce monde ; et ne m'a pas donné le loisir de changer d'avis et de me repentir. Tellement qu'il étoit aisé à connoître qu'elle feroit quelque mauvais tour à Thisbé ; laquelle voyant sa maîtresse courroucée tout outre, et déplaisante autant qu'elle le pourroit être, la connaissant téméraire et prompte à faire quelque fausse trahison à ceux à qui elle en vouloit, mêmement lorsqu'elle étoit forcenée de courroux et d'amour, elle se délibéra de pré-

venir et d'assurer sa vie, en lui dressant première à elle-même embûche. Et pourtant ainsi comme Demeneté faisoit à par elle ses plaintes et doléances, Thisbé entrant en sa chambre lui commença à dire : Ma maîtresse, que dites-vous ? pourquoi accusez-vous sans cause ni raison votre humble servante ? Ne vous ai-je pas toujours, tant au passé que maintenant, servi et obéi à votre volonté ? S'il est advenu quelque chose contre votre vouloir, il s'en faut prendre à la fortune ; et quant à moi, je suis toute prête d'inventer quelque moyen pour vous tirer de l'ennui auquel vous êtes. Lors dit Demeneté : Et quel moyen saurois-tu trouver, quand celui qui seul m'en pouvoit ôter n'est plus maintenant au pays, et que la clémence et humanité de ceux qui l'ont jugé autrement que je n'avois espéré m'a détruite et affolée ; car s'il eût été lapidé, ou bien livré à mort par quelque autre manière, ma passion s'en fût nécessairement éteinte, pour autant que ce qui est une fois hors d'espérance, sort aussitôt du désir et de l'entendement : et quand on est résolu de ne pouvoir plus

attendre ni espérer une chose, cela fait que ceux qui en étoient auparavant travaillés ne s'en tourmentent plus. Là où maintenant il m'est toujours avis que je le vois, je songe que je l'entends parler avec moi, me reprochant la méchante trahison que je lui ai faite. J'ai, ce me semble, honte de me trouver avec lui. Tantôt je suppose qu'il retournera, et que je jouirai de lui, ou bien que je l'irai moi-même trouver en quelque quartier de la terre qu'il soit; et voilà qui m'enflamme, voilà qui me met hors du sens. Mais, hélas! je souffre ce que j'ai bien mérité; car que ne l'ai-je gagné par douceur, et non pas chassé par trahison! Que ne l'ai-je humblement supplié, et non pas poursuivi par voie de fait? Il m'a refusée la première fois; mais ça été avec bonne cause : il a eu honte d'entrer au lit d'autrui; mais c'étoit le lit de son père. Et peut-être qu'avec le temps il fût devenu plus doux et plus traitable, mêmement en le maniant avec dextérité et douceur; et moi, sauvage et farouche, comme si je n'eusse pas été amoureuse, mais dame et maîtresse de lui, ai trouvé

étrange qu'il n'a pas voulu tout du premier coup obéir à mon commandement, et qu'il n'a fait compte de Demeneté, laquelle il surpasse en fleur d'âge et de beauté. Mais, Thisbé, ma mie, quel moyen est-ce que tu me disois? Ma maîtresse, dit-elle, on pense que Gnémon, obéissant à la sentence qui a été donnée par justice contre lui, soit sorti hors de la ville, et qu'il ait abandonné le pays d'Attique; mais moi, qui ai conduit toute l'affaire pour l'amour de vous, sais bien le contraire; car je sais qu'il est en quelque lieu ici près hors la ville caché. Vous avez bien ouï parler d'une Arsinoé, qui joue des flûtes; il l'entretenoit. Et après sa fortune, cette garce l'a reçu en sa maison, et lui a promis qu'elle s'en ira avec lui. Cependant elle le tient caché en son logis, jusqu'à ce qu'elle ait troussé ses hardes pour s'en aller quant et lui. Lors Demeneté ne put se tenir de dire : O Arsinoé! combien tu es heureuse, tant pour le plaisir que tu as eu par le passé, que pour l'espérance de t'en aller avec lui! Mais, après tout, dit-elle, de quoi me sert cela? De beaucoup, répond

Thisbé; car je ferai semblant d'être devenue amoureuse de lui, et prierai Arsinoé, laquelle je connois de long-temps, parce que nous sommes toutes deux d'un même métier, qu'elle me laisse une nuit coucher avec lui au lieu d'elle, et donnerai ordre, avec cela, qu'à certain jour que nous aviserons il sera bien pansé, et qu'il aura bu quand il s'en viendra coucher. Si elle y consent, à l'heure ce sera à vous à jouer le personnage d'Arsinoé. Et lors, si vous jouissez de ce que vous désirez, il est grandement vraisemblable que votre amour en diminuera; car il y en a beaucoup à qui le désir passe, et s'éteint en la première jouissance, pour ce l'accomplissement de l'œuvre est l'assouvissement de l'amour. Mais si, d'aventure, l'amour vous demeure encore après la jouissance, nous aurons recours aux rames quand nous ne nous pourrons aider de la voile, comme l'on dit en commun proverbe, et prendrons autres avis : pour le présent, tâchons à apaiser un peu le désir. Demeneté trouva ce conseil fort bon, et pria Thisbé de se hâter. Elle demanda

à sa maîtresse un seul jour de délai pour faire ce qu'elle lui promettoit, et puis s'en va vers Arsinoé, et lui dit : Connoissez-vous point un jeune fils qui s'appelle Teledemus? Arsinoé répondit que oui. Je vous prie, dit Thisbé, que vous nous receviez en votre logis; car je lui ai promis de coucher aujourd'hui avec lui. Il doit venir le premier, et moi après lui, quand j'aurai couché ma maîtresse. Cela arrêté, elle s'en court vitement aux champs, là où étoit son maître Aristipus, et lui dit : Mon maître, je viens vers vous pour m'accuser moi-même; faites de moi ce qu'il vous plaira. Vous avez perdu votre fils par mon moyen, non que je l'aie fait volontairement, mais si en suis-je néanmoins aucunement coupable; car m'apercevant que ma maîtresse se gouvernoit mal et qu'elle vous faisoit tort, craignant qu'il n'en méchût à moi-même, et que je n'en eusse affaire si la chose étoit découverte par un autre que par moi, et aussi étant marrie que vous, qui la traitiez si doucement et si honnêtement, reçussiez d'elle une telle injure pour récompense de votre bon traitement, je

ne le vous osai pas dire quant à vous, mais m'en allai secrètement une nuit, afin que personne n'en vît rien, en la chambre de mon jeune maître votre fils, et lui racontai tout au long comment il en alloit, et lui dis qu'il y avoit un galant qui entretenoit ma maîtresse et couchoit avec elle. Lui qui, comme vous savez, étoit dès auparavant fort indigné contre elle, pensa que je disse que l'adultère étoit à l'heure même couché en votre lit. Si s'enflamma tellement de courroux, que je ne le pus onc retenir, et prit en sa main une dague, combien que je m'efforçasse de toute ma puissance de l'engarder, et que je lui disse par plusieurs fois que pour lors l'adultère n'y étoit pas : mais il n'écoutoit point ce que je lui disois, ou bien il pensoit que je me repentisse de lui en avoir tant dit, combien qu'il fût vrai. Si s'en alla tout épris de fureur en votre chambre; vous savez ce qu'il en advint puis après. Mais maintenant, vous avez moyen, si vous voulez, de vous décharger envers votre fils, combien que pour cette heure il soit absent, et de vous venger de celle qui vous

a fait un si grand tort à tous deux. Je vous montrerai, si vous voulez, aujourd'hui, Demeneté couchée avec son adultère, en maison étrange, et encore hors de la ville. Si tu le fais, dit alors Aristippus, je te promets que pour loyer je te donnerai liberté. Et quant à moi, je reprendrai peut-être volonté de vivre, quand je me serai vengé de celle mienne ennemie : car il y a long-temps que j'en ai le cœur fort pressé de douleur et de regret. Et combien que je me doutasse bien de ceci, si n'en osois-je rien dire, pour ce que je ne l'eusse su vérifier. Mais que faut-il que je fasse? Vous savez, dit Thisbé, le verger où est le monument des Epicuriens : venez-vous y en et m'y attendez jusqu'au soir. Après qu'elle lui eût dit cela, elle s'en retourna courant vers la ville, et vint à sa maîtresse lui dire : or vous attiffez, car il est besoin que vous soyez un peu plus jolie que de coutume, ce que je vous ai promis est tout prêt. Demeneté l'embrassa et fit ce qu'elle demandoit. Puis sur le soir Thisbé la mena au lieu de l'assignation ; et quand elles approchèrent de sa maison elle

s'en courut devant prier Arsinoé qu'elle se retirât en quelque autre chambre et qu'elle ne les vint point détourner : pour autant dit-elle, que le jeune fils est honteux, à cause qu'il n'y a guère qu'il a commencé de coucher avec les femmes. Arsinoé le voulut, et Thisbé retourna au devant de sa maîtresse la quérir et la fit entrer, la mit dedans le lit, et puis ôta la lampe, de peur que Demeneté ne fût connue de vous, qui étiez dans cette île d'Égina. Et après l'avoir admonestée qu'elle accomplît son plaisir sans dire mot, je m'en vais, dit-elle, le vous quérir ; car il est ici près là où il boit. En disant cela elle sort et s'en va quérir Aristippus au lieu où elle lui avoit donné assignation de se trouver, et lui dit qu'il se hâte pour venir surprendre et lier l'adultère. Aristippus la suit et s'en court en la chambre, là où il trouva à toute peine la couche à la clarté de la lune qui alors rayoit un petit, et commença à crier : je te tiens méchante ennemie des Dieux. Comme il disoit ces paroles Thisbé vient à la porte de la chambre, et la fait bruire le plus fort qu'elle put

et quant et quant s'écrie : o dieux! la grande faute, le galant nous est échappé! Et pour ce, mon maître, gardez-vous bien que vous ne fassiez une autre seconde faute, la laissant elle même échapper. Ne te soucie, dit-il, je la tiens, la méchante que je cherchois principalement. Si la vous prend et la traîne vers la ville. Adonc elle réputant en soi-même, comme je crois, les malheurs qui lui étoient avenus tout à un coup, la frustration de ce qu'elle attendoit, l'infamie qu'elle avoit encourue d'être ainsi prise sur le fait, la peine par les lois ordonnée aux adultères, étant déplaisante d'avoir été surprise, et forcenée d'avoir été déçue, quand elle fut auprès de celle creuse fosse, qui est, comme vous sçavez, en l'académie, là où les Capitaines ont accoutumé de faire un certain sacrifice aux demi-dieux pour la prospérité de la ville, elle se secoua de si grande roideur, qu'elle fit lacher prise au vieillard et se jeta la tête devant dedans cette fondrière, là où la malheureuse mourut malheureusement. Et lors dit Aristippus : or suis-je donc vengé de toi avant que les lois y aient

mis la main. Le lendemain il alla en pleine assemblée raconter tout du long au peuple comme il alloit à la vérité de toute cette affaire. Et à grande peine lui fût-il pardonné ; mais il employoit tous ses familliers et amis, pour voir s'il pourroit faire tant que votre ban fût révoqué. Et ne sçai pas si depuis il en aura été fait quelque chose : car j'ai été pressé de m'en venir ici, comme vous voyez pour quelque mienne affaire ; toutefois vous devez espérer que le peuple aisément consentira que vous soyez rappelé, et que votre père vous viendra chercher : car il le promettoit ainsi. Voilà ce que Charias m'en raconta alors. Mais de vous réciter ce qui suit après, comment je suis ici venu et quelles fortunes j'ai eues, ce seroit un trop long discours, et qui aurait besoin de trop long-temps. En disant celà, Gnémon se prit à pleurer, et aussi firent les deux nouveaux prisonniers, comme pour compassion de ses misérables aventures ; mais à la vérité ce fut pour ce que chacun d'eux se souvînt des siennes. Et n'eussent pas sitôt cessé de larmoyer, si ce n'eût été un gracieux

sommeil qui leur tomba sur les yeux, pour le soulagement qu'ils sentirent au pleurer, lequel étancha leurs larmes : et commencèrent par ce moyen à dormir.

CHAPITRE VII.

Le songe de Thyamis, Capitaine des brigands. Sa harangue voulant épouser Chariclée.

Mais Thyamis (c'étoit le nom du Capitaine de ces brigands) qui avoit bien reposé à son aise la plus grande partie de la nuit, eut en dormant quelques songes fort étranges qui l'éveillèrent en sursaut. Si veilloit en grande peine, et perplexité, pour autant qu'il ne pouvoit conjecturer que vouloient dire ces songes; car environ le temps que les coqs chantent sur le matin, soit que pour un naturel sentiment, et connaissance qu'ils ont, comme l'on dit, du retour du soleil par devers nous, ils soient incités à saluer sa divine lumière, ou que pour une chaleur qui est en eux et aussi pour un appétit de tôt se paître et se mouvoir, ils éveillent avec un cri qui leur est propre ceux qui sont en la même maison; environ ce temps là, dis-je, par le vouloir des dieux, il se présenta un tel songe à son entendement. Il lui fut avis qu'en se promenant parmi le

temple d'Isis en la ville de sa naissance Memphis, il y voyoit tout reluire par une fort grande multitude de torches allumées qu'il y avoit, et que les autels étoient tout baignés du sang des bêtes de toute sorte que l'on y avoit immolées, et que les cloîtres et portiques qui sont à l'entour du temple étoient pleins d'hommes qui menoient fort grand bruit et faisoient un grand tumulte; puis, quand il voulut entrer dedans le chœur et sanctuaire du temple, que la déesse Isis lui vint au devant, et lui bailla en main Chariclée, disant: Thyamis, je te baille cette pucelle; mais tu l'auras, et si ne l'auras point, mais feras injustice, et occiras une étrangère, et elle ne sera point occise. Cette vision le mit en grande perplexité, à tourner de çà et de là l'interprétation de ce songe, pour voir s'il pourroit deviner qu'il vouloit signifier. Quand il fut bien las d'y penser et rêver, à la fin il en tira l'intelligence à son vouloir; car il interpréta en cette manière, comme si la déesse lui eût voulu dire : Tu l'auras femme, et si ne l'auras pas vierge. Quant à ce mot, tu occiras, il

l'exposa : Tu blesseras sa virginité, de laquelle blessure Chariclée ne mourroit pas. Voilà comment il interpréta son songe, ainsi comme son désir lui suggéroit. Et sitôt que le soleil fut levé, il envoya signifier aux principaux de ses agens, qu'ils eussent à s'en venir promptement par-devers lui, et qu'ils apportassent leur proie en commun, l'appelant les dépouilles, pour plus honnêtement et magnifiquement nommer la chose, et manda quant et quant à Gnémon qu'il amenât aussi les prisonniers qui lui avoient été baillés en garde, lesquels, ainsi comme on les menoit, s'entredisoient : Hélas ! quelle fortune maintenant nous attend ! Et prioient affectueusement Gnémon de leur être favorable, s'il avoit moyen de leur aider en quelque sorte. Il leur promit qu'ainsi le feroit-il, les admonestant qu'ils eussent bonne espérance, et les assurant que le Capitaine n'étoit point totalement homme barbare, mais qu'il avoit quelque humanité, pour autant qu'il étoit de très-noble maison, et qu'il ne menoit cette manière de vivre seulement que par contrainte. Quand ils furent devant le Ca-

pitaine, et que pareillement aussi toute la tourbe des brigands fut assemblée, Thyamis s'assit sur un lieu un peu éminent (car son île étoit députée à faire les assemblées et harangues), et commanda à Gnémon qu'il fit entendre aux prisonniers grecs ce qu'il diroit; pource qu'il entendoit déjà bien la langue des Egyptiens, et Thyamis ne savoit pas fort bien parler grec. Si commença sa harangue en cette sorte : Vous connoissez de long-temps quel je suis, mes compagnons, et comment je me suis toujours porté envers vous; car étant, comme vous savez, fils du grand pontife et prêtre de Memphis, et ayant été privé de cette dignité du pontificat, laquelle m'étoit affectée et due, comme à l'aîné, après le département de notre père, par les trames iniques et injustes menées de mon frère puîné, je fus contraint de recourir à vous pour venger le tort que l'on m'avoit fait, et pour recouvrer la dignité qui m'appartenoit par le moyen de votre aide, là où vous me fites tant d'honneur que de m'élire pour votre Capitaine, en laquelle charge je me suis tellement gouverné

jusqu'aujourd'hui, que je n'ai jamais voulu rien avoir davantage que l'un d'entre vous; car s'il a été question de distribuer quelque argent, je me suis contenté de part égale aux autres, et si j'ai vendu quelques prisonniers, j'en ai rapporté le prix en commun, estimant que celui qui veut s'acquitter honnêtement en la charge de Capitaine, doit prendre sur soi la plus grande part de la peine, et néanmoins se contenter du profit égal aux autres. Et quand nous avons surpris par les champs quelques prisonniers, si c'étoient hommes qui eussent assez force de corps pour faire service, je les ai tenus pour être de nos soldats: s'ils étoient faibles et débiles, j'en ai fait argent. Quant aux femmes que nous avons prises, je n'en forçai jamais une; car si elles ont été de noble sang, je les ai mises à finance, ou bien les ai laissées aller sans rien payer, seulement par pitié et compassion de leur fortune; et si elles ont été roturières, et telles que la captivité ne les contraignît pas tant de servir, comme leur état et condition naturelle et accoutumée, je vous les ai à chacun distri-

buées pour servantes. Mais maintenant, de tout le butin que nous avons gagné, je vous requiers et demande seulement un don, c'est que vous me donniez cette pucelle étrangère. Et combien qu'il fût en moi la prendre d'autorité, il m'a néanmoins semblé meilleur et ai mieux aimé l'avoir du consentement et octroi de toute la communauté; car ce seroit peu sagement fait à moi que, pour forcer une prisonnière seulement, j'encourusse quelque soupçon de vouloir attenter quelque chose au déçu et contre le gré de mes amis. Et si ne vous demande point cette grâce sans récompense; car, en me la donnant, je vous cède et quitte entièrement la part et portion de tout le reste du butin qui me pourroit appartenir, Mais pour autant que nous, qui sommes de race prophétique, tenons à grand reproche et offense de se mêler indifféremment avec toutes femmes, j'ai avisé de prendre cette pucelle, non pour en abuser à mon plaisir, mais pour en avoir lignée qui soit propre à me succéder en la dignité pontificale. Si vous veux rendre les raisons pour les-

quelles je la désire. Premièrement elle me semble extraite de quelque haut et noble lignage; ce que je conjecture par les grandes richesses qui ont été trouvées avec elle, et aussi pour autant que je ne vois point qu'elle soit faillie de cœur en ses tant griéves adversités; mais vois qu'elle retient encore la grandeur de courage convenable à la hauteur de son premier état. Davantage, j'estime que son cœur soit vertueux et pudique; car si étant si belle qu'elle surpasse toutes les autres en beauté, néanmoins pour l'honnêteté de son maintien et son humble et posé regard, elle compose tous ceux qui jettent les yeux sur elle à continence et à chasteté, comment seroit-il possible de concevoir d'elle autre opinion que bonne; et, qui est encore plus que tout ce que je vous ai dit, elle est à mon avis la servante et prophétesse de quelque dieu, à ce que je puis conjecturer; car, pour malheur qui lui soit advenu, elle a pensé que ce seroit mal et irréligieusement fait que de laisser son habit sacré et les saints chapeaux de laurier. Quel mariage donc, ô seigneurs assis-

tans, pourroit être mieux sortable que si un homme extrait de race prophétique épouse une vierge consacrée aux dieux? Il n'eut pas sitôt dit cela que toute la tourbe assistante approuva son dire avec grandes acclamations, et cria qu'il l'épousât à la bonne heure. Adonc Thyamis reprenant la parole : Je vous remercie, dit-il, mais nous ferons ce que requiert le devoir, ce me semble, si nous enquérons quel vouloir en a la pucelle; car s'il ne falloit que seulement abuser de la licence de la force, ce me seroit assez que de le voir, pource que le demander est superflu quand on peut prendre de force. Mais si ce que nous voulons contracter est un mariage, il est nécessaire que le consentement de l'un et de l'autre y soit. Si détourna donc sa parole, et dit à Chariclée : Dites-nous donc, la belle, si vous me voulez avoir à mari, et nous déclarez quant et quant, qui et de quels gens vous êtes. La pucelle, avant que répondre, tint assez long-temps la chère basse et les yeux fichés en terre, en remuant un peu la tête, et étoit bon à voir qu'elle pensoit à ce qu'elle devoit répondre.



CHAPITRE VIII.

Harangue de Chariclée faisant réponse à Thyamis, feignant faintement de quel pays elle et Théagène étaient; la cause et la fortune qui les avoit conduits au port où ils avoient été trouvés avec tant de meurtres; lui promettant l'épouser après avoir accompli ses vœux à Apollon.

A la fin elle dressa son chef, jetant ses yeux sur Thyamis, lequel fut encore plus que devant ébloui de la lueur de sa grande beauté, pour autant que les discours qui lui étoient venus en pensée pour faire sa réponse lui avoient coloré le visage plus que de coutume, et son regard en étoit devenu un peu plus audacieux; puis répondit en cette sorte, par Gnémon, qui servoit de truchement à faire entendre son dire. Cette réponse, dit-elle, étoit peut-être mieux convenable à ce mien frère Théagène, pource qu'il me semble que le taire est mieux séant à la femme, et le répondre à l'homme, mêmement entre les hommes; mais puisque vous me donnez congé de parler, et me montrez ce premier signe

d'humanité d'essayer à avoir les choses honnêtes et raisonnables par amitié, plutôt que par force; attendu mêmement que le tout gît en moi, je suis contrainte de transgresser les bornes et les lois de moi et des autres vierges aussi, faisant réponse moi-même à la demande de monseigneur, qui me parle de mariage, et ce en une si grande assemblée de tant d'hommes. Quant est donc à notre état, nous sommes du pays d'Ionie, de l'une des plus nobles familles de la ville d'Éphèse, ayant père et mère. Et pourtant que la coutume du pays porte que tels nobles enfans fassent le service divin, il m'est échu de servir à la déesse Diane, et à ce mien frère à Apollon. Cet honneur doit durer un an, et quand notre temps a été complet et révolu, on nous a envoyés conduire en l'île de Délos l'appareil d'un solennel sacrifice, là où nous devions faire célébrer des jeux de prix, tant de lettres et de musique, que d'exercices du corps, et nous déposer de cette dignité et charge des sacrifices, selon la coutume usitée en notre pays. Pourquoi faire on nous avoit chargé un na-

vire d'or, d'argent, de riches draps, et de toutes autres choses convenables à faire tournois, jeux, festins solennels et publics. Et ainsi nous montâmes sur mer, et nous mîmes à la voile sans nos père et mère, lesquels, tant pour leur grand âge que pour le danger de la mer et du long voyage, ne s'osèrent embarquer avec nous, et sont demeurés en leurs maisons. Mais aucuns des bourgeois de la cité, en grand nombre s'étoient en partie embarqués avec nous dedans le même navire, et en partie dedans d'autres vaisseaux qu'ils avoient fait équiper pour eux. Quand nous avons été bien avant en mer, et que nous avons eu avancé la plus grande partie de notre voyage, il s'est levé soudain un orage impétueux, avec tourbillons de foudre et de tempête qui ont troublé tellement la mer que notre navire en a été dévoyé de son droit cours; en sorte que le pilote fut contraint lui-même de céder à la violence de la tourmente et à la force du navire, en laissant le gouvernement à la fortune. Ainsi avons été l'espace de sept jours et autant de nuits à la merci des vents, qui ont

toujours soufflé fort impétueusement, tant qu'à la fin ils nous ont jetés en la côte où vous nous avez pris, et là où vous avez pu voir un grand meurtre, parce qu'une troupe de gens de marine nous est venue assaillir et surprendre, ainsi que nous faisions le festin de joie pour notre délivrance et salut, et se sont mis en effort de nous défaire tous pour avoir notre bien, jusqu'à ce qu'avec la perte universelle d'eux, et de nos gens aussi, qui se sont tous entretués, nous sommes demeurés nous deux tous seuls. Que plût aux dieux que nous ne fussions point échappés, pour être si pitoyables reliques! Un seul bien avons nous rencontré entre tant de misères : c'est que quelque dieu a voulu que nous fussions tombés entre vos mains : car au lieu que nous étions en crainte de mort, vous nous faites offre et donnez option de mariage, lequel je ne voudrois quant à moi aucunement refuser. Car quand il n'y aurait autre chose, sinon que le Seigneur fit tant d'honneur à son esclave et captive, que de la vouloir choisir pour son épouse, si seroit-ce un heur qui

surmonteroit toute autre prospérité de fortune ; mais qu'il soit échu qu'un fils de Prophète, et qui est Prophète lui-même, épouse une pucelle dévouée aux dieux, il semble que cela ne se soit point fait sans quelque prévoyance divine. Par quoi, seigneur Thyamis, je vous requiers un seul point : c'est que vous me permettiez que je puisse (avant que vous épouser) aller en la prochaine ville, ou autre lieu plus voisin, où il y ait temple et autel consacrés à Apollon, là où je puisse me déposer de la charge des sacrifices et en quitter les marques et enseignes. Ce qui, à mon avis, sera meilleur en la ville de Memphis, mêmement après que vous aurez recouvré votre dignité de Pontife. Car les noces en seront plus plaisantes et plus joyeuses, quand elles seront conjointes avec la victoire et quasi comme le couronnement de vos glorieuses actions ; ou bien, s'il vous plaît que ce soit devant, je laisse à votre bonne discrétion, moyennant qu'il vous plaise seulement que j'accomplisse les saintes cérémonies usitées en notre pays. Ce que je sais bien que

vous m'octroyerez, attendu (comme vous dites) que dès votre enfance vous avez été voué au service divin, et que vous avez en grande révérence la religion et dévotion envers les dieux. Et en cet endroit Chariclée acheva de parler et commença à pleurer. Quant aux assistants, tous les autres louèrent grandement son dire et requirent à Thyamis qu'il le fît ainsi, et que d'eux ils étoient bien délibérés de lui aider : Thyamis lui-même s'y accorda à la fin moitié de gré et moitié par force : car l'ardent désir qu'il avoit de jouir de Chariclée, lui faisoit estimer qu'une seule heure de délai étoit un temps infini. Mais d'autre côté la grande douceur de son langage, comme si c'eût été le chant d'une syrène, lui détrempoit et amollissoit le cœur, de sorte qu'il étoit contraint de consentir à ce qu'elle lui requéroit, avec ce qu'il rapportoit cela à son songe, et concevoit espérance que ses noces se feroient en la ville de Memphis. Parquoi il donna congé à l'assemblée, après qu'ils eurent premièrement distribué leur butin, dont il y eut une bonne partie du plus beau et

du meilleur que les autres volontairement lui donnèrent. Et leur commanda que dedans dix jours ils fussent tous prêts pour aller assaillir la ville de Memphis. Quant aux deux jeunes prisonniers, il les renvoya dans la cabane qui leur avoit été destinée le jour de devant, et voulut que Gnémon logeât aussi avec eux : non tant désormais pour garde, que pour compagnie, et si les traita plus délicatement qu'il ne se souloit traîter lui-même auparavant, faisant quelque fois manger avec lui Théagène pour l'honneur de sa sœur. Mais quant à elle, il proposa de ne la voir pas souvent, de peur que la vue de sa beauté n'enflammât davantage le désir qu'il avoit empreint en son cœur, et qu'il ne fût contraint d'attenter quelque chose contre ce qu'il avoit délibéré et contre ce qu'il pensoit que son songe lui eût signifié. Pour ces raisons Thyamis se défendoit à lui-même de la voir, estimant qu'il étoit impossible de la regarder et de se contenir de la désirer.

CHAPITRE IX.

La tristesse de Théagène pour les feintes promesses de Chariclée, et les prudentes remontrances qu'elle lui fit.

Quand tout le monde se fut retiré et que tous les pâtres furent serrés en leurs gîtes, les uns deçà et les autres de là, Gnémon sortit de dedans le lac et s'écarta un peu loin pour aller chercher l'herbe qu'il avoit promise le jour de devant à Théagène ; lequel cependant prenant occasion de la solitude, se prit à larmoyer et soupirer, ne disant pas un tout seul mot à Chariclée, mais invoquant continuellement les dieux à témoins. Et elle lui demanda donc, si c'étoit leurs communes misères qu'il lamentoit à la manière accoutumée, ou s'il ne lui étoit point survenu quelque nouvelle douleur qui le fît ainsi fort gémir et soupirer. Et que peut-il être (répond Théagène) plus nouveau ni plus contre Dieu et raison, que violer son serment et fausser la foi promise ? Et que Chariclée m'ait mis en oubli, inclinant à en

vouloir épouser un autre que moi. Ah! ne dites jamais cela, dit la pucelle, et ne me soyez en le disant plus déplaisant que ne sont les maux que j'endure ; et vu que vous avez fait épreuve suffisante de moi et de mon vouloir par tant d'effets et d'expérience, ne soupçonnez point ma loyauté maintenant pour quelques paroles accommodées au temps, et dites pour le bien de vous et de moi : autrement ce sera tout le contraire de ce que vous dites, plutôt semblera-t-il que vous même soyez mué de courage, que vous m'en trouviez changée. Car quant à moi je ne nie point que je ne sois malheureuse et infortunée, mais aussi puis-je bien assurer qu'il n'y a force ni violence si grande qui pût faire varier la pudicité de mon vouloir. Il n'y a qu'un tout seul point, en quoi je sache jamais avoir failli à étroitement garder toutes les lois de tempérance, ce fut quand premièrement je mis mon amour en vous, combien que l'amour fût saint et légitime ; car je n'ai jamais obtempéré à votre vouloir comme à un amant, mais vous ai la foi promise comme

à mon époux dès le commencement que je me donnai du tout à vous; et jusques ici me suis maintenue nette et impollue, non-seulement de l'effet, mais aussi du parler, en vous repoussant plusieurs fois que vous avez attenté de faire votre plaisir de moi, attendant l'occasion où le mariage arrêté et juré entre nous sous les plus saints et plus étroits serments qu'il est possible de faire, se consommeroit selon les lois et ordonnances des hommes. N'êtes vous donc pas bien loin de sain jugement de croire que j'aie vouloir de préférer un barbare à un Grec? un brigand à un ami? Et que vouloit donc dire cette votre belle harangue (dit alors Theagène)? Car de feindre que je fusse votre frère je trouvois le plus sagement fait du monde, pour autant que c'est un grand moyen d'ôter à Thyamis la jalousie qu'il pourroit avoir contre moi, et de faire que nous pussions être sans soupçons ensemble; et si voyois-je bien que tout le discours feint et controuvé que vous avez fait, et du pays d'Ionie et de notre voyage en l'île de Délos étoit une bonne

couverture pour cacher la vérité de notre fait, et pour abuser ceux qui vous écoutoient. Mais de consentir ainsi franchement le mariage, et l'accorder expressément, et nommément en définir le temps et le lieu, je n'ai ni su, ni voulu deviner que c'étoit à dire; mais bien ai-je fait prière aux dieux d'être plutôt vif englouti en terre, que de voir une telle issue de mon espérance et des labeurs que j'ai endurés pour vous. A cette parole Chariclée vint embrasser Théagène et en lui donnant mille et mille baisers le mouilla tout de ses larmes et dit : O dieux! combien agréable et plaisante m'est cette votre crainte quand elle me donne clairement à connoître que tant de calamités et de malheurs n'ont encore nullement diminué l'affection et bonne amour que vous me portez! Mais soyez sûr, Théagène, que nous n'aurions pas maintenant la liberté de parler seulement ensemble, si je ne l'eusse ainsi promptement accordé et promis : car (comme vous savez) qui combat ouvertement contre l'impatient désir de celui qui est le plus fort, il ne fait que l'enflammer et

augmenter davantage ; mais qui par douces paroles lui cède et condescend à son vouloir, il attiédit cette première fureur bouillante et rebouche la première pointe de la cupidité par le plaisir de la promesse présente. Car je crois que ceux qui aiment plus rudement, estiment que le premier essai de la jouissance soit en la promesse ; et croyant déja tenir ce qu'on leur a promis, ils n'en sont pas après si impétueux, ni si farouches, à cause qu'ils flottent et nagent en l'espérance qui les entretient. Ce que prévoyant, je me suis moi-même donnée de paroles, commettant la conduite du reste au bon esprit, qui dès le commencement a entrepris de conduire et garder notre amour. Une seule journée ou deux souventesfois apportent plusieurs expédients et moyens de salut, et donnent des accidens et aventures que les hommes avec tout leur conseil n'eussent jamais su imaginer. Voila pourquoi maintenant aux discours que je faisois, en mon entendement, il m'a semblé que je devois différer et reculer, repoussant par ce moyen ce qui étoit certain

par ce qui est incertain. Et pourtant mon très-doux ami, faut-il tenir secrète cette feintise et simulation, comme une ruse de lutte, et la faut céler non-seulement à tous les autres, mais aussi à Gnémon. Car combien qu'il use de grande honnêteté et courtoisie envers nous, et qu'il soit Grec, si est-il néanmoins captif, et pour ce il est vraisemblable qu'il aimera mieux complaire à celui qui est le plus fort. Car nous n'avons ni longueur de temps, ni loi de parenté ou de consanguinité qui nous soit suffisant gage, ni répondant de feauté envers nous; par quoi si d'aventure par quelque soupçon il venoit à se douter de notre conseil, il lui faudra bien affirmer du commencement qu'il n'en est rien. Car le mentir n'est point répréhensible, mais est honnête, quand il profite à celui qui le dit, et ne nuit point à celui à qui il est dit.

CHAPITRE X.

Comme la première bande des brigands vint assaillir Thyamis dans son lac, lequel fit enfermer Chariclée dedans une caverne.

Ainsi comme Chariclée faisoit ces remontrances et avertissements, Gnémon entra soudainement échauffé, et montrant, à le voir seulement, fort qu'il apportoit nouvelles de quelque grand trouble et effroi. Si dit-il à Théagène : Je vous apporte de l'herbe dont je vous avois parlé l'autre soir : tenez, appareillez-en vos blessures, et en mettez dessus ; mais il nous faut apprêter à d'autres plaies et d'autres travaux. Et comme Théagène le pria de déclarer un peu plus intelligiblement ce qu'il vouloit dire, il n'est pas maintenant temps, dit-il, car j'ai grand' peur que l'effet ne prévienne le dire ; et pour ce, suivez-moi et Chariclée aussi. En disant cela, il les mène tous deux vers Thyamis, lequel ils trouvèrent fourbissant un armet et aiguisant un javelot. Si lui dit Gnémon : Vous faites bien de préparer

vos armes; mais vêtez les habillements, et commandez quant et quant que chacun de vos gens s'arme; car il vient contre vous plus grand nombre d'ennemis qu'il ne fit jamais, lesquels j'ai aperçus devant moi, quand j'ai été au-dessus de cette petite motte qui est ici près, et suis venu tant comme j'ai pu courir, pour le vous signifier à la plus grande hâte qu'il m'a été possible; et en traversant le lac jusqu'ici, j'ai commandé à tous ceux de vos gens que j'ai pu voir et rencontrer, que chacun se préparât au combat. Thyamis oyant ces nouvelles, se leva tout incontinent et demanda soudain: Où est Chariclée? comme craignant plus pour elle que pour lui-même. Gnémon la lui montra à l'entrée de la cabane, tout éperdue. Si lui dit Thyamis tous bas en l'oreille: Prenez-la moi, et la menez en la caverne où vous savez que nous cachons notre trésor; puis, quand vous l'y aurez descendue, et que vous aurez refermé l'entrée avec la pierre, comme vous savez que l'on fait, retournez-vous en le plus légèrement que vous pourrez vers moi, et cependant je pourvoirai au combat.

Quant et quant il commanda à son écuyer qu'il lui amenât une victime pour l'immoler aux dieux protecteurs du pays, en intention d'aller puis après au-devant des ennemis commencer la bataille. Gnémon fit ce qui lui étoit commandé et emmena Chariclée, laquelle se lamentoit amèrement, et souvent retournoit la tête vers Théagène ; puis quand ils furent à l'entrée de la caverne, il la dévalla dedans. Or n'étoit-ce pas une œuvre de nature, comme il se trouve plusieurs antres et cavernes naturelles, tant dessus que dessous la terre ; mais étoit ouvrage de ces brigands, qui par art avoient imité nature, et une fosse que ces Égyptiens eux-mêmes avoient cavée fort artificiellement pour y mettre en sûreté leur butin, et étoit faite en cette sorte. Premièrement la bouche étoit fort étroite, et obscure au-dessous de l'entrée d'une petite loge secrète, tellement que la pierre qui faisoit le seuil de l'huis pour entrer en la loge étoit un autre huis pour descendre dedans la caverne, et l'ôtoit et remettoit-on aisément comme l'on vouloit. Quand on étoit au-dedans de la fosse, on la

trouvoit courbée en plusieurs conduits et canaux tortueux, qui tous alloient tournoyants ingénieusement l'un de çà, l'autre de là, sans aucun certain ordre, et régnoit chacun à part jusqu'au bas de la fosse; mais ils s'entremêloient l'un parmi l'autre, et s'entrelaçoient comme font les racines des arbres, jusqu'à ce que tous venoient à se rendre dedans une grande et large place qui étoit tout au fond, auquel il pénétroit un peu de clarté trouble par un petit soupirail qui alloit répondre tout au bord du lac. Après que Gnémon eut là descendu Chariclée en la conduisant par la main jusqu'au plus profond de la caverne, pour ce qu'il savoit bien les êtres, comme celui qui y avoit été plusieurs fois auparavant, il la réconforta le mieux qu'il put, lui promettant que sur le soir il la viendroit voir avec Théagène et qu'il ne permettroit pas qu'il entrât au combat à l'encontre des ennemis, mais lui feroit éviter la bataille. Puis la laissa toute seule qui ne respiroit ni ne disoit un tout seul mot, et étoit aussi défaite comme si elle eût été jugée ou blessée à mort,

de sorte qu'il sembloit proprement qu'on lui eût ôté l'ame du corps en l'ayant séparée de Théagène. Et à temps remonta Gnémon, lequel sortant de la caverne remit la pierre qui bouchoit l'entrée de la fosse. Mais ce ne fut pas sans pleurer et regretter tant la contrainte de lui que le malheur d'elle, laquelle il avoit par commandement presque (en manière de dire) enterrée toute vive, et avoit enseveli en obscurité et ténèbres la plus belle et la plus plaisante chose à l'œil qui fût en tout le monde. Si courut vers Thyamis, lequel il trouva bouillant d'ardeur de combattre, armé magnifiquement avec Théagène, et qui déjà encourageoit de combattre furieusement et en hommes désespérés ceux qui étoient assemblés autour de lui. Car se dressant au milieu de ses gens il leur fit une harangue dont la teneur fut telle : mes compagnons, je vois bien qu'il n'est pas à cette heure saison d'user de longue harangue pour vous encourager, tant pour ce qu'il n'en est point de besoin envers vous qui n'avez jamais mené autre vie que la guerre, qu'aussi pour autant

que la soudaine incursion et surprise de nos ennemis nous retranche toute superfluité de paroles. Car où les ennemis par voie de fait viennent courir sus, de n'aller promptement par même voie au devant pour les rembarrer et repousser, c'est à faire à gens qui diffèrent et reculent à leur devoir. Par quoi je ne vous veux avertir d'autre chose, sinon qu'il n'est pas question de combattre maintenant pour garder nos femmes et enfans seulement (ce qui néanmoins à plusieurs est assez suffisante cause pour aiguillonner et irriter leurs courages à vaillamment combattre; car et cela dont nous faisons moins de compte et toutes autres choses que l'on sauve ou que l'on acquiert en gagnant la victoire, nous demeureront); mais qu'il nous faut combattre pour nos vies mêmes et pour nos têtes; pour ce que l'on ne cesse jamais la guerre commencée contre les brigands sous un traité de certaines conditions, ni ne fait-on jamais ni paix, ni trèves avec eux, mais faut nécessairement ou qu'ils vainquent s'ils veulent vivre, ou qu'ils meurent d'une mâle mort s'ils sont une

fois pris ou vaincus. Et pourtant, cela considéré et connu, allons irrités en courage affronter et combattre nos plus mortels ennemis. Après qu'il eut dit cela, il regarda plusieurs fois autour de lui s'il ne verroit point son écuyer, l'appelant par son nom Thermutis: mais voyant qu'il ne comparaissoit point, il s'en alla courant jeter dedans son bateau, menaçant fort ledit Thermutis : car la bataille étoit déjà commencée, et pouvoit-on voir de loin comment les ennemis prenoient ceux qui demeuroient aux environs des bords du lac, et comment ils mettoient le feu dedans les cabanes, loges et bateaux tant de ceux qui se rendoient comme de ceux qui s'enfuyoient. Et le vent qui étoit fort impétueux portoit la flamme à travers les cannes et roseaux du prochain marais, et les embrasait tellement, que les yeux ne pouvoient supporter la grande clarté enflammée qui en sortait, ni l'ouïe le grand bruit que la flamme faisoit. Il n'y avoit sorte d'exploit de guerre qui ne s'y fît et qui ne s'y ouït aussi, parce que les habitans du lac soutenoient le combat

de toute leur puissance, le mieux qu'ils pouvoient. Mais les ennemis, en partie parce qu'ils étoient en plus grand nombre, et en partie parce qu'ils les avoient surpris au dépourvu, étoient les plus forts. Si en tuoient les uns à coups de main sur la terre, et en noyoient les autres dedans le lac, avec leurs loges et leurs nacelles : dont il sourdoit en l'air un grand bruit confus, tant de ceux qui combattoient sur la terre que sur l'eau. Le lac étoit tout teint de sang, autant de ceux qui tuoient comme de ceux qui étoient tués, et avoient les combattants à faire à se garder et du feu et de l'eau.



CHAPITRE XI.

Comme Thyamis, mal interprétant son songe, plein de fureur et de jalousie, alla en la caverne pour tuer Chariclée, au lieu de laquelle il en occit une autre; puis étant au désespoir et combattant vaillamment contre ses ennemis, fut pris et emmené prisonnier.

Ce que voyant et oyant Thyamis, il lui va souvenir de la vision qu'il avoit eue en dormant, comme il lui avoit semblé qu'il voyoit la déesse Isis en son temple, plein de torches allumées et de sacrifices, et incontinent conclut en lui-même que c'étoit ce qu'il voyoit alors devant ses yeux que son songe lui avoit pronostiqué, l'interpréta tout au rebours de ce qu'il avoit auparavant imaginé : à sçavoir qu'ayant Chariclée il ne l'auroit pas, parce que cette guerre la lui ôteroit, et qu'il l'occiroit, et non pas seulement la blesseroit, et que ce seroit avec un glaive et non pas selon l'usage de Vénus. Si dit plusieurs blasphèmes et outrages à la déesse Isis, disant qu'elle l'avoit cauteleusement abusé ; et quant et

quant se passionnant qu'un autre que lui eût la jouissance de la belle Chariclée, il commanda à ceux qui étoient autour de lui qu'ils demeurassent-là et qu'ils attendissent qu'on les vînt assaillir jusques au lieu même où ils étoient, leur disant qu'en tournoyant autour de l'île et se cachant dedans les cannes du marais qui étoient tout à l'environ, ils fissent quelques saillies à la dérobée, et que ce seroit bien assez si encore en cette manière ils pouvoient soutenir et résister à une si grande multitude d'ennemis. Et cependant il fit semblant d'aller chercher son écuyer Thermutis, et quant et quant faire sacrifice et prière aux dieux domestiques, sans vouloir souffrir que personne de ses gens le suivît, et s'en alla tout épris de fureur vers la petite maisonnette, où étoit l'entrée de la caverne. C'est une chose mal aisée à réprimer qu'une nature barbare, à quelque chose que ce soit que sa passion la pousse. Car là où une fois les barbares désespèrent de leur salut, ils ont accoutumé de tuer et faire mourir premièrement tous ceux qu'ils ont aimés en leur vivant, ou parce qu'ils esti-

ment qu'après la mort ils seront encore avec eux, ou bien qu'ils les veulent ôter des mains de leurs ennemis, et par ce moyen les tirer du danger d'être injurieusement violés et outragés. Pour lesquelles raisons Thyamis oublia lors toutes les autres affaires qu'il avoit entre mains, mêmement à l'heure qu'il étoit tout à l'entour enfermé et environné d'ennemis, et s'en alla courant comme il étoit forcené d'amour, de jalousie et de courroux, vers la caverne, et se jeta dedans, l'appelant et criant à haute voix en sa langue égyptienne : or rencontra-t-il assez près de l'entrée, et de la bouche d'icelle caverne, une jeune femme qui répondit à son cri en langage grec, la voix de laquelle le mena jusque là où elle étoit : et quand il fut tout auprès d'elle, il lui jeta la main gauche sur la tête et de la droite tira son épée qu'il lui passa tout au travers du corps au-dessous de la mamelle, duquel coup elle tomba toute roide morte en terre, jetant un pitoyable et dernier soupir. Cela fait, il sortit et remit la pierre dont on bouchoit l'entrée de la caverne, sur laquelle il sema

un peu de poudre, et dit en larmoyant : voilà les étrennes nuptiales que je te donne : puis s'en retourna tant qu'il put courir vers les bateaux, là où il trouva que tous ses gens regardoient déjà comment ils se pourroient sauver à la fuite, dès qu'ils virent leurs ennemis approcher de près. D'autre part il vit Thermutis qui apportoit une victime pour l'immoler. Si l'injuria et outragea de paroles, et lui dit qu'il avoit déjà fait le plus beau sacrifice qu'il eût sçu faire. En disant celà il entra dedans son bateau, lui, Thermutis, et encore un autre troisième pour ramer, car les nacelles qui sont en ce lac n'en sçauroient porter davantage pour autant qu'elles ne sont que d'une pièce seulement et de quelque gros tronc d'arbre cavé grossement et rudement. Théagène et Gnémon entrèrent aussi dedans un autre, et chacun des autres pareillement au sien, puis voguèrent un peu en avant : mais plutôt autour que non pas au long de l'île ; quand ils furent un peu éloignés ils cessèrent de ramer et disposèrent leurs bateaux tout de front en bataille, comme pour

attendre leurs ennemis. Mais quand ils en furent près, ils n'eurent pas la hardiesse de soutenir et attendre seulement le choc des bateaux, mais se mirent en fuite aussitôt qu'ils les virent, et ne purent pas les aucuns seulement endurer les clameurs de l'alarme. Il est vrai que Théagène et Gnémon se retirèrent aussi : mais ce ne fut pas de peur qu'ils eussent. Thyamis seul ayant peut-être honte de fuir, et à l'aventure aussi n'ayant plus cœur de vivre après Chariclée, s'alla ruer au milieu de ses ennemis, et comme ils étoient déjà joints à combattre main à main, il y eut un qui s'écria : voici Thyamis, c'est lui-même : que chacun garde bien de le tuer. Aussitôt que cela fut dit, ils ordonnèrent leurs bateaux en rond pour enfermer entre eux Thyamis, lequel se défendit vaillamment, avec une javeline qu'il avoit en sa main, dont il en tuoit aucuns et en blessoit des autres, et étoit une chose qui surpassoit toute admiration des armes qu'il faisoit. Il n'y avoit pas un des ennemis qui lui tirât ou jetât un coup d'épée ; mais tous tant qu'ils étoient ne tâchoient à

autre chose qu'à le saisir au corps et le prendre vif. Toutefois il résista long-temps, jusqu'à ce qu'à la fin plusieurs ensemble se jetèrent sur lui et lui arrachèrent des poings sa javeline, et perdit davantage son écuyer, lequel avoit très-bien fait son devoir de combattre, et pensoit-on qu'il fût blessé à mort. Mais quand il vit que la chose était désespérée, et qu'il n'y avoit plus ordre de résister, il se jeta dedans le lac et nagea entre deux eaux jusqu'à ce qu'il fût éloigné d'eux de la longueur d'un trait d'arc, et gagna le marais à nage avec bien grande peine. Personne des ennemis ne se travailla de le poursuivre, pour autant qu'ils avoient déjà pris Thyamis et estimoient la victoire entière être la prise de lui tout seul. Et combien qu'ils eussent perdu en cette rencontre plusieurs de leurs gens et de leurs amis, ils étoient néanmoins plus aises de tenir en leurs mains celui qui les avoit tués de sa propre main, qu'ils n'étoient marris ni mûs de compassion de ceux qu'ils avoient perdus. Voilà comment l'argent et le gain sont plus chers aux brigands que ne

sont pas leurs propres vies, et comment ils ne mesurent le nom d'amitié ni de consanguinité à autre chose, sinon à leur particulier profit, comme firent ceux-ci; car ils étoient de ces premiers brigands qui avoient fui devant Thyamis et ses gens au long des bras du Nil, que l'on nomme Héracléotique, lesquels, indignés qu'on leur eût ainsi fait lâcher des poings ce qu'ils avoient pillé à autrui, ni plus ni moins que si c'eût été leur propre, allèrent assembler leurs autres compagnons qui étoient demeurés au logis, et quant et quant les habitans de tous les bourgs circonvoisins, leur promettant portion égale de ce qu'ils gagneroient, et furent les chefs et conducteurs de cette entreprise. Mais ce qui les faisoit tâcher à prendre au corps Thyamis vif, étoit une telle cause : il avoit un frère puîné, appelé Petosiris, en la ville de Memphis, lequel, contre le droit et la coutume du pays, l'avoit débouté par trames et menées du bénéfice et de la dignité de souverain Pontife; et étant averti que son frère Thyamis s'étoit retiré vers les brigands, et

qu'ils l'avoient pris pour leur capitaine; craignant qu'il ne le vînt assaillir quelque jour qu'il en choisiroit l'opportunité, ou bien doutant qu'à la fin le temps ne découvrît sa trahison, et davantage sentant qu'il y avoit une très-grande partie du peuple qui le soupçonnoit d'avoir occis son frère, pour autant que l'on ne le voyoit plus, il envoya publier par les bourgs que tenoient ces autres brigands qu'il donneroit une grosse somme d'argent et grand nombre de bestiaux à qui lui amèneroit Thyamis vif; lesquelles promesses firent que ces brigands ne chassèrent point de leur souvenance, non pas en l'ardeur même du combat, l'espérance du gain. Et par ainsi le prirent vif, après qu'il en eut tué plusieurs, et puis le menèrent lié et garotté en la terre ferme, et ordonnèrent la moitié d'entre eux pour le garder. Quant à lui il se plaignoit fort de l'humanité dont ils sembloient user envers lui, en lui sauvant la vie, car il eût mieux aimé être tué que d'être lié. L'autre moitié de toute la troupe s'en alla dedans l'île, pensant y trouver les richesses et trésors qu'ils étoient venus

requérir ; mais après qu'ils eurent bien couru et recherché toute l'île, sans omettre à fureter un tout seul coin ; finalement voyant qu'ils ne trouvoient rien, ou bien peu de ce qu'ils avoient espéré, comme si d'aventure on avoit oublié à serrer quelque chose dedans la caverne, ils mirent avant que partir le feu dedans toutes les cabanes : parce qu'il approchoit fort de la nuit, ce qui leur faisoit peur de plus arrêter en cette île, pour doute que ceux qui s'en étoient fuis du combat ne fussent quelque part embusqués et ne leur vinssent par surprise courir sus la nuit ; puis quand ils eurent mis le feu partout, ils s'en retournèrent avec leurs gens.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Regrets de Théagène voyant l'île en feu, pensant Chariclée être morte; comme Gnémon et lui furent en la caverne et trouvèrent une femme occise, qu'ils cuidoient être Chariclée; mais l'ayant regardée, Gnémon la reconnut pour Thysbé.

Ainsi donc étoit toute l'île en feu; mais Théagène et Gnémon, tant que le soleil fut sur la terre, ne s'aperçurent point de cet inconvénient, pour autant que la trop plus grande clarté des rayons du soleil offusque et efface la splendeur du feu, tellement que l'œil de l'homme ne la peut en plein jour discerner ni choisir. Mais quand le soleil fut couché et la nuit venue, la flamme adonc n'ayant plus de lumière aucune plus grande qui la suffoquât, commença à se faire voir de bien loin, et eux se confiant aux ténèbres de la nuit, sortirent hors des cannes et roseaux du

marais où ils s'étoient cachés durant le jour. Si virent adonc clairement toute l'île éprise et embrasée de feu. Lors Théagène se frappant la tête et s'arrachant les cheveux par détresse, commença à crier : Ah! c'est aujourd'hui fait de ma vie et de moi. Je ne veux plus vivre, crainte, danger, souci, espérance, amour, tout est expiré, tout est péri et consommé pour moi. Chariclée est morte, Théagène est perdu. O moi, malheureux! En vain donc ai-je évité le combat, en vain ai-je été si lâche que de m'en retirer pour à vous, ô douce amie, me réserver! Toutefois je ne vous survivrai jamais, ô ma belle! puisque votre vie est éteinte. Hélas! encore n'a-ce point été selon la commune loi de nature que vous avez rendu l'esprit, ce qui plus fait à soupirer, ni entre les bras de celui que vous eussiez bien voulu; mais avez été consommée par le feu. Telles flammes vous ont allumé les destinées, au lieu de flambeaux et de torches nuptiales. Et est ores cette beauté, qui fut la souveraine d'entre les hommes, tellement effacée et périe, qu'il n'en reste pas une seule marque, ni tant soit peu

d'apparence. A tout le moins, si le corps mort en fût demeuré! O grande cruauté! ô envie de fortune plus griève que langue ne saurait exprimer! qui m'a, outre sa vie, ôté le moyen de la pouvoir pour la dernière fois embrasser! qui m'a privé du bien de la pouvoir dernièrement baiser, encore qu'elle fût morte. Ainsi comme il disoit ces paroles, et qu'il vouloit dégaîner son épée pour s'en occire, Gnémon soudainement lui vint arracher de la main, disant : Que veut dire ceci, Théagene? Comment lamentez-vous la mort de celle qui est en vie? Chariclée est saine et sauve, je vous en assure, et m'en croyez. C'est à des enfants, répond Théagène, à qui il faut dire cela, ou bien à quelques fols insensés : vous me faites mourir en m'empêchant de me donner la mort, qui me seroit maintenant très-douce. Adonc Gnémon commença à jurer qu'il étoit ainsi comme il disoit, et lui compta tout au long ce que lui avoit commandé Thyamis, et comment il avoit lui-même descendu Chariclée dedans la caverne, et lui déclara toute la nature d'icelle, comme elle étoit

faite, et qu'il ne falloit point craindre que le feu pût pénétrer jusqu'au fond, parce que les tournoiemens et circuits infinis des conduits d'icelle romproient facilement toute sa force devant qu'il y pût atteindre ni parvenir. A ces paroles Théagène commença à se revenir un petit, et lui tardoit déjà qu'il ne retournât vitement en l'île. Mais cependant il contemploit des yeux de la pensée celle que, pour être absente, il ne pouvoit voir de l'œil, et se promettoit en lui-même que cette caverne seroit leur lit nuptial, ne sachant pas les pleurs et lamentations qu'il y devoit épandre. Si se mirent à nager vers l'île le plus diligemment qu'ils purent à force d'avirons, lesquels ils manioient eux-mêmes; car celui qui avoit conduit leur bateau le jour de devant avoit gagné le haut, et s'en étoit enfui dès qu'il entendit crier alarme, aussi habilement que s'il fût délogé de quelque barrière pour gagner le prix d'une course. Parquoi ils tournoient tantôt à droite, tantôt à gauche, et ne pouvoient conduire leur nacelle à droite ligne, en partie à cause qu'ils ne sçavoient pas cou-

cher les avirons tout l'un quant et l'autre, parce qu'ils ne l'avoient point accoutumé, et en partie aussi à cause que le vent leur étoit contraire. Toutefois à la fin l'ardent désir qu'ils eurent de gagner l'île vainquit leur ignorance de ramer, et firent tant avec beaucoup de peine et de sueur qu'ils y abordèrent. Et le plutôt qu'ils purent se mirent à courir vers les loges et cabanes, desquelles ils trouvèrent les cannes déjà toutes consumées et réduites en cendre, tellement qu'on n'en reconnoissoit plus rien, sinon le lieu où elles avoient été. Bien trouvoient-ils la grosse pierre, qui bouchoit l'entrée de la caverne encore évidemment apparente; car quand le vent commença une fois à donner dedans ces loges, lesquelles n'étoient faites ni couvertes que de cannes de marais entrelacées ensemble, il les eut tantôt en passant seulement embrasées et consumées, tant il étoit impétueux, et rendu la place toute rase et unie : pour autant que la flamme s'amortit incontinent en cendres, lesquelles furent encore tantôt répandues et jetées ça et là par la force du vent, si qu'il

n'en étoit demeuré qu'un bien petit, que le même vent avoit déjà tellement refroidies, que l'on pouvoit sans danger de se brûler marcher par-dessus. Parquoi ils rallumèrent quelques flambeaux qui n'étoient qu'à-demi-brûlés et quelques restes de ces cannes qu'ils trouvèrent encore, et s'encoururent vitement ouvrir la bouche de la caverne. Gnémon alloit devant, lequel, quand ils furent un peu descendus au dedans, se prit à crier tout soudain: O Jupiter, qu'est ceci? nous sommes perdus: Chariclée a été tuée. En disant cela il jeta contre terre le flambeau qu'il portoit en la main, lequel s'éteignit, et mettant les mains au-devant de ses yeux, tomba sur les deux genoux, en pleurant et lamentant amèrement: Théagène d'autre côté, ni plus ni moins que si quelqu'un par grande violence l'eût poussé, se laissa choir tout de son long sur le corps de celle qui gisoit morte étendue par terre, et fut long-temps ainsi joint à elle inséparablement, la tenant aussi étroitement embrassée comme s'il eût été collé à elle. Mais Gnémon le voyant outré de douleur, et

plongé au fond de détresse pour ce grand inconvénient, craignant qu'il ne se fît quelque mal à lui-même, lui vint secrètement ôter l'épée du fourreau qui pendoit à son côté, et le laissant là tout seul, s'encourut allumer son flambeau. Cependant Théagène jetant un cri lamentable et tragique, se prit à dire : O douleur! ô malheur insupportable envoyé des dieux irrités! Qui est la furie tant implacable et tant insatiable qui prend si cruellement plaisir à nous tourmenter de toutes sortes de misères? qui, après nous avoir chassés de notre pays, nous a jetés en péril de tourmente, nous a exposés au danger des pirates et écumeurs de mer, nous a livrés déjà par plusieurs fois aux mains des brigands, nous a privés et destitués de tous biens? Hélas! il ne m'en étoit pour tout demeuré qu'un seul, lequel encore maintenant m'a été ravi. Chariclée est morte, et a été la créature que plus j'aimais en ce monde occise par main ennemie, et ce pour défendre sa virginité, ainsi comme il est aisé à voir, et pour se réserver à moi. Mais néanmoins la pauvrette, comme que ce soit, est toujours

morte avant qu'elle-même ait reçu aucun plaisir de la fleur de son âge et de sa beauté, ni qu'elle ait à moi misérable donné aucun contentement. O belle âme! pour le moins dites moi le dernier adieu et les paroles que l'on a accoutumé de dire en mourant à ses loyaux amis. Commandez-moi quelque chose qui vous plaise être faite après votre mort, si vous avez encore quelque peu de vie. Hélas! vous ne répondez point: l'éternel silence clôt cette bouche prophétique, cette bouche céleste, qui parloit divinement. Les ténèbres détiennent celle qui étoit la splendeur des sacrifices; la mort a saisi cette vierge sacrée qui étoit l'honneur des temples, et sont maintenant les deux yeux éteints, sans lumière ni clarté, qui naguère éblouissoient tous les autres de leur beauté, lesquels le meurtrier qui vous a tuée ne regarda jamais, j'en suis bien assuré. Hélas! comment donc vous appellerai-je? sera-ce ma fiancée? las! je ne vous puis plus épouser. Mon épouse? las vous n'avez jamais essayé que c'est que de noces. Comment donc vous nommerai-je? Par quel nom vous appellerai-je

désormais ? sera-ce point par le vôtre propre Chariclée, le plus doux qui sçauroit être ? O Chariclée ! assurez-vous que votre ami est loyal ; vous me recouvrerez tantôt : car pour les dernières oblations, et offertes funèbres, je vous vais offrir ma mort et vous sacrifier mon sang. Par ainsi demeurerons nous tous deux ensemble inhumés en cette caverne, qui nous sera un tombeau naturel et sans artifice, et à tout le moins nous sera-t-il loisible après la mort d'être et demeurer ensemble, puisque les dieux ou la fortune, en notre vie, ne nous l'ont jamais voulu permettre. En disant ces mots il jette quant et quant la main à son côté, voulant dégainer son épée, et ne la trouvant point il se prit à dire : ô Gnémon, tu me tues ! Et si fais davantage injure à Chariclée en la privant déjà par deux fois de sa plus douce et plus désirée compagnie. Comme Théagène disoit ces paroles, il va ouïr le son d'une voix qui procédoit du plus profond de la caverne, laquelle voix appeloit Théagène. Il l'entendit très-bien, et pourtant ne s'en effraya nullement, mais dit : je m'y en

vais, âme très-chère; je connois bien que vous êtes vagabonde encore à l'entour de la terre, en partie parce qu'il vous fait mal d'abandonner un si beau corps comme celui duquel par force vous avez été jetée dehors, et en partie aussi pour autant, à l'aventure, que vous ne pouvez être reçue en la religion des ombres, à cause que votre corps n'a pas été inhumé. Sur ce point Gnémon s'en retourna avec le flambeau rallumé, et ouït encore de rechef le son de la même voix qui appeloit Théagène. Adonc s'écriant : ô dieux, dit-il, n'est ce la voix de Chariclée que j'entends? Elle est vivante, comme je crois, Théagène; car cette voix, qui me frappe les oreilles, vient du plus profond de la caverne, et de là où il me souvient très-bien que je la laissai. Dea! dit Théagène, ne cesserez vous jamais de me vouloir abuser? Véritablement je vous abuse d'un côté, et moi-même d'un autre, dit Gnémon, si nous trouvons que cette morte-ci soit Chariclée. En disant cela il retourna le corps de celle qui gisoit étendue par terre le visage dessous. Et après qu'il l'eut un peu

regardée en la face : O dieux des prodiges et des miracles! s'écria-t-il, qu'est-ce-ci ? c'est le visage de Thisbé. Si se tira arrière, et de frayeur qu'il eut, demeura un espace de temps tout éperdu, sans pouvoir dire un seul mot. Théagène au contraire par cela revenant un peu à soi, et tournant son courage à bien espérer, fit aussi revenir Gnémon, à qui le cœur presque défailloit, et le supplia de le vouloir conduire le plus vitement qu'il pourroit vers le lieu où il disoit avoir laissé Chariclée. Gnémon après avoir demeuré un peu de temps à se revenir et à reprendre ses esprits, se mit à regarder de rechef la morte gisante, et trouva certainement que c'étoit Thisbé elle-même, et si reconnut davantage au manche l'épée dont elle avoit été occise, laquelle étoit à terre tout auprès du corps que Thyamis étourdi et transporté de hâte et de courroux, y avoit laissée, après qu'il en eut fait ce meurtre ; et outre cela prit en son sein une lettre qui lui sortoit de dessous l'aisselle, voulant lire ce qui étoit écrit. Mais Théagène ne le put endurer, le priant à très-grande ins-

tance, et lui disant : Allons premièrement voir si nous pourrons recouvrer ma très-chère vie; si ce n'est d'aventure quelque malin esprit qui m'abuse, et me trompe encore à cette fois, aussi bien que naguère. Car quant à cette lettre nous aurons temps assez de voir puis après tout à loisir ce qu'il y a dedans.

CHAPITRE II.

Comment Théagène et Gnémon trouvèrent Chariclée en la caverne, et du propos qu'ils eurent ensemble.

Gnémon lui obtempéra : par quoi ils prirent seulement la lettre, et amassèrent l'épée: puis tirèrent outre, droit au lieu où étoit Chariclée, laquelle se traînant des pieds et des mains le mieux qu'elle pouvoit vers l'endroit dont venoit la lumière, accourut au devant de Théagène et lui sauta incontinent au cou, répétant par plusieurs fois : Vous tiens-je, cher Théagène? Et lui d'autre côté, disant : Etes-vous donc vivante, Chariclée? Tant que finalement ils tombèrent tous deux ensemble par terre, sans parler, ni remuer, se tenant aussi étroitement embrassés, comme si de tous deux n'eût été qu'un seul, et peu s'en fallut qu'ils ne rendissent l'esprit en cet embrassement. Par où l'on peut évidemment connoître qu'une joie excessive se termine souventesfois en tristesse, et que plaisir démesuré tire douleur après soi, ainsi que l'on

peut voir par l'exemple de ces deux amans, qui alors étant contre leur espérance échappés du malheur où ils pensoient être encourus, pour la grande joie qu'ils en eurent, furent en danger de perdre leurs vies, jusqu'à ce que Gnémon frottant et essuyant une roche, et en recueillant dedans le creux de sa main l'eau qui en distilloit peu à peu, leur arrosa la face, et en leur mouillant et maniant souvent le nez, les fit à la fin revenir de la pamoison où ils étoient. Quand ils eurent repris leurs esprits, et qu'ils connurent qu'ils s'étoient premièrement rencontrés dans un autre état, et que lors ils se trouvoient couchés par terre, ils se redressèrent soudain sur leurs pieds, et rougirent de honte, mêmement Chariclée, se vergognant que Gnémon les eût vus en cette contenance, et le prièrent qu'il leur pardonnât. Gnémon en se riant et leur montrant une air joyeux: Quant à moi, dit-il, cela est, à mon jugement, digne de louanges, et non-seulement au mien, mais aussi de tous ceux qui ont quelquefois combattu contre l'amour, et en

ce combat se sont trouvés heureusement surmontés et vaincus, et qui ont pudiquement éprouvé sa puissance invincible et à laquelle il est impossible de résister. Mais bien est-ce une chose que je ne sçaurois louer, attendu qu'à la vérité j'en ai eu honte, Théagène, que vous tenant embrassée une femme étrangère et qui ne vous touchoit rien, la pleuriez néanmoins, et lamentiez lâchement, encore que je vous jurasse et assurasse que votre plus chère amie étoit vivante. Théagène répondit : Cessez, Gnémon, je vous prie, de me calomnier envers Chariclée que je lamentois dans un corps d'autrui, pensant que ce fût elle qui gisoit morte devant nous; mais puisque quelque Dieu qui nous a regardés en pitié a fait que nous avons trouvé la chose n'être telle que nous la pensions, c'est maintenant à vous-même à vous souvenir de votre faiblesse de cœur : car vous avez premier que moi commencé à lamenter ma fortune; et puis quand inespérément vous avez connu au vrai ce que c'étoit, ni plus ni moins que nous voyons dans les théâtres où l'on joue les

jeux, fuir ceux qui pensent voir les furies; aussi vous qui étiez armé, vous êtes vaillamment enfui pour une femme et encore morte; vous, dis-je, qui êtes un des tant renommés soldats et champions d'Athènes. A ce propos, ils se prirent un bien petit à sourire, mais c'étoit un ris contraint, qui encore n'étoit point sans larmes, et auquel pour le pauvre état où ils étoient il y avoit plus de deuil mêlé que de liesse. Chariclée donc, après qu'il se furent un peu tus, frottant tout doucement sa joue au dessous de l'oreille, se prit à dire : je répute heureuse celle qui par Théagène a été lamentée, ou bien aimée, comme dit Gnémon, quiconque elle soit. Mais si d'aventure vous pensez que ce soit quelque jalousie qui me poigne, je vous prie de me dire qui est celle-là si bien fortunée, qui a eu l'heur d'être pleurée de Théagène, et comment il peut être que vous ayez tant éte déçu que d'aimer une inconnue pour et au lieu de moi : je le désirerais fort entendre si vous le sçavez. Vous vous en ébahirez grandement, répond Théagène, car Gnémon dit que c'est

Thisbé, cette ménétrière d'Athènes, qui a été l'inventrice des trahisons faites à l'encontre de lui et de Demeneté. Chariclée fut fort étonnée de ce propos, et dit : Comment est-il possible, Gnémon, qu'elle ait ainsi été quasi comme avec quelque machine et quelque engin transportée soudain du milieu de la Grèce, aux extrémités de l'Égypte ? Et comment s'est-il pu faire que vous et moi ne l'ayons point vue quand vous me descendites ici ? Gnémon répondit : je ne vous en sçaurois que dire : mais bien vous raconterai-je ce que j'ai depuis sçu, et entendu d'elle.



CHAPITRE III.

Gnémon en reprenant son discours contenu au sixième chapitre, récite la fuite de Thisbé hors d'Athènes; la lettre trouvée à son sein après sa mort, et comme elle fut reconnue avoir été occise par Thyamis au lieu de Chariclée.

Après que Demeneté ayant été trahie et surprise, se fut, comme vous avez oui, elle-même précipitée dedans la fosse que je vous ai dite, mon père en alla faire le récit au peuple en la première assemblée de ville, lequel lui en donna impunité et pardon, et adonc le bon homme ne pensa plus qu'à faire que je pusse être rappelé et restitué par le décret du peuple, se délibérant de monter puis après sur mer pour me venir chercher. Cependant Thisbé prenoit du bon temps du mésaise de mon père, et tournoit l'empêchement de lui en loisir pour elle, ne craignant point de se louer hardiment elle et son art, pour jouer dans les banquets et festins que l'on faisoit par la ville, là où quelquefois elle surmonta et efface sa compagne Arsinoé, laquelle avoit joué

la première de ses flûtes assez froidement, et Thisbé au contraire sonna après de sa cithre fort gaiement, chantant quant et quant dessus de façon fort plaisante, dont elle ne se donna garde qu'elle provoqua la jalousie de cette autre ménétrière, avec une très-grande envie contre elle. Et encore beaucoup plus, quand un marchand de la ville de Naucratis, appelé Nausiclès, homme bien garni d'or et d'argent, commença à caresser et prendre entre ses bras cette Thisbé, et au contraire à repousser et coudoyer Arsinoé, laquelle il avoit auparavant entretenue : mêmement quand il se fut aperçu qu'en jouant de ses flûtes elle enfloit les joues, de sorte qu'à force de souffler elles lui passoient le nez, ce qui étoit fort laid à voir; car tout le visage lui en devenoit si rouge et si enflambé qu'elle en perdoit toute sa forme et figure naturelle. Pour lesquelles raisons Arsinoé, enflée de dépit et éprise de jalousie, s'en vint vers les proches parents de Demenété, et leur découvrit tout au long le mauvais tour et la trahison que Thisbé avoit faite à sa maîtresse : ce qu'en

partie elle avoit conjecturé et deviné d'elle-même, et en partie Thisbé, pour la grande privauté qu'elles avoient ensemble, lui avoit conté. Parquoi les parents et amis de Demeneté conspirèrent ensemble contre mon père, pour venger la mort et l'infamie de leur parente, et à force d'argent gagnèrent les meilleurs avocats et les plus éloquents orateurs de la ville pour l'accuser. Ils alloient criant qu'elle avoit été tuée méchamment, sans être atteinte ni convaincue par justice, et disoient que l'adultère prétendu par mon père n'étoit autre chose qu'une couleur et couverture feinte pour pallier son homicide; et à ces fins requéroient qu'il montrât celui qu'il disoit être l'adultère vif ou mort, ou à tout le moins qu'il dît comment il avoit nom. Finalement ils demandèrent qu'il livrât sa servante Thisbé, pour lui donner la torture et faire confesser la vérité. Ce que mon père promit; mais il ne le put pas faire, pour autant que Thisbé, prévoyant bien que ce danger lui adviendroit, pendant que ce procès prenoit trait, s'enfuit avec le marchand Nau-

siclès, ainsi comme elle l'avoit auparavant conclu et arrêté avec lui. Par quoi le peuple irrité contre mon père, ne le déclara pourtant pas atteint et convaincu de cet homicide, comme principal auteur et conducteur de toute la trahison; mais jugea qu'il étoit consentant et complice, tant de trahison faite à Demeneté, que de ce que j'avois été iniquement banni et chassé de mon pays. Si le condamna pour ces raisons à perpétuel exil, avec confiscation de tous ses biens. Voilà le profit et plaisir qu'il a reçu de ses secondes noces, pour s'être remarié. Ainsi s'est la méchante Thisbé mise sur mer, et partie d'Athènes pour s'en venir ici devant mes yeux payer la peine qu'elle avoit méritée. Autre chose n'en sais-je que cela, que m'en raconta en l'île d'Egina un autre mien ami nommé Anticlès, avec lequel je suis venu par mer en ce pays d'Égypte, pour voir si je pourrois retrouver cette Thisbé en la ville de Naucratis, afin qu'en la ramenant à Athènes je déchargeasse mon père des charges que l'on lui a faussement imposées, et que je lui fisse à elle payer tout à un coup

les peines dues aux méchants tours et trahisons qu'elle nous a faites à tous. Et maintenant suis ici détenu captif comme vous. Quant à la cause pourquoi et comment, et aussi quant à tout ce que j'ai enduré et souffert depuis, je le vous dirai une autre fois. Mais par quel moyen Thisbé soit ici venue en cette caverne, et par qui elle ait été tuée, il faudra, je crois, que quelque dieu le nous révèle, si nous le voulons savoir. Toutefois, si vous le trouvez bon, cependant voyons qu'il y a dedans cette lettre qu'elle avoit en son sein : car je pense que nous y trouverons quelque chose de ce que nous demandons. Ils en furent tous d'avis : parquoi Gnémon l'ouvrit et la lut, et étoit la teneur de la lettre telle : Thisbé l'ennemie ensemble et la vengeresse de son maître Gnémon lui envoie salut. En premier lieu, mon seigneur et maître, pour la meilleure nouvelle que je vous sçaurais apporter, je vous annonce la mort de Demeneté, laquelle par moi et pour l'amour de vous a été procurée : mais en quelle manière, s'il vous plaît me recevoir,

je le vous raconterai. Au surplus je vous avertis qu'il y a dix jours que je suis en cette île, prise par l'un des brigands, lequel se vante d'être l'écuyer du Capitaine, et me tient si étroitement enfermée qu'il ne permet pas que je puisse seulement mettre la tête hors la porte de sa cabane, me tenant en cette peine pour l'amour qu'il me porte, comme il dit : mais, comme je puis conjecturer, c'est à la vérité de peur qu'il a que je ne lui sois ôtée. Toutefois par la grâce de quelque dieu, je vous ai naguère vu en passant et vous ai bien reconnu : pourtant vous ai envoyé secrètement cette lettre, par une vieille qui demeure avec moi, lui ayant commandé qu'elle ne la baillât à nul autre qu'à ce beau jeune homme Grec qui est bien voulu du Capitaine. Parquoi, mon seigneur, je vous prie, retirez-moi comme votre naturelle servante et me sauvez la vie, s'il vous plaît, attendu que ce que j'ai fait contre vous, je l'ai fait par force et contrainte ; et au contraire ce que j'ai fait pour vous, je l'ai fait de franche volonté. Ou bien, si vous êtes si fort courroucé

à l'encontre de moi que vous ne me vouliez aucunement pardonner, faites de moi tout ce qu'il vous plaira. Car il me sera mieux d'être occise par vos mains, et d'être inhumée par vous à la guise des Grecs, que de vivre en cette vie qui m'est plus griève que la mort, et soutenir l'amour de ce barbare, qui m'est plus déplaisante que ne seroit la haine d'un Athénien. Telle étoit la teneur de la lettre de Thisbé. Et adonc, se prit à dire Gnémon: O Thisbé! à bon droit es-tu morte, et nous as toi-même apporté les nouvelles du méchef que tu as bien mérité, en nous mettant en la main, par manière de dire, le discours de ta fortune, par ce papier pris et tiré presque de la blessure dont tu-es morte. Par où il appert que la furie vengeresse de ta méchanceté, après t'avoir chassée et poursuivie par mer et par terre n'a jamais cessé de te persécuter du fléau de justice, jusqu'à ce que tu sois arrivée en cette terre d'Égypte, à celle fin que moi-même, à qui tu avois fait un si méchant tour, visse devant mes yeux la peine que tu en as payée. Mais quelle autre trom-

perie et trahison est-ce que tu machinois à l'encontre de moi par cette lettre, si la justice des dieux n'eût rompu tes entreprises? Car quant à moi, pour les grandes méchancetés que j'ai vues et connues en toi, je t'ai encore suspecte, combien que tu sois morte, et ai grand peur que la mort de Demeneté, que tu m'annonces, ne soit un mensonge par toi controuvé, et que les autres qui me l'ont aussi dit ne m'aient pareillement abusé, et que tu ne sois ici par long voyage de mer venue pour me jouer encore une autre telle tragédie en Égypte, comme tu as fait à Athènes. Dea! dit alors Théagène, ne cesserez-vous aujourd'hui de nous montrer votre peu de cœur et de hardiesse, en redoutant et craignant les ombres des morts? Car cela ne sçauriez-vous dire qu'elle m'ait enchanté, ni charmé les yeux, attendu que je n'ai rien de commun avec votre tragédie : et ne me déçoit point, car elle est toute roide morte. Et pour ce quant à cela, Gnémon n'en faites doute et n'en ayez plus de peur. Mais qui est celui qui vous a fait ce bien de l'occire? et quand et comment

est-elle ici descendue ? J'en suis merveilleusement étonné. Du reste je n'en sçaurais que dire, répond Gnémon; mais pour certain ça été Thyamis qui l'a tuée : ce que je conjecture par l'épée que nous avons trouvée tout contre sa blessure ; car je la reconnois très-bien, pour ce que le pommeau qui est d'ivoire est taillé en forme d'Aigle. Et nous sçauriez-vous point dire, ce dit Théagène, quand et comment, et pourquoi il a fait ce meurtre? Gnémon répond : Et comment le sçaurais-je? Cette caverne ne m'a point donné la science de prophétiser ni de deviner, comme l'on dit que ceux qui ont une fois descendu dedans la fosse qui est en Delphe au temple d'Apollon Pythien, ou dedans le trou de Trophonius, quand ils en sortent devinent et revèlent les choses inconnues. Sur ce mot Théagène et Chariclée jetèrent un soupir tranchant, et s'écrièrent ensemble en larmoyant : O Pythonisse ! ô Delphe! Gnémon en fut fort étonné, car il n'entendoit point, et ne pouvoit conjecturer en quoi ni comment les touchoit ce nom de Pythonisse. Voilà eux où ils en étoient quant à eux.

CHAPITRE IV.

Comme Thermutis, écuyer de Thyamis, descendit en la caverne pour y retrouver Thisbé sa mie, laquelle il avoit ôtée à un marchand, et la trouvant morte, s'adresse à Théagène, et de ce qui en advint.

Mais Thermutis, l'écuyer de Thyamis, ayant été blessé à la rencontre, se sauva à nage et gagna la terre. Puis quand la nuit fut venue, il trouva l'une des nacelles du naufrage, qui flottoit par le lac, dedans laquelle il se mit, et à la plus grande hâte qu'il put, tira vers l'île, pour aller voir Thisbé, laquelle peu de jours auparavant il avoit ôtée à ce marchand Nausiclès, ainsi comme il passoit par un détroit de montagnes, là où Thermutis s'étoit embusqué pour épier les passans. Mais comme Thyamis au commencement de l'émeute et de la soudaine incursion des ennemis, l'eut envoyé quérir un mouton à sacrifier aux dieux pour obtenir la victoire, il voulut mettre Thisbé hors du danger des armes et se la réserver. Si l'alla secrètement descendre

dedans cette caverne : mais il étoit si hâté, et si troublé, qu'il la laissa toute à l'entrée, là où elle demeura au même lieu qu'il l'avoit posée, tant pour l'effroi de cette alarme, dont elle fut si éprise qu'elle ne put bouger d'une place, comme aussi pour ce qu'elle ne connaissoit pas les conduits par où il fallait descendre jusqu'au fond de la fosse : et Thyamis qui la rencontra là, pensa que ce fût Chariclée et la tua au lieu d'elle. Thermutis donc à qui, après être échappé du combat, il tardoit qu'il ne fût auprès de sa Thisbé, incontinent qu'il fut abordé en l'île, s'en courut tant qu'il put courir droit vers les loges, qui n'étoient plus rien que de la cendre seulement, et fit tant à la fin qu'il trouva à grande peine la bouche de la caverne, et par ce moyen de la grosse pierre qui la fermoit. Si ralluma quelques cannes et roseaux qu'il trouva là auprès brûlant encore, et puis s'en descendit le plutôt qu'il put dedans la fosse, l'appelant par son nom Thisbé, car autre parole grecque ne sçavoit-il : mais quand il la rencontra à ses pieds gisante en terre

toute roide morte, il demeura un long-temps tout piqué, sans pouvoir mot dire : et après il entrouït un son de voix qui procédoit du plus profond de la caverne : car c'étoit Théagène et Gnémon qui devisoient encore ensemble. Si pensa incontinent que ce fussent les meurtriers qui avoient tué sa Thisbé, et ne sçavoit qu'il devoit faire : car son courage de brigand, et son ire et courroux barbare, qui étoit irrité et rengregé par l'infortune qu'il avoit reçue en ses amours, l'aiguillonnoient fort d'aller tout soudain au fond de la caverne pour combattre ceux qu'il estimoit être les homicides de sa mie ; mais d'autre côté, pour ce qu'il n'avoit nulles armes, il étoit contraint malgré lui de prendre patience. A la fin, quand il eut un peu pensé à ce qu'il avoit à faire, il lui sembla que le meilleur étoit aller vers eux, non comme ennemi de prime face, mais comme ami ; puis s'il pouvoit recouvrer quelques armes, se venger après d'eux. Ayant arrêté d'ainsi le faire, il se vint présenter à Théagène et à sa compagnie, les regardant d'un œil

farouche et furieux, et décelant évidemment à son regard ce qu'il avoit en son courage. Quand ils aperçurent cet homme survenu si inespérément tout nu et navré, et ayant envie de faire quelque coup de sa main, ainsi que l'on pouvoit juger à ses yeux et à son regard, Chariclée se retira au plus creux de la caverne, pour autant, à l'aventure, qu'elle eût honte de voir ce spectacle mal séant aux yeux d'une pucelle, de regarder un homme tout nu. Gnémon même se retira aussi un petit arrière, encore qu'il connût bien que c'étoit Thermutis. Toutefois pour ce qu'il le voyoit ainsi survenu contre son attente, il pensa qu'il fût là venu expressément pour leur jouer quelque mauvais tour. Mais Théagène, non-seulement ne fut point étonné de le voir, mais plutôt en fut irrité. Si mit la main à l'épée, et la leva toute prête à le frapper s'il entreprenoit de faire autre chose que bien à point, et lui dit : Demeure, qui que tu sois, si tu ne veux que je te frappe ; car ce qui me retient de le faire, c'est que je te pense connoître et ne sçais quel vouloir te mène en

cette caverne-ci. Thermutis se jeta incontinent à ses pieds plus par crainte du danger, que pour changement de volonté, et appela Gnémon à son aide, disant que par raison il lui devoit sauver la vie, attendu qu'il ne lui avoit rien méfait et que le jour précédent il étoit des siens, affirmant qu'il venoit vers eux comme ami, non pas comme ennemi. Cela rompit le cœur à Gnémon, et en s'approchant de lui, le leva; car il étoit prosterné en terre, embrassant les genoux de Théagène. Si lui demanda plusieurs fois : Et où est Thyamis ? Et Thermutis leur conta tout, comment il avoit attendu et choqué les ennemis, comment il s'étoit jeté tout au milieu d'eux combattant vertueusement, sans épargner ni lui, ni eux, comment il avoit mis à mort tous ceux qui s'étoient rencontrés devant lui; mais qu'il avoit été soigneusement environné et contregardé pour un commandement fait de la part des ennemis, que l'on se gardât bien de le tuer, et qu'on tâchât à le prendre vif; et finalement qu'il ne sçavoit qu'il étoit devenu : mais que de lui il s'étoit sauvé en

terre à nage tout blessé, et que lors il venoit en cette caverne pour y trouver Thisbé. Ils lui demandèrent tout soudain de quoi il la connoissoit, et dont il avoit recouvré cette Thisbé qu'il quéroit. Il leur conta comment il en étoit désespérément amoureux, et que les jours précédens il l'avoit toujours tenue cachée dans sa cabane; mais qu'à cette alarme et surprise des ennemis il l'avoit descendue en la caverne, et maintenant trouvoit qu'elle avoit été occise par quelques uns qu'il voudroit bien connoître pour sçavoir la cause qui les auroit mus à ce faire. Et adonc Gnémon le plus soudainement, et au meilleur esçient qu'il peut: ça, dit-il, été Thyamis, se hâtant de peur que l'autre ne le mécrût de ce meurtre, et pour témoignage lui montra l'épée qu'ils avoient trouvée tout auprès du corps mort. Quand Thermutis la vit dégouttant encore de sang, et que le fer tout chaud fumoit encore par manière de dire, du meurtre qui en avoit été fait un peu devant, il connut bien que c'étoit voirement celle de Thyamis, et en soupirant amèrement du plus

profond de son cœur, ne sçachant pourquoi, ni comment cela avoit été fait, s'en retourna tout troublé, sans pouvoir parler, vers la bouche de la caverne. Et quand il fut près du corps de la défunte, il mit sa tête sur la poitrine d'elle, et se prit à dire : O Thisbé ! en répétant souvent ce seul mot, et non autre chose, jusqu'à ce qu'en syncopant puis l'une puis l'autre des syllabes de ce nom, il commença petit à petit à se laisser aller et ne se donna garde que le sommeil l'abattit. Quand donc Théagène, Chariclée et Gnémon furent tous seuls, la souvenance de leurs malheurs et de ce qu'ils avoient à faire leur vint en pensée, et en vouloient prendre quelque résolution ; mais la multitude des maux passés, la perplexité des calamités présentes, et l'incertitude de celles qu'ils attendoient à avenir leur offusquoit et troubloit si fort l'entendement, qu'ils ne faisoient autre chose que s'entregarder les uns les autres, chacun attendant que son compagnon commençât à ouvrir le propos de ce qu'ils avoient à faire. Puis quand ils voyoient que personne ne

s'avançoit de rien dire, ils rejetoient les yeux en terre, et puis les relevoient derechef pour reprendre haleine, et alléger un peu leur cœur serré de douleur par un soupir. A la fin, Gnémon se coucha par terre tout de son long, Théagène se mit en son séant contre une pierre, et Chariclée se jeta en son giron, et en cet état demeurèrent une espace de temps, tâchant à se garder de dormir, afin de prendre quelques avis et conseils touchant ce qu'ils avoient à faire. Mais finalement comme ceux à qui force défailloit, et qui étoient aggravés et recrus de travail, ils furent malgré eux contraints de céder à la loi de nature. Et par ainsi, pour l'extrême tristesse qui les affaiblissoit, ils se laissèrent petit à petit aller et couler en un gracieux dormir, tellement que la partie intellectuelle de l'âme condescendit et céda à la nécessité du corps.

CHAPITRE V.

Du songe de Chariclée; double exposition d'icelui et de l'issue de Gnémon avec Thermutis hors du lac et de l'île, et comme Gnémon se déroba de Thermutis, qui mourut par la morsure d'un aspic.

Quand donc le sommeil les eut un peu mattés jusqu'à joindre seulement les bords des paupières, Chariclée, qui reposoit doucement au giron de Théagène, eut en sommeillant un tel songe. Il lui fut avis qu'il vint un homme ayant les cheveux tout hérissés et souillés, le regard hideux, les yeux enfoncés en la tête, et la main sanglante, qui lui vint donner d'une épée dedans l'œil droit, de sorte qu'il le lui arracha. Si fut tellement effrayée de ce songe, qu'elle s'éveilla en sursaut et se prit à crier : O ami Théagène! on m'a arraché un œil de la tête. Théagène fut tout aussitôt éveillé et aussi déconforté comme si en songeant il eût lui-même senti la douleur. Mais elle jeta incontinent la main sur son visage, tâtant la partie qu'elle pensoit

avoir perdue en dormant. Et quand elle l'eut bien tâtée, alors : Je songeois, dit-elle, ami Théagène, je songeois; n'ayez point de peur. Théagène se revint quand il l'ouit ainsi parler, et dit : Vous avez très-bien fait de contregarder ces deux beaux rayons du soleil : mais qu'étoit-ce donc que vous aviez, et quelle frayeur vous avoit éprise? Un cruel et mauvais homme, répondit-elle, n'ayant point eu de crainte de votre force invincible, m'est venue assaillir l'épée au poing, comme je reposois sur vos genoux, et m'a semblé qu'il m'a tiré l'œil droit de la tête. Que plût aux dieux, Théagène, que l'illusion fût chose vraie et non pas songe! Aux dieux ne plaise, répondit incontinent Théagène : et pourquoi dites-vous cela? Pour ce, dit-elle, qu'il eût mieux valu pour moi perdre l'un des deux yeux, que d'entrer en si grand souci de vous; car je crains fort que ce songe ne vous touche, lequel je répute et tiens comme mon œil, mon âme et mon tout. Cessez de penser cela, dit Gnémon, qui avoit tout ouï, à cause que le cri de Chariclée l'avoit éveillé en sursaut.

Car il me semble que votre songe se doit autrement interpréter. Et premièrement dites-moi si vous avez encore père et mère? Elle répondit que oui. Et s'ils vivoient, que seroit-ce à dire? Pensez, dit Gnémon, que votre père est mort, et voici la raison par laquelle je le conjecture ainsi. Vous sçavez que père et mère font les causes et moyens de nous faire entrer en cette vie mortelle et par lesquels nous sommes participans; et parquoi il y a raison grandement vraisemblable que les songes occultement nous signifient et donnent à entendre le père et la mère par la couple des yeux, pour ce que c'est celui des cinq sens de nature qui nous fait voir la lumière, et qui nous sert à discerner les choses visibles. Cette interprétation, dit adonc Chariclée, me seroit griève et calamiteuse aussi bien que l'autre; mais toutefois encore aimai-je mieux qu'elle soit vraie que la première. Et veuillent les dieux que votre divination soit la plus certaine, et que je sois trouvée fausse prophétesse. Il aviendra ainsi, dit Gnémon, et le faut croire en la sorte; mais véritable-

ment il semble que nous songions et rêvions encore de nous amuser à chercher les interprétations des visions et des songes, et cependant n'essayions pas de trouver quelque conseil pour pourvoir et donner ordre à nos affaires, mêmement pourtant que nous avons le loisir, tandis que cet Égyptien n'est pas ici (il entendoit Thermutis), et qu'il est empêché à plaindre et regretter ses amours qui sont mortes. Adonc se prit Théagène à dire : Puisque quelque dieu vous a associé avec nous, et a voulu que vous fussiez personnier et compagnon de nos mésaventures, commencez vous-même à trouver quelque moyen et quelque bon avis, attendu que vous connoissez les lieux et sçavez la langue de ce pays. Et d'autre côté nous sommes trop hébétés et troublés maintenant pour pouvoir inventer et discerner ce qui seroit bon de faire, ou non : pour autant que nous sommes abîmés en une plus grande et plus profonde mer de misères et de maux que vous. Gnémon demeura un peu d'espace sans répondre, puis dit : Je ne sçais lequel de nous est le plus

comblé de malheurs, Théagène, car certainement quant à moi la fortune ne les a point épargnés en mon endroit : mais puisque vous me commandez que comme le plus âgé, je dise ce qu'il me semble que nous avons à faire pour le présent, je dis que cette île, ainsi que vous pouvez voir, est déserte, et n'y a nuls autres hommes vivants que nous. Bien y a-t-il grande quantité d'or et d'argent, et de draps précieux : car vous en pouvez voir beaucoup ici dedans cette caverne, que Thyamis et les autres brigands ont pillés et ravis à vous et à d'autres : mais de blé et d'autres provisions nécessaires pour vivre, à peine y est le seul nom demeuré ; et pour autant y auroit-il danger, si nous demeurions ici, que nous ne mourussions de faim, ou bien que nous ne fussions tués par l'incursion de quelques ennemis qui surviendront une autre fois, ou de ceux mêmes qui étoient habitants avec nous ici dedans le lac, si une fois ils se rallient ensemble, pour venir piller l'or et l'argent du trésor qu'ils sçavent très-bien être ici caché.

[illegible] n'y auroit-il [illegible]

défendre, que nous ne fussions mis à l'épée; ou pour le mieux qui nous en sçauroit advenir, que nous ne fussions exposés à toutes les indignités, outrages et vilenies qu'ils nous voudroient faire endurer. A cause qu'outre ce que d'eux-mêmes, et de leur nature ces pâtres ici sont gens sans foi, encore le seront-ils beaucoup plus maintenant qu'ils ont perdu leur chef et capitaine Thyamis, qui les refrénoit et rangeoit un petit à la raison. Et partant nous faut-il sortir de cette île, comme d'une chartre et prison, en nous défaisant premièrement de ce Thermutis, sous couleur de l'envoyer devant enquérir si l'on sçauroit point ouïr nouvelles de Thyamis : car quand nous serons seuls, nous pourrons et consulter et faire plus aisément ce qui sera besoin ; et en toute manière, il vaut mieux trouver moyen de nous dépêtrer, comment que ce soit, de cet homme inconstant et naturellement barbare, qui fait état et profession de brigandage, qui est querelleur de nature, et qui davantage ayant quelque soupçon sur nous, ne cessera jamais qu'il ne nous ait dressé quelque em-

bûche quand il en pourra trouver l'opportunité. Cet avis fut trouvé bon, et arrêtèrent entre eux qu'ils le feroient ainsi. Si tirèrent ensemble vers la bouche de la caverne ; car ils sentoient déjà bien que le jour approchoit. Et pour ce éveillèrent Thermutis, lequel étoit bien fort épris de sommeil, et lui communiquèrent de leur conseil autant qu'il en étoit besoin, et lui persuadèrent aisément tout ce qu'ils voulurent, comme à un homme léger qu'il étoit. Puis mirent le corps de Thisbé dedans une petite fosse, et la couvrirent de la cendre des loges qui avoient été brûlées, au lieu de terre, et firent par pitié les cérémonies accoûtumées de faire en les funérailles, selon la commodité que le temps leur en donnoit, lui offrant pour toutes expiations et offrandes funèbres quelque peu de larmes ; puis envoyèrent devant Thermutis, pour faire ce qu'ils avoient avisé. Mais quand il eut un peu cheminé, il s'en retourna tout court, et dit qu'il n'iroit point lui tout seul, et ne se mettroit point en si grand danger d'aller servir d'espion, si Gnémon n'y alloit quant et

lui. Et lors Théagène voyant que Gnémon y restivoit et reculoit par crainte (car il étoit bien aisé à voir que quand il leur interprétoit ce qu'avoit dit l'Égyptien, il le faisoit avec une merveilleuse peine), et comment, dit-il, vous êtes homme de si bon entendement, et de si bon conseil, et avez le cœur lâche et failli comme une femme? Je le vois bien, et l'ai connu par plusieurs autres preuves, et mêmement par ce que vous faites maintenant. Evertuez un peu votre courage, et prenez en vous un cœur mâle : car pour le présent les choses sont telles qu'il faut nécessairement que vous l'accordiez ainsi, de peur que ce barbare ne puisse tirer aucun soupçon que nous nous en voulions fuir, et faut que vous cheminiez pour le commencement quant et lui : de quoi certainement vous ne devez avoir crainte, ni faire aucun doute de vous mettre sur les champs avec lui, étant couvert comme vous êtes, et ayant une épée au côté, vu qu'il est tout nu et n'a bâton ni verge dont il vous peut offenser. Mais il faudra épier quelque occasion et opportunité de le laisser secréte-

ment, et s'en venir vers nous en quelque lieu où nous aviserons de nous rendre, et trouver aujourd'hui, si vous voulez, en quelque bourg ici près, si d'aventure vous y connoissez quelqu'un. Il sembla à Gnémon qu'il disoit bien, et lui nomma un certain bourg prochain de là, qui s'appeloit Chemmis, riche et bien peuplé, et qui est assis le long de la rive du Nil, sur une motte qui lui sert de rempart et de défense contre les courses et invasions des pâtres; et étoit loin quand ils seroient sortis de dedans le lac, un peu moins de cent stades; et faudroit incontinent prendre son chemin devers midi. Théagène eut grande peine à répondre, à cause de sa Chariclée, laquelle n'avoit pas accoutumé de faire si long chemin à pied : toutefois à la fin, nous nous y rendrons, dit-il, déguisés en mendiants et charlatans qui vont par le pays, pourchassant leur vie. Sans point de faute, dit alors Gnémon, pour ce que vous avez les visages bien contrefaits et laids à voir, mêmement Chariclée à laquelle naguère on a arraché un œil. Quant à moi il me semble qu'à vous voir

tels que vous êtes, on jugera que vous serez plutôt pour demander les vases d'or et d'argent, et les armes qui sont les prix des combats, que non pas des bribes. A ces paroles, Théagène se prit à sourire un demi-ris contraint, et qui ne fit seulement qu'un petit entr'ouvrir les lèvres; et après avoir par serment confirmé ce qu'ils avoient avisé entre eux, et avoir donné la foi l'un de l'autre, en appelant les dieux à témoins qu'ils ne se laisseroient jamais l'un l'autre, ils se mirent à faire ce qu'ils avoient avisé et arrêté entre eux. Si traversèrent le lac Gnémon et Thermutis, incontinent que le soleil fut levé, puis entrèrent dedans une forêt fort longue, et dont le bois étoit fort épais et mal aisé à en sortir. Thermutis alloit devant; car Gnémon le vouloit ainsi, faisant semblant que c'étoit pour ce qu'il connaissoit mieux le chemin par où il falloit sortir de ce grand bois, et lui donnant à entendre que c'étoit la cause pour laquelle il le faisoit marcher devant, afin qu'il lui servît de guide; mais à la vérité c'étoit pour sa plus grande

assurance, et pour ce qu'il épioit l'opportunité de s'en pouvoir fuir. En cheminant par cette forêt, ils rencontrèrent en leur chemin des troupeaux de moutons. Les bergers qui les gardoient, incontinent qu'ils les entrevirent, se jetèrent en fuite, et s'en coururent cacher aux plus forts endroits du bois. Adonc Thermutis et Gnémon saisirent l'un des béliers qui marchent des premiers devant le troupeau, lequel ils tuèrent, puis en prirent de la chair qu'ils firent un peu seulement essuyer et sécher au feu que ces bergers avoient apprêté pour eux, et s'en emplirent et en mangèrent leur soul, sans attendre qu'elle fût achevée de rôtir, pour ce que la faim les pressoit fort. Si dévoroient les gros morceaux de chair au prix qu'ils les coupoient, comme si c'eût été loups cerviers ou loups ravissants affamés, et ne la faisoient qu'un petit échauffer au feu, puis la mangeoient à demi rôtie, tellement qu'en la mâchant le sang leur dégouttoit et couloit encore au long des mâchoires, et puis burent force lait. Après qu'ils furent bien souls, ils reprirent leur chemin

qu'il étoit déjà environ la soirée ; et quand ils eurent monté une petite montagne au-dessus de laquelle Thermutis disoit que le bourg étoit, auquel on détenoit prisonnier à son avis ou bien on avoit tué Thyamis, Gnémon lui fit à croire que son ventre le pressoit, pour avoir trop mangé de cette chair crue, et que le lait qu'il avoit bu le lui avoit dévoyé. Si lui dit qu'il allât toujours devant et que de lui il le ratteindroit bientôt; ce qu'il fit une fois, deux fois, et jusqu'à la tierce fois, sans lui faillir ni mentir : bien lui disoit-il qu'il avoit grande peine à le ratteindre. Quand il eut, par si souvent retourner, induit cet Égyptien à croire qu'il disoit vrai, à la fin il y demeura tout à fait, et prit la course contre bas de la montagne, tant qu'il put fuir au travers des plus âpres et plus écartés endroits du bois ; et Thermutis, quand il fut au haut de la montagne, se coucha, et reposa sur une roche qui là étoit, attendant le soir et la nuit, en laquelle ils avoient délibéré d'entrer dedans le bourg pour y enquérir que l'on avoit fait de Thyamis ; et quant et quant,

voulant aussi attendre si Gnémon viendroit point de quelque côté : car ce barbare étoit toujours en volonté et délibération de lui faire un méchant tour, n'ayant point ôté de sa fantaisie le soupçon qui lui faisoit croire que Gnémon avoit tué sa Thisbé, et pensoit en lui-même comme il le pourroit tuer, ayant espérance et singulier désir d'en faire autant puis après à Théagène. Mais quand il eut bien attendu, voyant que Gnémon ne comparoissoit point et qu'il étoit déjà nuit toute noire, il se prit à sommeiller, qui fut un sommeil d'airain, comme disent les poètes, et son dernier dormir; pour autant qu'un aspic le mordit, par le vouloir peut-être des Déesses fatales qui le conduisirent à celle fin propre et convenable au reste du cours de sa vie.

CHAPITRE VI.

De ce qui advint à Gnémon après avoir abandonné Thermutis.

Quant à Gnémon, depuis qu'il eut une fois éloigné de vue Thermutis, il ne cessa jamais de courir jusqu'à ce que les ténèbres de la nuit le surprirent et arrêtèrent sa fuite. Si se cacha au même lieu où la nuit le surprit, et coupa le plus qu'il put de ramée et de branches d'arbres, sous lesquelles il se tapit et y demeura la plupart de la nuit en grande peine et détresse, sans reposer ni clore l'œil, pensant, de tout bruit qu'il oyoit, comme si le vent soupiroit tant soit peu, ou si quelque feuille se remuoit, que ce fût Thermutis. Et si d'aventure le sommeil le gagnoit un petit, il lui étoit incontinent avis en songeant qu'il s'enfuyoit et qu'il se retournoit, et regardoit souvent derrière lui s'il verroit point celui qui ne le poursuivoit pas. Bref, s'il avoit envie de dormir, il en étoit bien gardé par les illusions

et songes qui lui venoient à l'entendement, et qui le travailloient plus que n'eût pas fait Thermutis, si véritablement il l'eût poursuivi. Il se fût volontiers courroucé à la nuit pour ce qu'elle lui sembloit plus longue que les autres. Parquoi sitôt qu'il vit à grande joie le jour poindre premièrement, il retrancha et coupa de ses cheveux ce qui en étoit long outre mesure, et qui lui étoit surcru jusqu'à sentir son brigand durant le temps qu'il avoit demeuré entre les pâtres, de peur qu'il ne fût soupçonné d'être brigand lui-même, par ceux qui le verroient avec ses grands cheveux. Car les pâtres, afin qu'ils en soient plus épouvantables à voir, laissent croître leurs cheveux jusque sur les yeux et sur les sourcils par le devant, et par le derrière les font battre jusque sur les épaules, sçachant très-bien que les cheveux rendent ceux qui sont naturellement aimables plus plaisans et plus beaux à voir, et ceux qui ont visage de brigands, plus hideux et plus effroyables à regarder. Si rogna de sa chevelure autant qu'il s'en faut ordinairement que les jeunes hommes

amoureux et mignons ne la portent aussi longue comme font les brigands ; et puis se mit en chemin le plus diligemment qu'il put pour gagner le bourg de Chemmis, là où il avoit assignation de se trouver avec Théagène. Comme il fut près du fleuve du Nil, et qu'il le voulut traverser, il aperçut le long de la rive un beau vieillard tout mélancolique qui se promenoit sur la grève, et alloit et venoit le long du fleuve plusieurs tours et retours, comme s'il eût conféré et communiqué ses ennuis au fleuve du Nil. Il avoit les cheveux longs sentant son prêtre ou son prophète, et étoient tous blancs, la barbe longue aussi, épaisse, et qui lui donnoit une apparence très-vénérable; sa robe et le reste de son vêtement approchoient assez de la guise de vêtir des Grecs, par quoi Gnémon s'arrêta un peu à le regarder. Et comme le vieillard en se promenant eut passé par plusieurs fois tout contre lui, sans donner à connoître qu'il aperçût aucun auprès de soi, tant il étoit pensif et profondément attentif à ses cogitations, ne vaquant son esprit à autre

chose aucune, sinon à celle que lors il pensoit, il se vint présenter tout droit de front devant lui, et le salua le premier à la grecque, disant : Cheré, qui vaut autant à dire comme soyez en joie. Le vieillard répondit : Je ne sçaurois ; car ma fortune, dit-il, n'est point telle que je puisse prendre aucune réjouissance. Gnémon s'ébahissant de cette réponse, lui demanda : Êtes-vous Grec, seigneur, ou bien étranger en ce pays, et si vous êtes étranger, de quelle autre contrée êtes-vous? Je ne suis, répondit-il, ni Grec, ni étranger: mais suis de ce pays d'Égypte. D'où vient donc, dit Gnémon, que vous êtes vêtu à la grecque? Mes infortunes, répondit le vieillard, m'ont fait prendre ce beau et honnête accoutrement. Gnémon s'émerveillant comme il étoit possible qu'en adversité un homme se vêtît plus gaiement et plus honnêtement que de coutume, le pria de lui faire de bout en bout entendre que c'étoit qu'il vouloit dire. Vous me tirez d'Ilium, répondit le vieillard, et vous appelez tout un essaim de maux et leur murmure importun; mais vous, dit-il,

jeune fils, où allez-vous? d'où venez-vous? et comment vous qui êtes Grec, à ouïr votre langage, êtes-vous maintenant en Égypte? Il n'y a point de propos, dit Gnémon, que vous ayez la connoissance de mes fortunes avant que me faire entendre les vôtres, attendu que je vous en ai le premier requis. Je ne feindrai point de les vous dire, répondit adonc le vieillard, pour autant que vous me semblez être Grec, et aussi que, comme je crois, quelque infortune vous a tiré hors de votre pays, et que vous avez si grand désir d'ouïr et entendre quelles sont mes aventures; car aussi bien suis-je moi-même en travail, par manière de dire, de les réciter à quelqu'un, de sorte que peut-être les eussé-je contées à ces cannes et roseaux, comme il y a en la fable, si je ne vous eusse rencontré. Mais tirons-nous hors de ces rives du Nil, et laissons ce fleuve, car un lieu qui est comme celui-ci échauffé et brûlé du soleil du midi, n'est pas bien propre pour ouïr de longues narrations; et pour ce, allons-nous-en en ce bourg que vous voyez de là la rivière

tout devant nous si vous n'avez autre plus grande et plus urgente affaire qui vous en garde. Je vous y logerai et traiterai, non pas en ma maison, mais chez un mien ami, fort homme de bien, qui m'a reçu chez lui comme un égaré et suppliant; et là, si vous voulez, je vous ferai entièrement le récit de mes aventures, et vous réciproquement à moi des votres. Allons, dit Gnémon, car aussi bien est-ce là où mon chemin s'adresse, pource que j'ai assignation avec quelqu'un de mes amis de me trouver aujourd'hui en ce bourg. Adonc entrèrent-ils en une barque, car il y en a toujours grand nombre là endroit sur le bord du Nil, toutes prêtes à passer, pour de l'argent ceux qui vont et viennent. Si passèrent le Nil, et arrivèrent au bourg de Chemmis, et s'en allèrent droit à la maison où étoit logé le vieillard. Ils ne trouvèrent point le maître de la maison au logis; mais bien sa fille, qui étoit jà grande, et prête à marier, et toutes les servantes de la maison, qui les reçurent très-courtoisement; car elles révéroient et traitoient aussi soigneusement

ce vieillard leur hôte, comme si c'eût été leur propre père; pour autant, comme je crois, que le maître les avoit ainsi instruites et apprises. L'une venoit leur nettoyer et laver les jambes et les pieds, l'autre prenoit le soin d'accoutrer le lit pour coucher mollement, l'autre apportoit une cruche pleine d'eau et allumoit le feu, l'autre dressoit la table, qui fut tantôt couverte de beau pain blanc, et de toutes sortes de fruits, selon la saison. De quoi Gnémon s'émerveillant: Je crois, dit-il, mon père, que nous sommes ici arrivés au logis de Jupiter hospitalier, tant je vois le traitement que ces jeunes filles nous font, franc, courtois, et de bon zèle, avec une grande démonstration d'amitié et de bienveillance singulière. Ce n'est pas, répondit le vieillard, la maison de Jupiter; mais c'est bien celle d'un homme qui sçait bien comment il faut révérer Jupiter hospitalier, protecteur des étrangers et supplians; car sa vie, dit-il, mon fils, est vagabonde: parce qu'il est marchand, et au moyen de son trafic a eu la connoissance de plusieurs

pays, de plusieurs villes, et de plusieurs et diverses nations, et mœurs des hommes, qui est la cause, comme il me semble, pourquoi il reçoit ainsi humainement en son logis tous autres étrangers, et mêmement moi, lequel il trouva naguère errant par les champs en grande tristesse, et m'amena en sa maison. Et pourquoi alliez-vous ainsi errant par les champs ? dit Gnémon. Pour autant, répondit le vieillard, que j'ai perdu mes enfants, que les brigands ont ravis et emmenés, et sçais bien qui sont ceux qui m'ont fait ce tort et outrage. Mais je n'ai pas moyen de m'en revenger, qui est l'occasion pour laquelle je tourne et vire ici à l'entour, et accompagne mon malheur de lamentations et de regrets, comme fait le petit oiseau duquel un cruel serpent est venu saccager le nid devant ses yeux, et lui a dévoré et englouti ses petits. Si a peur de s'approcher près de la cruelle bête, et nature pourtant en permet qu'il puisse éloigner son nid et ses petits ; car l'amour en lui combat à l'encontre du malheur. Et pour ce va-t-il voletant à l'entour,

lamentant et soupirant son pauvre nid, que l'on lui a cruellement mis à sac, approchant des oreilles inhumaines du serpent, à qui nature n'a donné nul sentiment de pitié et de miséricorde, les vaines prières de ses plaintes et lamentations maternelles.



CHAPITRE VII.

Cérémonie des Egyptiens au boire et manger, et comme le vieillard Calasiris découvrit à Gnémon qui étoient Théagène, Chariclée, Thisbé et autres.

Et ne me voulez-vous pas raconter, dit adonc Gnémon, quand et comment vous soutîntes un si cruel assaut? Oui bien ci-après, répondit le vieillard, mais maintenant il est heure de traiter et apaiser sa faim, considérant comment Homère met toutes autres affaires après celle du ventre, en lui donnant un merveilleux épithète, et l'appelant pernicieux et mortel. Mais devant toutes choses offrons les prémices de ce repas aux dieux, comme est la coutume des sages d'Égypte : car ne veuille le ciel qu'il m'avienne jamais mésaventure, ni douleur si griève, qu'elle me puisse faire oublier ni omettre l'honneur et le service dû aux dieux. Et en disant cela il versa en terre de l'eau toute pure d'une coupe qu'il tenoit, et dit: J'offre cette effusion aux dieux, tant de ce pays ici d'Égypte que de la Grèce, mêmement

à Apollon Pythien, et davantage aux beaux et bons Chariclée et Théagène; car quant à moi je les adore et les tiens au nombre des dieux. En disant ces mots les larmes lui vinrent aux yeux, comme si c'eût été une seconde effusion et libation qu'il leur eût offerte, que les pleurs et les larmes qui distilloient de ses yeux. Ces deux noms touchèrent incontinent au cœur de Gnémon, quand il les ouït nommer. Si se mit à contempler partout haut et bas, et à regarder plus attentivement que devant ce vieillard; puis lui demanda : Que dites-vous? sont-ce véritablement vos enfants, que Chariclée et Théagène? Oui, mon ami, répond le vieillard, ce sont mes enfants voirement, je les ai engendrés sans mère : car les dieux par heureuse fortune me les avoient donnés, et les ai enfantés avec passion de l'âme et non du corps. La véhémente affection que je leur ai portée a autant valu entre nous que la nature; dont est venu, que depuis ils m'ont toujours estimé et appelé leur père. Mais vous, dites-moi, d'où, et comment vous les avez connus? Je les ai non-seulement

connus, répondit Gnémon : mais davantage je vous avertis d'une chose, dont vous vous devez bien réjouir : c'est qu'ils sont tous deux sains et saufs. O Apollon! dit adonc le vieillard, s'écriant à haute voix. O dieux! et en quel lieu de la terre sont-ils ? déclarez-le moi, et alors je vous réputerai mon sauveur et serez en mon endroit autant révéré et adoré comme un Dieu. Mais quelle récompense en aurai-je? dit Gnémon? Pour le présent, répondit le bon homme, je ne puis autre chose vous offrir, si non un cœur qui vous en remerciera, et quant à jamais se sentira obligé à vous ; ce qui, à mon jugement, est la plus grande récompense, et le plus beau présent que l'on sçauroit faire à un homme de bon sens. Et en connois plusieurs qui gardent ce don là en leur esprit comme un précieux trésor. Mais si nous pouvons parvenir jusqu'en mon pays et en ma maison, ce que les dieux me prédisent et signifient devoir être bientôt, je vous mettrai à même mes biens, là où vous pourrez puiser et prendre tant de richesses comme il vous en plaira. Ce sont choses futures

et incertaines, dit Gnémon, que vous me promettez, là où vous pouvez présentement me récompenser, et amplement satisfaire. Dites-moi si vous voyez chose que promptement je vous puisse donner, dit le bon père, car quant à moi je suis prêt et appareillé de perdre plutôt quelque partie de mon corps. Il n'est point besoin, dit Gnémon, de perdre aucun membre, ni partie de votre corps; car j'estimerai que vous m'aurez donné tout tant qu'il est possible de donner, si vous me voulez dire au long d'où ils sont, qui sont leurs parents, comme ils sont venus en ce pays, et quelles fortunes et aventures ils ont eues. Vous aurez répondit, le vieillard, une récompense incomparable, et un loyer si grand, que l'on ne vous en sçauroit bailler de plus grand, non pas si vous eussiez demandé tout l'argent qui est au monde. Mais pour le présent prenons un peu de réfection; car il me faudra à moi beaucoup parler, et à vous beaucoup ouir. Si mangèrent quelques noix, quelques avelines, figues, dates, autres tels fruits, et choses légères, de quoi le bon

homme avoit de tout temps accoutumé de se nourrir ; car pour son vivre il n'ôta jamais la vie à chose qui l'eût ; et puis burent lui de l'eau toute pure, et Gnémon du vin, lequel tantôt après commença à dire : Vous sçavez, mon père, que Bacchus se délecte d'ouir des contes, et qu'il aime les comédies : et pour autant maintenant que je l'ai logé chez moi, il m'incite à désirer d'en ouir, et me contraint de demander le prix et le loyer que vous même volontairement m'avez accordé. Et pour ce il est temps que vous commenciez à disposer des paroles votre comédie, comme si vous entriez sur un échafaud, ou en un théâtre pour la jouer. Si ferai-je, dit Calasiris, mais plût aux dieux que le bon Nausiclès fût ici présent avec nous, lequel m'a par plusieurs fois requis, et importuné de lui en faire le conte, et je l'ai toujours éconduit et renvoyé, tantôt par une excuse, et tantôt par une autre. Et où seroit-il bien maintenant ? demanda incontinent Gnémon, car je l'ai bien autrefois ouï nommer. Il est, dit le vieillard, allé à la chasse. Gnémon de-

rechef demanda : Et de quelles bêtes ? Fort sauvages, répond le vieillard, combien que ce soient des hommes que l'on appelle en ce pays les Pâtres ; mais ce sont brigands qui vivent de voleries et sont très-malaisés à prendre : car ils ont un lac, dans lequel ils se retirent, comme font les bêtes dedans leurs trous, gîtes et cavernes. Et quel tort lui ont-ils fait ? demanda Gnémon. Ils lui ont ravi et volé, dit le vieillard, une jeune garce d'Athènes, de laquelle il étoit amoureux. O Dieu ! dit Gnémon : mais il se tut aussitôt, comme se prenant de ce peu qu'il avoit dit. Et le bon homme lui demanda soudain : Qu'avez-vous ? Gnémon détournant le propos répondit : Je m'émerveille comment, et avec quelle compagnie, il a osé les aller assaillir. Le bon homme lui dit : Oroondates est lieutenant du grand Roi, et gouverneur d'Égypte, sous lequel est un Mitranes, capitaine de la garnison établie pour la garde et défense de ce bourg ici. Nausiclès l'a mené quant et lui, avec un grand nombre de gens de cheval et de pied, moyennant quelque grosse somme d'argent

qu'il lui a promise ; car il est fort marri dequoi cette jeune garce lui a été ôtée, non-seulement pour ce qu'il aimoit, et qu'elle étoit fort-bien apprise en l'art de musique, mais aussi pour ce qu'il avoit intention de la mener au roi d'Éthiopie, comme il disoit, afin qu'elle tînt compagnie à la Reine, et qu'elle lui fît passer le temps, lui apprenant les mœurs et les lettres de la Grèce. Et pourtant essaye-t-il tous moyens de la pouvoir recouvrer, commme ayant perdu une grosse somme de deniers qu'il en espéroit avoir du roi d'Éthiopie, s'il la lui eût menée. Et si l'ai davantage animé à ce faire, pour voir si d'aventure il me pourroit point par quelque manière sauver, et faire recouvrer mes chers enfants. C'est assez parlé, dit Gnémon, des pasteurs, des satrapes et des rois ; car je me suis donné de garde que vous m'avez failli transporter par vos paroles à la fin du conte, devant que j'en ai sçu le commencement ni le milieu, en me faisant cette longue préface qui n'est aucunement à propos. Et pour ce ramenez votre parole à ce que vous avez au commen-

ment proposé et promis ; car j'ai trouvé que vous ne faites pas comme les poètes disent que faisoit anciennement votre Protée, qui demeuroit en l'île de Pharos, lequel se transmuoit en quelque figure sainte, et par ainsi s'évanouissoit incontinent. Car au contraire vous avez essayé de me transmuer et transporter moi-même.

CHAPITRE VIII.

Narration du vieillard Calasiris, grand pontife de Memphis, lequel, pour garder la continence, se mit en exil volontaire; de son arrivée en la ville de Delphes; de l'oracle de la prophétesse Pythia, et des questions que lui faisoient les sages.

Je vous conterai par ordre le tout entièrement, dit le vieillard, mais premièrement vous veux parler de moi-même, non pour vous déguiser et égarer finement la matière, de laquelle vous désirez ouir le conte, comme vous pensez, mais à celle fin que tout le discours soit digéré en meilleur ordre, et que vous entendiez mieux la continuation et dépendance de la narration.

Je suis de la ville de Memphis : le nom de mon père et de moi est Calasiris; mon état et ma vie, pour le présent, est celle d'un voyageur errant et vagabond, comme vous voyez. Mais paravant, n'a pas longtemps, j'étois grand pontife. Je pris femme suivant la coutume de notre pays, laquelle

est décédée selon la loi de nature. Après qu'elle fut passée de cette vie au repos de l'autre, je demeurai un temps sans souffrir aucune mésaventure, me réjouissant et prenant plaisir à deux fils que j'avois eu d'elle: mais peu d'années après la révolution fatale des corps célestes renversa sans dessus dessous toute ma bonne fortune, et tourna le malin aspect de Saturne sur ma maison, qui fit une mutation universelle de tout bien en tout mal, laquelle sapience me prédit et montra bien avant le coup ; mais elle ne me donna pas le moyen de la pouvoir échapper: car on peut bien prévoir les arrêts des fatales destinées; mais de les éviter il est impossible. Tout le mieux qui sçauroit être en telle chose est de prévoir et connoître le mal à advenir : car la connoissance précédente rebouche, par manière de dire, la pointe, et adoucit l'inflammation du mal quand il est advenu : pour autant, mon fils, qu'une grande adversité qui survient à l'imprévu, inspirée et non attendue, est intolérable ; mais celle qui est prévenue en est plus aisée à supporter,

pour ce qu'en l'une la raison et l'entendement prévenu de peur est si fort étonné, qu'il ne sçait qu'il doit faire ; mais en l'autre l'accoutumance de l'avoir long-temps auparavant vu et sçu, fait que l'on s'en résout, et l'on en dispose avec raison. Or m'avint une telle fortune : c'est qu'une jeune femme du pays de Thrace, étant en fleur d'âge, et seconde en beauté après Chariclée, nommée Rhodopis, ne sçais d'où ni comment sortie à la malheure de ceux qui l'ont connue, vint courir toute l'Égypte, et jà faisoit-elle ses montres en la ville de Memphis, avec un gros train, et grande suite de gens richement parés à l'entour d'elle. Elle étoit si bien apprise en toutes caresses, allèchemens, et attraits d'amour, qu'on n'eût sçu se garder d'en être épris en la hantant, tant étoit inévitable et invincible le charme de lasciveté qu'elle tiroit de ses yeux. Or venoit-elle bien souvent au temple d'Isis, de laquelle j'étois le grand pontife, et servoit ordinairement la Déesse de force sacrifices qu'elle lui faisoit, et de riches dons et présens qu'elle lui offroit. Bref, en

la voyant si souvent, j'ai honte de le dire, mais si le confesserai-je, elle me gagna et surmonta la continence en laquelle je m'étois soigneusement accoutumé et exercé toute ma vie. Car après que j'eus long-temps exposé les yeux de l'âme et de la raison à ceux du corps, à la fin je me trouvai vaincu, et connu que le temps ne m'avoit servi que de surcharger et augmenter ma passion amoureuse, par où je découvris que c'étoit le commencement des maux qui devoient advenir, et que les dieux et les astres m'avoient prédits. Et voyant que c'étoit la feinte couverte des malheurs qui m'étoient prédestinés, et que le démon ennemi qui lors me vouloit affoler s'étoit vêtu et déguisé de son corps comme d'un masque, je me délibérai de ne violer point l'ordre de la prêtrise, auquel j'avois été nourri et voué dès mon enfance, et y résistai pour ne contaminer et profaner les temples et lieux consacrés aux dieux. Pourquoi faire, j'établis et constituai la raison juge de mon fait. Et pour satisfaction convenable à l'action coupable

que je commis, non de fait, jà à Dieu ne plaise, mais seulement de volonté, je punis et châtiai ma passion par exil volontaire. Car de mon gré j'abandonnai le pays de ma naissance, obtempérant à la nécessité fatale des destinées, et leur laissant faire ce qu'elles ont voulu de ma maison et de moi. Et quant et quant fuyant la vue et présence de cette pernicieuse créature Rhodopis, car je craignois, mon ami, si la raison qui lors dominoit et gouvernoit encore en moi venoit à être accablée, que je ne fusse tenté et forcé jusqu'à commettre chose illicite et déshonnête. Mais ce qui devant tout, et après tout me chassoit principalement de mon pays, étoit que la divine sapience m'avoit plusieurs fois révélé, que mes deux fils devoient combattre à outrance l'un contre l'autre. A celle fin donc que j'ôtasse à mes yeux la vue d'un si cruel et si horrible spectacle, que le soleil même déclinera, comme je crois, en opposant et mettant au-devant de ses clairs rayons quelque épaisse et obscure nue; afin, dis-je, que je fisse cette grâce aux yeux paternels, qu'ils ne fussent contraints

de voir leurs enfants se meurtrir et tuer l'un l'autre, je me bannis volontairement moi-même de mon pays et maison paternelle, sans déclarer à personne la cause véritable de mon partement, ni le lieu où je voulois aller : mais donnant à entendre à mes amis que je m'en allois en la cité de Thèbes la grande, pour y voir l'aîné de mes enfants, qui lors y demeuroit avec son aïeul maternel. Celui mien fils aîné, ami étranger, avoit nom Thyamis. Gnémon fut de rechef aussi étonné d'ouïr nommer Thyamis, comme si ce nom eût été quelque bâton dont on l'eût frappé : mais il se tut néanmoins pour ouïr le demeurant. Et Calasiris poursuivit son propos en cette sorte : Je laisse à vous réciter par le menu toute la pérégrination et le chemin que je fis entre deux, pour autant que cela n'appartient rien en ce que vous demandez; mais ayant de tout temps ouï dire qu'il y avoit autrefois en Grèce une ville nommée Delphes, laquelle principalement étoit dédiée et consacrée à Apollon, mais néanmoins étoit un commun temple à tous autres

dieux, et, par manière de dire, une école de sages hommes, pour autant qu'elle étoit construite en haut lieu hors de tout trouble et tumulte populaire; je dressai là ma voile, concluant et arrêtant en moi-même que cette ville là, qui étoit toute dédiée à sacrifices, cérémonies et service des dieux, était une retraite bien propre et bien séante à un prophète, et cinglai par le golfe de Crissa, tant que je vins arriver et prendre terre en la ville de Cirra. Incontinent que je fus descendu du navire, je m'encourus soudain vers la ville de Delphes, de laquelle quand je fus approché bien près, j'ouï une voix véritablement divine, qui de là me vint frapper aux oreilles, et au demeurant me fut bien avis qu'à la vérité cette ville là sembloit bien être un séjour des dieux, mêmement par la nature de sa situation et de son enceinte. Vous diriez que le mont de Parnasse, qui s'élève haut en l'air, est un château ou une forteresse naturelle et sans artifice, qui dedans ses flancs au-dessus du pied, embrasse, par manière de dire, la ville en son sein. Vous dites très-bien,

dit pour lors Gnémon, et aussi vrai comme si Apollon Pythien lui-même vous avoit inspiré : car il me souvient que mon père nous décrivoit la situation de Delphes toute telle que vous la dites, quand la ville d'Athènes l'envoya comme son ambassadeur et député à l'assemblée des Amphictyons. Comment, dit Calasiris, êtes-vous Athénien, mon fils? Oui, dit Gnémon. Et comment avez-vous nom? Gnémon, répondit-il : mais pour cette heure, suivez votre propos. Aussi ferai-je, dit Calasiris. Je montai donc en la ville, et après que j'eus bien considéré les belles plaines, les beaux champs, ruisseaux et fontaines qui sont à l'entour de la ville, mêmement celle de Castalie en laquelle je puisai de l'eau pour m'arroser et purifier, je m'en allai après diligemment au temple ; car outre la bonne envie que j'en avois, encore m'incitoit le bruit du peuple, pour autant que j'oyois dire à chacun que c'étoit l'heure à laquelle la prêtresse du temple qui rend les oracles entroit en sa fureur prophétique. Incontinent que je fus entré dedans le temple, et que dé-

votement à deux genoux j'eus fait à part moi mon oraison, la Prophétesse d'Apollon, que l'on appelle Pythia, va prononcer ces vers :

Homme étranger, qui as voulu quitter
Le gras pays du Nil, par là cuidant
Le fil des sœurs fatales éviter,
Et leur décret, loin des tiens te rendant,
Aies bon cœur, et endure, attendant
Qu'en peu de temps par moi sera remis
En la fertile Égypte, et ce pendant
Demeure ici comme un de mes amis.

Quand la prophétesse eut prononcé ces vers, je m'allai prosterner sur la face devant l'autel, priant Apollon qu'il lui plût m'être en toute chose propice. Et toute la multitude du peuple qui étoit à l'entour de moi commença à louer et à glorifier le Dieu qui, à mon arrivée et première rencontre, avoit donné cet oracle. Et delà en avant m'eurent toujours en grand honneur et révérence, et me réputèrent bienheureux, disant que j'étois celui seul qu'Apollon avoit appelé son ami, après un certain Lycurgue de Lacédémone. Si me permirent de demeurer dedans l'enceinte du temple, où je voudrois, et arrê-

tèrent que l'on me défraieroit au dépens de la chose publique, tant que je serois en la ville. Bref, pour le faire court, j'y trouvai tant d'honnêteté, tant de contentement, et tant de bien, que je n'en eusse sçu désirer davantage ; car tout le jour j'étois occupé en sacrifices, oblations et service divin, que l'on y fait sans cesse au Dieu patron et protecteur du lieu, autant les étrangers comme ceux de la ville, ou bien je conférois et disputois avec ceux qui étudient en la philosophie ; car il y a grande compagnie de ceux-là qui conviennent ordinairement au temple d'Apollon Pythien. Et certainement la ville est comme une école, et collége consacré aux Muses ; car je crois véritablement qu'elle est inspirée du dieu, que l'on surnomme Musagetes, c'est-à-dire conducteur des Muses. Or du commencement l'un me demandoit d'une question, l'autre d'une autre ; l'un m'interrogeoit tantôt comment et en quelle manière nous autres Égyptiens adorons et servons nos dieux particuliers ; l'autre après s'enquéroit pour quelle cause en aucune

partie d'Égypte on adore une certaine espèce de bête, et en une autre partie d'autres espèces. Aucuns désiroient ouïr conter de la structure des pyramides, l'autre du mouvement des cannes ; et pour le faire court, ils ne laissaient rien à enquérir des nouveautés et singularités d'Égypte; car communément les Grecs prennent fort grand plaisir à en ouïr conter. Finalement ils venoient tomber sur le Nil, et me demandoient quelle est sa source et son origine. Et y en avoit des plus doctes qui me faisoient demande, d'où venoit cette particulière nature, qu'il a entre tous les autres fleuves, qu'il regorge et déborde aux plus grands jours de l'été, environ le solstice, contre la coutume de toutes les autres rivières. Je leur répondois ce que j'en sçavois et ce qui en est écrit dans nos saints et prophétiques livres, qu'il n'est loisible, ni possible à aucun autre de lire s'il n'est prophète; et leur récitois comment il prend son origine et sa source en les montagnes d'Éthiopie, aux extrémités de la Lybie, environ les confins où s'achève l'orient et commence le

midi ; et s'enfle si fort au milieu de la saison d'été, non pas, comme d'aucuns pensent, pour ce que les vents, que l'on nomme Etésiens, qui soufflent à droite ligne contre le cours du fleuve, le repoussent et le fassent regorger; mais pour ce que ces mêmes vents qui soufflent aux environs du solstice d'été poussent et chassent du septentrion au midi toutes les nues, jusqu'à ce qu'ils les aient conduites et portées dans la partie du monde que l'on appelle la zone brûlée, là où ces nues sont arrêtées et ne peuvent plus passer outre pour l'excessive chaleur de cette région; car toute l'humidité qui s'étoit auparavant amassée petit à petit, et épaissie en corps de nue, se lâche par la chaleur et se dissout. Au moyen de quoi il en tombe de grands ravages d'eaux et de pluies dont le Nil enfle et regorge, ne pouvant plus se contenir en sa nature de fleuve, et sort de ses rives, tellement qu'il noie et couvre toute l'Égypte, comme une mer, fumant et engraissant la terre en passant par-dessus. Pour cette cause est-il fort doux à boire, comme celui qui vient

de l'eau du ciel, et tiède à tâter à la main, pour ce qu'il n'est plus chaud en Égypte comme il est au lieu dont il sort. Et néanmoins est encore tiède, comme celui qui vient d'une région fort chaude. Et est la raison pour laquelle seul entre tous les autres fleuves il n'engendre point de vents; ce que nécessairement il feroit ainsi que la raison naturelle le requiert, s'il s'enfloit et remplissoit des neiges fondues, ainsi comme aucuns grands personnages d'entre les Grecs ont estimé.

CHAPITRE XI.

Récit de Chariclès à Calasiris; comme sa fille fut brûlée par cas fortuit le jour de ses noces: de son arrivée en la ville de Catadupos; et comme un Ethiopien avec grandes richesses lui bailla une jeune fille à nourrir.

Un jour comme je leur récitois de telles et semblables choses, le grand prêtre d'Apollon, qui se nommoit Chariclès, avec lequel j'ai eu fort grande et privée familiarité, commença à me dire : Vous nous dites merveilles, et suis moi-même de votre opinion; car j'ai souvenance d'en avoir autant ouï dire aux prêtres et prophètes qui habitent en la ville de Catadupos, qui est joignant les cataractes et précipices du Nil, c'est-à-dire, où le fleuve tombe de hauts rochers en des fondrières fort basses. Et lors je lui demandai : comment, Chariclès, avez-vous donc été là ? Oui, me répondit-il, sage Calasiris. Et quelle affaire vous y menoit? lui dis-je. Le malheur, répondit-il, qui m'étoit advenu en ma maison, lequel toutefois m'a été cause d'un grand heur. Je m'émerveille, dis-

je donc, grandement d'un propos si étrange que celui-ci. Vous ne vous en donnerez point de merveille, quand vous aurez entendu comment la chose est advenue. Si le sçaurez quand bon vous semblera. Je le pris au mot tout soudain, et lui dis : Vous le pouvez donc conter tout maintenant : car quant à moi je le désire sçavoir tout à cette heure. Il fit donc retirer toute la tourbe assistante, et me dit : Je désirerois moi-même, Calasiris, que vous me voulussiez ouïr, pour ce que j'ai affaire de votre aide et conseil en quelque chose. Si commença, à m'araisonner en cette manière : Quand je me mariai, je fus un bien long-temps sans pouvoir avoir lignée; mais j'importunai tant de prières et oraisons notre Dieu, qu'à la parfin bien tard, étant déjà au déclin de mon âge, je devins père d'une fille : et me prédit encore l'oracle que finalement je ne me réjouirois guère de sa naissance. Elle devint grande, prête à marier, et fut demandée en mariage par plusieurs jeunes hommes. Je la baillai à celui qui me sembla le plus beau de tous ceux qui me la requirent ; mais la

première nuit de ses noces, comme elle étoit couchée avec son mari, la pauvrette fut brûlée de la foudre, ou bien d'autre feu de méchef qui se prit en la chambre nuptiale où ils étoient ensemble couchés, tellement qu'après le chant nuptial que l'on chantoit quasi encore, suivit incontinent une lamentation funèbre, et de la couche nuptiale fut au premier jour portée tout droit au tombeau. Les mêmes torches et flambeaux qui avoient été portés devant la mariée au jour des noces, servirent aussi à allumer le bûcher et le feu, auquel son corps fut ars et consumé. Et pour un renfort de malheur, la fortune, après cette pitoyable tragédie, m'accumula encore un autre malheur; c'est qu'elle m'ôta la mère de la défunte, laquelle ne put supporter une si cruelle malignité du sort : je ne me voulus pas pourtant défaire, ajoutant foi aux philosophes, qui tiennent et affirment que c'est forfait contre la majesté divine, que de s'ôter la vie à soi-même ; par quoi je me jetai hors de mon pays pour fuir la solitude de ma maison. Car c'est un grand moyen

d'oublier ses adversités et ses maux, que d'ôter aux yeux la vue des choses qui nous en peuvent ramener la mémoire. Ainsi après avoir erré et couru plusieurs pays, je fus à la fin en votre Egypte, et mêmement en la ville de Catadupos, pour voir les cataractes, c'est-à-dire les précipices du Nil. Voilà, dit-il, cher ami, quelle fut l'occasion de ma pérégrination. Mais l'objet de ce mien discours que je désire plus vous faire entendre, ou pour plus véritablement dire le principal point de cette narration, où plus je veux venir, c'est que comme je m'allois ébattant par la ville, employant mon loisir à acheter quelques choses qui sont rares et que l'on ne recouvre pas aisément en la Grèce, car je pensois déjà et proposois de m'en retourner en mon pays, pour autant que par le temps l'amertume de ma douleur commençoit à s'adoucir, voici venir à moi un homme de présence honorable, et sage, et qui montroit être homme d'esprit et d'entendement à voir sa contenance, combien qu'il fût jeune, naguère sorti de son adolescence, étant au

reste extrêmement noir. Il me salua et me dit en assez mauvais langage grec, qu'il avoit quelque chose à me communiquer. Je lui dis, que je l'orrois volontiers ; par quoi il me tira en un certain temple là auprès, et me commença à dire : Je vous ai vu acheter quelques herbes et racines que l'on transporte des Indes, de l'Éthiopie et de l'Égypte aux autres nations ; si vous en voulez acheter de vraies et où il n'y ait point de tromperie, j'en ai que je vous vendrai. Oui-dà, dis-je, montrez-les moi. Mais gardez-vous, dit-il, d'être chiche à acheter ; mais bien vous, répondis-je, délibérez-vous de n'être point cher à vendre. Et lors il ouvre une certaine bouge qu'il portoit sous son aisselle, et me montre un grand nombre de pierres précieuses, fort riches, entre lesquelles il y avoit des perles de la grosseur d'une petite noix, qui étoient parfaitement polies en rondeur, et fort reluisantes en blancheur ; force émeraudes et hyacinthes, les unes vertes comme est un blé en herbe en la saison de la primevère, avec une polissure qui leur donnoit un lustre

quasi comme d'huile, les autres étoient de telle couleur qu'est la mer au long d'une rive creuse, au-dessous de quelque haut rocher, quand un gracieux vent la frise par le dessus, et qu'elle apparoît au-dessous d'une couleur azurée ou de verd-brun. Bref il sortoit de chacune une lueur et splendeur différente, qui réjouissoit l'œil à merveille. Quand je les eus bien vues : Mon ami, lui dis-je, il vous faut aller chercher autres acheteurs que moi; car quant à moi, à peine pourvoient mes facultés fournir à payer l'une de ces pierres que je vois. Il me répondit alors : Si vous ne les pouvez acheter, au moins les pouvez-vous bien prendre en pur don. Il est vrai, dis-je, que j'en prendrai bien voirement qui me les donneroit : mais je ne sçais pas pour quelle cause vous vous moquez de moi. Je ne me moque point, dit-il, mais le dis à bon escient, et jure par le Dieu patron et protecteur de ce lieu, que je vous les donnerai toutes, si vous voulez encore davantage recevoir un autre présent beaucoup plus précieux que ne sont ces pierres-ci, que je vous donnerai. Je me

pris à rire de ces paroles ; et il me demanda que j'avois à rire. Pource, dis-je, qu'il me semble que c'est une moquerie de dire que pour me faire recevoir en pur don un si riche présent, vous me donnerez un loyer encore plus précieux que n'est le présent, si je le veux prendre de vous. Assurez-vous en, dit-il, moyennant que vous veuillez jurer que vous userez le plus honnêtement qu'il vous sera possible du présent que je vous donnerai. Je fus fort ébahi ; car je ne sçavois qu'il vouloit faire ou dire : et toutefois je jurai pour l'espérance d'avoir de si belles et précieuses choses. Après que je lui eus fait serment, ainsi comme il me le dicta et nomma, il me mena en son logis, et me montra une jeune fille d'une beauté incomparable et divine, laquelle il disoit être âgée de sept ans ; mais quant à moi il me sembloit qu'elle étoit prête à marier, tant une excellente beauté a pouvoir de faire suppléer aux yeux de ceux qui la voient le défaut de la grandeur. Je demeurai tout ravi, sans mot dire, tant pour ce que je n'entendois point qu'il vouloit faire,

que pour autant que je ne pouvois soûler de contempler ce que je voyois. Et adonc me commença-t-il à dire : La mère qui enfanta cette pucelle que vous voyez, ami étranger, l'exposa en son maillot, pour la cause que vous sçaurez ci-après, commettant ce qu'il en devoit avenir à l'incertitude de la fortune. D'aventure je la trouvai et l'enlevai ; car c'eût été méchamment fait à moi de laisser en tel péril une âme qui avoit une fois été infuse en un corps, pour en faire une créature raisonnable, et est un des préceptes et commandemens que nous enseignent nos sages qui vivent tous nus, et que pour cela nous appellons les Gymnosophistes, desquels j'ai été long-temps encore depuis naguère auditeur et disciple, outre que dès-lors il me sembloit qu'il reluisoit dans les yeux de cet enfant je ne sçais quelle grandeur et divinité, par manière de dire, tant elle regardoit franchement et ensemble doucement. Avec elle avoit été exposé un collier de ces pierres précieuses, que je vous ai tantôt montrées, et un tissu de soie auquel étoit empreinte quelque

écriture en lettres et caractères de notre pays, laquelle contenoit tout le récit de la fortune de l'enfant, et pense que c'avoit été la mère qui avoit providemment exposé ces marques et enseignes avec sa fille, par lesquelles elle pût au temps avenir une fois être reconnue; la lecture de cet écrit me donna à entendre d'où étoit l'enfant et qui elle étoit. Si la portai aux champs bien loin de la ville, et la donnai à nourrir à mes bergers, leur défenfendant avec grosses menaces, qu'ils n'en dissent rien à personne du monde, et retins ce que j'ai trouvé avoir été exposé avec elle, de peur qu'il ne fût cause que l'on fît mourir l'enfant. Voilà comment elle fut nourrie à cachettes du commencement.

CHAPITRE X.

Continuation du récit de Chariclès, grand-prêtre d'Apollon, à Calasiris, touchant la pucelle à lui donnée ; de sa chasteté et virginité ; de la venue des Enianiens en Delphe, et de l'oracle de la prophétesse pour Chariclée.

Mais par succession de temps, voyant la taille et vigueur de cet enfant croître tellement qu'elle se montroit beaucoup plus faite et plus mûre que n'ont accoutumé les autres enfants en si bas âge ; et que sa beauté devenoit telle, que quand on l'eût cachée sous terre on ne l'eût toutefois sçu céler, mais encore, à mon avis, eût-elle fait voir de là sa splendeur, craignant que s'il venoit à être découvert et éventé comment elle avoit été exposée, et par moi enlevée et nourrie, cela ne fût cause de la faire mourir, et que je n'en reçusse quant et quant moi-même quelque déplaisir ; j'ai tant fait que l'on m'a ici envoyé ambassadeur vers le Satrape et gouverneur d'Égypte, et ai amené cet enfant quant et moi en intention de donner ordre à le sauver. Or me faut-

il tout à cet heure aller parler à ce seigneur, vers lequel je suis envoyé ; car il m'a promis de m'ouïr et me dépêcher aujourd'hui ; par quoi maintenant je recommande cette pucelle aux dieux et à vous entre les mains duquel je la livre, puisque les dieux l'ont ainsi permis et voulu, sous les conditions que vous avez promises et jurées : c'est que vous la maintiendrez franche en liberté, et donnerez en mariage à homme de franche et libre condition, ainsi comme vous la prenez de mes mains, ou plutôt de la mère qui l'a exposée. Et crois que vous ne voudriez faillir à faire assurément ce qui a été dit entre nous, me confiant au serment que vous en avez fait ; et aussi que depuis quelques jours qu'il y a que vous êtes en cette ville, j'ai curieusement recherché, enquis et observé vos conditions et vos mœurs, qui sont véritablement dignes d'un homme né et nourri en la Grèce. C'est ce que je vous puis dire sommairement pour cette heure, à cause que le devoir de mon ambassade m'appelle autre part. Quant à ce qui est de vous faire sçavoir plus exactement,

et plus au long ce qui concerne cette pucelle, je le vous conterai amplement et par le menu, demain au temple d'Isis, là où nous nous trouverons ensemble. Je l'accordai ainsi et pris cet enfant que j'amenai couverte et cachée en mon logis; et tout le jour je fus embesogné à lui faire la meilleure chère dont je pus adviser, rendant grâce aux dieux dequoi elle étoit tombée entre mes mains. Et dès ce jour là la nommai et la réputai ma fille. Le lendemain au jour poignant, je ne faillis pas de me rendre le plutôt qu'il me fût possible au temple d'Isis, où j'avois pris assignation de me trouver avec cet étranger. Après que je m'y fus bien promené, et que je ne le pus nulle part apercevoir, je m'en allai au palais du gouverneur, et là demandai s'il n'y avoit personne qui eût vu l'ambassadeur d'Éthiopie. Il y eut quelqu'un qui me répondit qu'il s'en étoit allé, ou plutôt qu'il avoit été chassé, pour ce que le Satrape l'avoit menacé de lui faire trancher la tête, s'il n'étoit hors des frontières d'Égypte avant que le soleil fût couché. J'en demandai la cause, et on me ré-

pondit que c'étoit pour autant qu'il étoit venu dénoncer au Satrape gouverneur d'Égypte, qu'il se déportât de faire ouvrir et fouiller les mines d'émeraudes, pour ce qu'il disoit qu'elles appartenoient au roi d'Éthiopie. Si m'en retournai en mon logis aussi déplaisant et fâché, comme qui m'eût battu; pour autant que je n'avois sçu entendre parfaitement qui étoit cette pucelle, de quel pays, ni de quelle parenté. Ne vous en émerveillez pas, dit alors Gnémon : car moi-même suis bien marri que je ne l'ai ouï; mais peut-être que je l'orrai après. Ce ferez, mon ami, dit Calasiris : mais maintenant je veux continuer de dire ce que me raconta alors Chariclès. Quand je rentrai, disoit-il, en ma chambre, cet enfant me vint à l'encontre sans dire mot, car elle n'entendoit point encore la langue grecque, et me prit par la main de si bonne grâce, que je fus incontinent tout réjoui de la voir seulement, et m'émerveillai, que comme les gentils lévriers font chère et fête à tous ceux qu'ils ont tant soit peu connus, ainsi elle en si petit de temps avoit aperçu la bienveillance que je lui

portois, et me révéroit et honoroit comme son père. Par quoi je me délibérai de ne faire plus de séjour en la ville de Catadupos, de peur que quelque ennui de fortune ne me privât derechef de cette mienne seconde fille. Si me mis sur le Nil jusqu'à ce que je fusse à la mer, où je trouvai tout à point un navire qui partoit, sur lequel je me mis pour retourner en mon pays, et y ai gardé jusques aujourd'hui ma fille; car je l'aime comme si elle étoit naturellement mienne, et lui ai donné mon nom, de sorte que ma vie ne pend aujourd'hui que d'elle. Et quant à toutes autres choses, je les ai trouvées en elle plus grandes et meilleures que je ne les eusse sçu souhaiter, tant elle a promptement et en peu de temps appris la langue grecque, et est soudain venue en fleur de beauté et parfaite vigueur, comme une belle plante bien prise et en bonne terre. Et a de tant surmonté en beauté de corps toutes les autres pucelles, qu'il n'y a œil, ni de Grec, ni d'étrangers qu'elle n'attire à soi. Et quelque part où elle soit en vue, soit en un temple, ou en

un théâtre, ou en la place publique, elle tourne à soi les yeux, et la pensée de tous les assistans, comme celle qui est estimée le moule de parfaite et accomplie beauté. Mais avec tant de belles perfections elle me fait mourir d'une chose : c'est qu'elle ne veut point ouïr parler d'être mariée et dit qu'elle gardera virginité toute sa vie, s'étant vouée à la déesse Diane, et vaquant ordinairement à chasser et s'exerçant à tirer de l'arc, dont j'ai regret à ma vie. Car j'avois espérance de la bailler en mariage au fils de ma sœur, qui est un très-gentil et très-honnête jeune homme, tant en lettres et sçavoir, comme en bonnes mœurs et louables conditions ; mais je m'en trouve frustré pour les dures réponses qu'elle me fait ; pour ce que ni par prières et caresses, ni par promesses, ni par raisons que je lui sçache alléguer, il ne m'est possible de l'induire à ce point. Et encore, qui est le pis, elle use de mes armes, même à l'encontre de moi, employant la connaissance des lettres que je lui ai fait apprendre, à inventer des argumens et raisons, pour réfuter les

miennes et me prouver qu'elle a choisi la meilleure vie, exaltant la virginité jusqu'au ciel, et l'approchant par louanges aux dieux immortels, l'appelant pure, incontaminée, immaculée; abhorrant et refuyant au contraire tout amour, toute fête, et tout plaisir nuptial. C'est en quoi je viens implorer votre aide en embrassant l'opportunité et l'occasion qui s'est ne sçais comment présentée d'elle même; et est pourquoi je vous ai tenu si longtemps à vous faire ce discours. Si vous supplie, Calasiris, mon cher seigneur et ami, que vous veuillez en cet endroit déployer votre sapience, et user de quelques attraits de persuasion, comme vous autres sages d'Égypte sçavez si bien faire, pour lui mettre en la tête, et lui persuader par paroles, ou bien par quelque autre effet, qu'elle connoisse son sexe et sa nature, qu'elle regarde comment elle est née femme. Si vous le voulez entreprendre il vous est bien facile; car elle n'est point d'un naturel qui fuie la fréquentation des hommes, et qui ne les vueille point ouïr parler, mais est toujours demeurée vierge in-

corrompue; hantant néanmoins et conversant ordinairement avec eux, et si demeure dedans un même pourpris que vous, c'est-à-dire dedans l'enceinte du temple. N'éconduisez point, je vous supplie ma prière, et ne permettez que je demeure sans enfants, sans confort, destitué de toute espérance de lignée et de postérité, en ma triste et caduque vieillesse ; je vous en supplie au nom d'Apollon et de tous les autres dieux de ce pays. Je me pris à pleurer, Gnémon, en oyant ces tant affectueuses prières et supplications; car lui-même ne les fit pas sans pleurer, et lui promis que je m'y emploierois de toute ma puissance. Comme nous étions encore en ces termes, voici accourir quelqu'un qui vient advertir que le Capitaine et chef de l'ambassade des Énianiens, envoyé pour faire leur solennel anniversaire, étoit à la porte, qui s'y fâchoit : car il y avoit long-temps qu'il y attendoit et demandoit le grand-prêtre du temple, pour commencer le sacrifice. Je demandai incontinent à Chariclès, qui étoient ces Énianiens, et quel étoit

cet anniversaire qu'ils solennisoient ainsi. Il me répondit que les Énianiens étoient un certain peuple de Thessalie, et que c'étoient les plus vrais Grecs qui fussent en toute cette contrée, qui se disent être descendus d'un Hellen, fils de Deucalion, et habitent au long du golfe de Malée : leur ville capitale est nommée Hypata, qui vaut autant à dire comme suprême, pour autant qu'elle commande et est par-dessus toutes les autres, ainsi qu'ils disent eux, ou, comme d'autres estiment : elle a été ainsi nommée pour autant qu'elle est située au-dessous du mont d'Œta. Or envoient-ils cette ambassade, et cet appareil de sacrifice de quatre en quatre ans, quand on célèbre la fête, et les jeux que l'on nomme Pythiens, qui sont maintenant comme vous sçavez, et ce font-ils en l'honneur de Neoptolème, fils d'Achille, qui fut ici occis en trahison, au pied de l'autel d'Apollon, par Oreste, fils d'Agamemnon. Et est cette ambassade et commission de cet anniversaire et sacrifice solennel, plus honorable que toutes les autres : car il faut toujours que ce-

lui qui en est le chef soit descendu du sang d'Achille. Je parlai hier au jeune homme qui est le chef de cette-ci, et me semble véritablement digne de la race d'Achille, tant il est beau de visage, et de belle taille ; car à le voir tant seulement on se pourroit assurer en cette opinion, qu'il soit certainement descendu d'une si noble lignée. Quant à moi, je fus ébahi comment il étoit possible que lui qui étoit Énianien, fût de la race d'Achille : car si nous croyons à la poésie du poete Égyptien Homère, Achille étoit de la ville de Pthie. Toutefois, dit Chariclès, ce jeune homme et les Énianiens s'attribuent ce demi-dieu Achille, comme né en leur pays ; car ils affirment que Thétis sortit de ce golfe de Malée, quand elle fut mariée à Pélée, et que toute cette côte du golfe s'appeloit anciennement Phtie ; et pour ce, que les autres qui attirent à eux, et s'attribuent la naissance d'Achille, pour la gloire et grandeur du personnage, ne disent pas vrai ; et autrement encore maintient-il, qu'il est toujours et en toutes sortes extrait du sang des Éacides, soi

disant être par droite ligne descendu d'un Ménestrius, l'un de ces ancêtres, fils de Sperchius et de Polydora, fille de Pélée, lequel fut quand et Achille en la guerre de Troye entre les premiers, et eut charge de la première bande des Myrmidons, pour la consanguinité qu'il avoit avec Achille. Et pour se joindre et attacher encore plus de tout côté à Achille et l'approprier totalement aux Énianiens, entre les autres preuves et arguments qu'il amène pour le confirmer, il allègue encore ce solennel sacrifice funèbre que l'on envoie de son pays à Néoptolème, lequel tous les autres Thessaliens ont cédé et quitté aux Énianiens, comme leur rendant témoignage par-là qu'ils sont les plus prochains du sang d'Achille. Touchant cela, dis-je alors à Chariclès, je n'empêche point quant à moi, que l'on ne leur concède de grâce, ou bien qu'il ne soit vrai, lequel qu'ils voudront : mais, je vous prie, commandez qu'on fasse entrer ce jeune homme, qui est envoyé pour la conduite de ce sacrifice ; car je désire merveilleusement le voir. Chariclès fit signe qu'on

l'appelât, et adonc entra-t-il. Et véritablement à le voir, il sentoit bien je ne sçais quoi d'Achille, et en avoit le regard et la contenance, tenant la tête droite, les cheveux rejetés en arrière, le nez tel qu'il promettoit bien un homme de grand cœur, les naseaux ouverts, les yeux non pas du tout verds, mais tirant sur le brun, et dont le regard étoit fier et néanmoins doux et aimable tout ensemble, comme est la mer, quand après une grosse tourmente elle commence à se polir et rasseoir. Après qu'il nous eut salués à la mode accoutumée, et que nous lui eûmes aussi rendu son salut, il nous dit qu'il étoit heure d'aller faire au demi-dieu les sacrifices et immolations ordinaires, à celle fin qu'ils eussent assez de temps et de loisir puis après pour accomplir le reste des cérémonies accoutumées en cet anniversaire en la montre ou procession qui s'y fait. Soit ainsi, dit Chariclès en se levant, et me dit : vous verrez aujourd'hui Chariclée, si jamais auparavant vous ne l'avez vue : car la coutume est que la prêtresse d'Apollon soit présente à la montre et aux autres

cérémonies du sacrifice de Néoptolème. Mais quant à moi, Gnémon, je l'avois déjà plusieurs fois vues ; car souvent avoit-elle été présente quand j'avois fait au temple quelques sacrifices, et s'étoit volontiers trouvée quand elle sçavoit que je disputois et parlois des choses célestes ; toutefois je n'en dis mot à Chariclès, attendant ce qui devoit advenir. Quant et quant nous nous en allons droit au temple : car les Thessaliens avoïent déjà apprêté tout ce qui faisoit besoin pour le sacrifice. Quand nous fûmes près de l'autel et que ce jeune homme commençoit déjà à immoler des victimes, après que le prêtre eut fait quelques oraisons, la prophétesse Pythienne, du plus secret et plus saint lieu du temple, où il n'est loisible aux profanes d'entrer, prononça hautement un tel oracle.

Celle de qui par *Charis* se commence
Le nom, et fine en *cléos*, et aussi
Cet dont le nom signifie en substance
Né de déesse, en peu de jours d'ici
Se partiront (Delphiens, oyez ci)
De mon saint temple, et après longuement
Avoir erré sur mer, finalement

La région du soleil noire et teinte
Ils atteindront là où de leur vie sainte
Se trouveront dignement guerdonnés :
Car leurs beaux chefs, tous deux de blanche enceinte,
Ils y auront à la fin couronnés.

Quand Apollon, par la bouche de sa prophétesse, eut proféré ces vers, tous les assistans furent en grande perplexité à examiner cet oracle, ne sachant qu'il vouloit dire; car l'un le tiroit en un sens, l'autre en un autre, et tel comme étoit le vouloir et le désir de chacun, telle interprétation lui donnoit-il. Mais personne n'avoit encore touché la vraie intelligence; car les oracles et les songes s'interprètent le plus souvent par les événemens : et d'autre côté, tous ceux de la ville de Delphes avoient si grande hâte et si impatient désir de voir la montre et procession qui se doit faire après le sacrifice, qu'ils ne se soucièrent pas beaucoup de rechercher fort curieusement l'interprétation véritable et certaine de l'oracle.



LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Poursuite de la narration de Calasiris à Gnémon, décrivant l'ordre de la procession en Delphe par les Thessaliens, dont Théagène étoit chef, et de la beauté et ornement de Chariclée, sortant du temple de Diane.

Après que la procession et toutes les cérémonies de l'anniversaire furent entièrement parachevées.... Comment, parachevées? dit Gnémon, interrompant la parole : certes, mon père, elles ne sont point achevées en mon endroit, au moins ne me les avez vous point, par votre récit, mises devant les yeux; mais avez passé tout outre, sans vous arrêter à satisfaire au passionné désir que j'ai de les ouïr, et, par manière de dire, de voir à l'œil cette solennelle assemblée, c'est ni plus ni moins que si je fusse arrivé après la fête, comme l'on dit en un commun proverbe : et m'est avis que vous m'avez ouvert et fermé

tout aussitôt le théâtre. Quant est de moi, répond Calasiris, je ne vous voulois point ennuyer en vous racontant telles choses, qui sont totalement hors de notre premier propos, pour autant que je me hâtois de venir à ce qui est le principal de ma narration, et que vous m'avez demandé dès le commencement. Mais puisque vous avez si grand désir de voir l'assemblée en passant (ce qui montre assez que vous êtes Athénien), je vous réciterai en peu de paroles tout l'ordre de cette montre ou procession, laquelle fut aussi mémorable qu'il s'en fasse guère, tant pour elle-même que pour ce qui en advint. Premièrement, il y avoit cent hommes, gens de vie rustique, et habillés aussi rustiquement, lesquels marchaient devant, vêtus de hoquetons blancs, troussés et ceints par le milieu du corps avec des courroies de cuir, ayant tout le bras dextre et une partie de l'épaule et de la mamelle nue, et portoient chacun en la main une coignée bien tranchante. Devant eux marchoient en hécatombe des bœufs noirs, qui tous vous avoient un col gros et gras, et

le portoient un petit relevé et courbé en voûte, la corne point trop grande, ni tortue, mais fort aiguë, aux uns dorée, aux autres entortillée de bouquets et de chapeaux de fleurs; le pied gros et court, et chacun l'herbier pendant jusque que sur les genoux. Après lesquels suivoit une autre grande multitude de toutes sortes de bêtes, que l'on a accoutumé de sacrifier aux dieux, et les menoit-on chaque troupeau à part en bonne ordonnance, et y avoit des flûtes et des hautbois qui sonnoient un certain chant mystique, qui dénonçoit le prochain sacrifice. Quand tous ces troupeaux de bœufs et d'autres bêtes, avec les bouviers qui les conduisaient, étoient passés, suivoient deux bandes de jeunes filles Thessaliennes ayant toutes fort beau et long corps et les cheveux pendants, dont celles de la première bande portoient des petits paniers pleins de toutes manières de fleurs et de fruits; les autres de petites corbeillettes pleines de confiture et dragées, avec force bonne senteur et parfums qui remplissoient d'une très-soëve odeur tous les lieux par où elles passoient; et

si n'employoient point leurs mains à les porter, mais les portaient sur leurs têtes, et se tenoient toutes de rang par les mains en danse, de sorte qu'elles dansoient et si cheminoient leur droit chemin tout ensemble. Mais celles de la première danse baillaient la note et la cadence à celles de la seconde bande; car elles avoient la charge de chanter une hymne, au son de laquelle elles devoient toutes danser. Et ne contenoit cette hymne autre chose en somme, sinon les louanges de Thétis et de Pélée, de leur fils Achille, et encore du fils de leur fils Néoptolème. Après tout cela.... Quoi ? dit alors Gnémon, vous me frustrez de rechef de ce à quoi je prends le plus de plaisir, en ne me récitant pas la teneur de l'hymne, comme si vous me vouliez rendre seulement spectateur de ce qui fut fait en cette procession, et non pas aussi auditeur de ce qui y fut dit ou chanté. Écoutez donc, dit Calasiris, puisqu'il vous plaît ainsi; leur hymne étoit telle :

HYMNE.

Chantons la nymphe immortelle,
Thétis fille à Néréus,
Que Jupiter fit pucelle
Epouser à Péléus.

C'est la beauté souveraine,
Dont la mer est honorée,
C'est notre nymphe et serene,
Notre Véuus Cythérée.

C'est celle qui enfanta
Le second Mars, en prouesse,
Achilles, et qui porta
Cette foudre de la Grèce.

Dont la claire renommée
Des cieux la hautesse fend;
Duquel Pyrrha bien aimée
Conçut un très-bel enfant,

Qui de Pyrrhus eut le nom,
Ruineur des Phrigiens;
A qui est dû le renom
Du sauveur des Argiens.

O généreux demi-dieu!
Fils d'Achille, dont les os
Sous ce saint Delphique lieu
Gisent en heureux repos.

Veuille nous être propice,
Et prendre amiablement
En gré l'hymne et sacrifice
Que nous t'fforons humblement.

Préserve notre contrée
De toute crainte et méchef;
Chantons de Thétis sacrée,
De Thétis au doré chef.

Voilà presque en somme ce que contenoit leur hymne, Gnémon, de tant qu'il m'en peut souvenir; mais leur danse étoit compassée de si bonne mesure, et leur démarche se rapportoit si à-propos au son et à la cadence de leur chant, que le contentement de l'ouïe faisoit oublier à l'œil le plaisir de la vue; de sorte que les assistants suivoient toujours ces jeunes filles à mesure qu'elles cheminoient en dansant, comme si la résonnance de leur chant les eût tirés après elle, jusqu'à ce qu'à leur queue une compagnie de jeunes jouvenceaux à cheval, et spécialement leur Capitaine, commença à reluire, lequel montra qu'il n'est nul si grand plaisir de l'ouïe que la satisfaction que l'on sent en voyant une beauté singulière ne surmonte. Les jeunes hommes n'étoient en nombre que cinquante divisés en deux bandes, vingt-cinq d'un côté, vingt-cinq d'un autre; et enfermoient au milieu d'eux leur Capitaine et chef de l'ambassade du sacrifice. Ils avoient tous au pied une certaine chaussure faite d'un cuir rouge entrelacé, laquelle se venoit joindre et

serrer au-dessus de la cheville, chacun un manteau blanc qui se serroit sur la poitrine, avec une boucle d'or, bordé tout à l'entour d'une pourfilure de couleur azurée. Les chevaux étoient tous du pays de Thessalie, sentant très-bien la liberté et commodité de courir qu'ils ont dans les plaines et campagnes Thessaliques; car ils se jouaient à leurs mors, écumant sans cesse, comme s'ils eussent voulu montrer que les mors n'étoient point leurs maîtres, et que néanmoins ils enduroient de le porter en la bouche, comme étant l'instrument de la raison de ceux qui les chevauchoient. Tous étoient couverts de beaux caparaçons et de chanfrains, les uns d'argent simplement, les autres d'argent doré, que les jeunes cavaliers avoient fait faire les plus braves qu'ils avoient pu à l'envi l'un de l'autre. Mais combien qu'ils fussent tous beaux et bien en ordre, néanmoins les yeux de toute l'assistance passoient outre, et se convertissoient seulement à contempler leur Capitaine, qui étoit Théagène, mon travail et souci, ô Gnémon! tellement que vous

eussiez dit que c'étoit un coup d'éclair, par la lueur duquel la beauté de tout ce qui avoit précédé étoit offusquée, tant la splendeur de sa grâce et beauté nous éblouit. Quand nous le vîmes, il étoit à cheval, comme les autres, tout armé, et portoit en sa main une javeline, dont le bois fut de frêne et la pointe d'airain. Il ne portoit point d'armet, mais avoit la tête nue, ayant par-dessus le harnois un manteau teint en pourpre assez long, sur lequel d'ouvrage de broderie était pourtraite toute d'or la bataille des Centaures contre les Lapithes, et la boucle qui le fermoit par le devant étoit l'image de Pallas, engravée en un camayeu d'ambre, avec son grand écu où étoit la tête de Méduse. Il faisoit d'aventure un petit vent, lequel encore donnoit grâce à tout cela, soulevant doucement et lui rejetant ses cheveux en arrière, qui lui voletoient sur le cou. Les bords et extrémités du manteau s'en enfloient et s'étendoient sur la croupe et sur les cuisses du cheval. Vous eussiez dit que le cheval même connoissoit bien la beauté et bonne grâce de son maître,

et sentoit bien que lui-même étoit beau, mais que celui qu'il portoit étoit encore plus beau, tant il s'embridoit bien et fronçoit le col, portant la tête haute et l'oreille droite, remuant de fierté et d'ardeur les sourcils des yeux, et maniant ses membres bravement, adroit à la main, s'il en fût jamais, se marchant toujours en travers, tantôt à droite, tantôt à gauche, ne touchant qu'un petit en terre du bout de l'ongle seulement, et se mouvant si souplement que son train en étoit fort doux; lesquelles choses apportoient un grand ébahissement à tous ceux qui les regardoient; et n'y avoit pas un des assistants qui ne donnât sa voix, et ne jugeât que sur tous les autres le Capitaine emportoit le prix, tant de gentillesse, comme de beauté, tellement que déjà toutes ces femmes vulgaires, qui ne pouvoient dissimuler, ni couvrir la passion de leur cœur, lui jetoient des fruits et des fleurs, pensant par ce moyen attraire sa faveur et s'insinuer en sa bonne grâce. Car il n'y avoit celui en toute la compagnie qui n'eût conclu cet arrêt en son entendement,

qu'il n'étoit pas possible qu'entre les hommes il se trouvât quelque chose qui surmontât la beauté de Théagène.

Mais quand sortit de son doré séjour
Au plus matin la belle aube du jour,

Se diroit ici Homère : quand la belle et sage Chariclée sortit hors du temple de Diane, alors connûmes-nous qu'il étoit bien possible que Théagène fût vaincu en beauté; mais vaincu d'autant qu'une parfaite et accomplie beauté de femme est plus douce et plus attrayante que la plus grande et plus exquise qui sçauroit être en un homme. Elle étoit assise sur un chariot traîné par une paire de bœufs tout blancs, vêtue d'une longue robe de pourpre toute pourfilée de rayons d'or, et étoit ceinte par le milieu du corps d'une ceinture où celui qui la fit, mit et employa tout son sçavoir; car il n'en avoit jamais ouvré de telle, ni jamais plus n'en pourra faire de semblable. C'étoient deux serpens, qui avoient les queues entrelacées en un nœud sur les reins de la pucelle, puis leur faisoit passer le col par-dessous ses tetins, et les entortilloit en lac

d'amour sur le devant : de sorte que les têtes sortoient hors du lac comme les bouts de la ceinture, et pendoient l'une d'un côté, l'autre de l'autre. Vous eussiez promptement dit à les voir, que les serpens n'étoient point contrefaits d'après nature, mais que véritablement ils étoient vifs : non qu'ils fussent épouvantables à voir, pour être leurs yeux représentés effroyables et horribles ; mais comme s'ils fussent par un moite sommeil assoupis et endormis pour le plaisir qu'ils sentoient de reposer sur le sein de la pucelle. La matière étoit or et la couleur perse ; car l'ouvrier avoit émaillé de noir l'or, afin que le roux et le noir mêlés ensemble représentassent la couleur âpre et changeante de laquelle sont les écailles de serpents. Voilà quelle étoit la ceinture de la jouvencelle. Ses cheveux n'étoient ni totalement amassés en tresse, ni aussi vagues et du tout déliés ; mais bien ce qui passoit au-dessous du col lui voletoit sur les épaules, et le reste autour du front et du sommet de la tête étoit couronné d'un chapeau fait et entortillé des plus tendres

branchettes de laurier, qui lui serroient ses cheveux blonds comme le soleil, et ne laissoient point de mauvaise grâce troubler et désarroyer au vent. Elle portoit en sa main gauche un arc doré, et le carquois de même en écharpe dessus l'épaule droite, et en l'autre main un flambeau ardent, combien qu'elle reluisoit plus pour la grande lumière qui sortoit de ses yeux, que non pas du flambeau qu'elle portoit. Les voilà eux-mêmes, Théagène et Chariclée, se prit à crier tout haut Gnémon en cet endroit. Et en quel lieu? montrez-les moi, je vous prie, dit adonc Calasiris, pensant que Gnémon les eût aperçus. Il m'étoit advis, mon père, répondit Gnémon, que je les voyois, encore qu'ils fussent absens, tant votre dire me les a clairement représentés tous deux tels que je les ai vus. Je ne sçais pas, dit Calasiris, si vous les avez jamais vus tels que le soleil et la Grèce les virent ce jour-là, tant affectueusement regardés et bénis de chacun, tant souhaités, lui des femmes, et elle des hommes; car il n'y avoit celui ni celle qui ne réputât en son cœur que celui

seroit un heur équiparable à l'immortalité, de pouvoir jouir autant de l'un que de l'autre également, sinon que ceux du pays avoient en plus grande admiration Théagène, et les Thessaliens Chariclée, trouvant chacun plus émerveillable ce qu'il n'avoit jamais vu auparavant; car la venue d'une chose nouvelle, et que l'on n'a point accoutumé de voir, apporte bien tout promptement plus grande admiration que ne fait pas ce que l'on voit ordinairement. O douce déception! Comment vous m'avez fait tressaillir de joie le cœur, ô Gnémon! quand j'ai pensé que vous les eussiez vus et que vous me les dussiez montrer; mais à cette heure-ci vois-je bien que vous m'abusez: il n'y a point de faute; car m'ayant promis dès le commencement de ce récit qu'ils viendroient tout incontinent et que je les verrois, m'ayant davantage requis, par le loyer de ces nouvelles par vous apportées, que je vous fisse le conte de toute leur fortune, vous ne me les avez néanmoins encore pas sçu montrer, combien qu'il soit déjà tard et que la nuit soit venue. Ne vous

souciez, dit Gnémon, et ayez bonne espérance, car je vous assure qu'ils viendront; mais ils ont peut-être trouvé quelque empêchement sur le chemin, qui est la cause pourquoi ils viennent un peu plus tard que nous n'avions convenu entre nous ; mais encore qu'ils fussent venus, je ne vous les montrerai pas, si vous n'achevez de m'envoyer la récompense que vous m'avez promise, et pour ce, si vous avez envie de les voir, accomplissez votre promesse et menez à fin votre narration.

CHAPITRE II.

La manière de faire les sacrifices entre les Grecs pour l'anniversaire des morts; de la première entrevue de Théagène et Chariclée au temple de Diane, et commencement de leurs amours.

Outre ce, dit Calasiris, que je craignois d'entrer en remémoration des choses qui me rafraîchissent mes douleurs, je pensois que mon parler vous dût fâcher et que désormais vous fussiez soûl et ennuyé de m'écouter si longuement deviser. Mais puisqu'ainsi est que vous êtes si désireux d'ouïr, et que vous ne vous pouvez soûler d'entendre de beaux contes, entrons en notre propos, par-là même où nous en sommes sortis, après que nous aurons premièrement allumé la lampe, et fait les prières et oblations du coucher aux dieux de la nuit, à celle fin que quand nous aurons fait le devoir accoutumé aux dieux, nous en puissions mieux et en plus grande sûreté passer une partie de la nuit à en conter. Ainsi comme il disoit ces paroles, une

servante vint apporter la lampe ardente, laquelle il prit et en versa un peu de l'huile en terre, invoquant les dieux et mêmement entre les autres Mercure, auxquels il pria que la nuit en dormant il lui vînt quelque plaisant et gracieux songe, leur suppliant que ceux qu'il aimoit le plus en ce monde se présentassent devant sa fantaisie, à tout le moins en songe. Après donc, dit-il, ô Gnémon! que toute cette procession eut environné la sépulture de Néoptolème, et que les jouvenceaux eurent aussi voleté à l'entour, les femmes commencèrent à jeter un cri funèbre et les hommes un cri militaire; et adonc bœufs, chèvres et agneaux, comme à un signe déterminé, furent immolés aussi soudain que si d'un seul coup de main ils eussent tous été tués. Puis chargèrent un fort grand autel, que l'on avait là bâti d'une infinité d'éclats de bois, et mirent dessus les extrémités des victimes, que l'on a appris de mettre à part aux dieux, requérant au prêtre d'Apollon qu'il voulût faire l'oblation accoutumée et mettre le feu de dans ce bois apprêté pour le sacrifice.

Le prêtre répondit que c'étoit bien lui voirement qui devoit faire l'oblation ; mais il faut dit-il, que le Capitaine et chef de vous autres, qui êtes envoyés pour ce sacrifice, mette le feu dedans, et qu'il le prenne en la main de la prêtresse de Diane ; car est telle l'observance et la coutume de ce pays. Cela dit, le prêtre fit l'oblation solennelle, et Théagène alla prendre le feu de la main de Chariclée, là où nous connûmes évidemment, Gnémon, par expérience, que nos âmes sont divines et qu'elles ont d'en haut ne sçais quoi de convenance et de consanguinité les unes avec les autres. Car tout incontinent qu'ils se virent l'un l'autre, comme si leurs âmes, dès la première rencontre, eussent reconnu leur semblable, et eussent couru au-devant de ce qui par droit étoit leur propre, ils demeurèrent premièrement l'un devant l'autre tout piqués et étonnés. Puis elle lui bailla en main lentement le flambeau, et lui le reçut de même, tenant par un assez long-temps les yeux fichés l'un sur l'autre, comme s'ils eussent cependant recherché en leur mémoire

s'ils s'étoient point vus ou connus autrefois. Après ils se prirent à sourire un bien petit si couvertement, qu'à peine l'eût on sçu apercevoir, si non à l'air gai de leurs yeux; puis, comme s'ils eussent eu honte de ce qu'ils en avoient démontré, le sang leur monta au visage, et rougirent. Finalement quand la passion eut pénétré jusques au cœur, comme je crois, ils devinrent tous deux pâles; bref, en peu d'heures leurs faces et contenances changèrent en infinies sortes et muèrent souvent de couleur et de visage : ce qui témoignoit assez clairement en quel trouble et agitation étoient leurs âmes. Il n'y eut personne des assistans qui prit garde à cela; car ils s'amusoient les uns à une chose, les autres à une autre, Chariclès même n'en aperçut rien, pource qu'il étoit empêché à faire l'oraison et invocation accoutumée de se faire en tels actes. Mais de moi je ne fis autre chose, que soigneusement observer tout ce que feroient ces deux jeunes gens, depuis l'heure que j'eus ouï l'oracle qui fut prononcé à Théagène sacrifiant au temple

d'Apollon; et ce qui me mouvoit à conjecturer ce qui devoit advenir c'étoient leurs noms contenus en l'oracle, combien que je ne sçusse point encore assurément que signifioit le reste de l'oracle. A la fin donc Théagène, après avoir beaucoup demeuré, comme s'il se fût par force et à regret éloigné de la pucelle, prit le flambeau avec lequel il alla mettre le feu dedans le bois du sacrifice, et alors toute la compagnie se départit; car les Thessaliens se mirent à banqueter et faire bonne chère, et le reste du peuple se retira chacun en sa maison. Chariclée jetant sur elle un manteau blanc, s'en retourna avec quelques siens domestiques en son logis, qui étoit dedans le pourpris et clôture du temple; car elle n'habitoit pas même avec celui qu'on estimoit être son père, s'étant du tout segrégée, afin de vivre plus religieusement. Étant donc devenu plus curieux que je n'étois auparavant, tant pour ce que j'avois ouï, que pour ce que j'avois vu, vins à rencontrer Chariclès, comme je le désirois, lequel me demanda incontinent : Eh bien! avez-vous

vu ma fille Chariclée, l'honneur et l'embellissement de la ville de Delphes, et de moi? Ce n'est pas la première fois, lui dis-je, car je l'ai souvent vue par ci-devant toutes et quantes-fois que le peuple est convenu au temple, et si ne l'ai pas seulement vue en passant, comme l'on dit communément, car elle a souvent assisté aux sacrifices que j'ai faits aux dieux; et quand elle a douté de quelque chose, soit divine ou humaine, elle m'en a toujours communiqué et enquis; et je lui en ai enseigné ce que j'en ai sçu. Que vous a-t-elle donc semblé, dit-il? maintenant, je vous prie, dites le moi. Ne vous a-t-il point été avis qu'elle ait aucunement embelli et enrichi la pompe de la procession? Comment embelli, Chariclès! c'est autant comme si vous me demandiez s'il fait beau voir la Lune entre toutes les petites étoiles. Il y en avoit dit-il, aucuns, qui donnoient le second lieu de beauté au jeune Thessalien. Aussi y en avoit-il, dis-je, qui ne lui donnoient que le troisième; mais véritablement ils s'accordoient tous à cela, que votre fille étoit le couron-

nement, et, par manière de dire, l'œil de toute cette procession. Chariclès étoit fort aise d'ouïr ce que je lui disois, en quoi le but où tendoit mon intention étoit de faire, que totalement il se confiât et s'assurât de moi. Et adonc il me dit en riant : je m'en vais tout à cette heure la voir, s'il vous plait de venir quant et moi, pour sçavoir si elle se sera point ennuyée, ou lassée, d'avoir été si longuement parmi cette foule de peuple. Je fus bien aise de le lui accorder, et si lui donnai à entendre qu'il n'y avoit rien que j'eusse en plus grande recommandation, que de pouvoir faire chose qui lui fût agréable. Quand nous fûmes au logis où elle se tenoit, nous entrâmes dedans sa chambre et la trouvâmes sur un lit toute languissante, les yeux baignés et arrosés d'amour, et après qu'elle eut salué et caressé son père, comme de coutume, il lui demanda qu'elle avoit. Elle répondit que c'étoit la tête qui lui faisoit mal, et qu'elle reposeroit volontiers, si on lui permettoit. Chariclès, tout troublé de cette réponse, sort incontinent de la chambre, et commande très-

expressément à ses servantes qu'elles ne fassent aucun bruit. Puis, quand nous fûmes hors du logis : Hé dea ! dit-il, ami Calasiris, que veut dire ceci ? quelle indisposition est survenue à ma pauvre fille ? Ne vous ébahissez pas de cela, dis-je : car en une si grande multitude de peuple, parmi lequel elle a passé en la procession, elle a possible attiré à soi quelque œil envieux qui l'a ensorcelée. Chariclès se prend à rire, par manière de moquerie : Comment ! dit-il? vous croyez donc comme le simple et rude vulgaire, qu'il en soit quelque chose de ces charmes et ensorcelleries des yeux ? Oui, dis-je, autant que chose qui soit, et la raison est telle : cet air qui est épandu tout à l'entour de nous, pénétrant en les plus intérieures et secrètes parties de notre corps, par les yeux, par les narines, par l'aspiration et respiration ordinaire, et généralement par tous autres conduits et ouvertures de notre corps, et y portant quant et lui les qualités extérieures qu'il a, tel comme il y flue et entre, telle passion imprime-t-il dedans le corps de ceux qui le

reçoivent; de sorte que quand quelqu'un regarde avec envie quelques belles choses, il infecte l'air circonstant d'une qualité envieuse et maligne, et inspire en la personne qu'il regarde un esprit de malignité. Et cet esprit, comme une chose légère et de subtiles parties, pénètre jusque dedans les os et jusques aux moelles mêmes. Et y en a plusieurs qui prennent cette maladie d'envie, laquelle a été par propre nom appelée fascination, c'est-à-dire ensorcellement et charme procédant d'envie. Et qu'il soit ainsi, Chariclès, considérez combien il se trouve de gens qui sont infectés du mal des yeux, ou bien d'une contagion pestilentielle, sans avoir jamais touché à ceux qui étoient déjà entachés de telles maladies, sans avoir couché, ni bu, ni mangé avec eux, seulement pour avoir halené ou participé du même air qu'eux; de quoi vous peut faire foi l'origine et naissance de l'amour autant que chose aucune qui soit; car il prend son commencement des objets que l'on voit, lesquels par manière de dire, lancent cette passion, comme un vent, au dedans de

l'âme, par les conduits des yeux, et non pas sans grande raison : car étant l'œil le plus remuant, le plus prompt et le plus vif de tous les sens et conduits naturels de notre corps, il en est plus susceptible de toutes dérivations et défluxions, attirant à soi, par le moyen de ses esprits vifs et enflammés, l'amour de ce qui lui est ainsi présenté. Je vous en baillerai un exemple fort naturel pris et extrait de nos saints livres prophétiques, où il est traité de la nature des bêtes. Le petit oiseau que l'on appelle Lauriot guérit ceux qui ont la jaunisse; et si le malade jète un regard sur lui, il s'enfuit et se détourne, en clinant ses yeux, non pour envie qu'il ait du bien et du secours qu'il fait aux malades comme d'aucuns pensent, mais pour autant que son naturel est tel, que quand il regarde un patient, il attire à soi sa maladie, ni plus ni moins qu'un rhume, et pour ce, fuit-il autant d'être vu, comme d'être blessé. Vous pouvez bien aussi, peut-être, avoir ouï dire qu'entre les serpens, celui qu'on appelle basilic fait mourir et tue de sa seule haleine, ou de son re-

gard seulement ce qui se présente à lui. Et si aucuns ensorcellent de cette manière de sortilége aussi bien ceux qui leur sont les plus chers et qu'ils aiment mieux que les autres, il ne s'en faut point émerveiller; car pour autant que leur qualité naturelle est telle, ils font ce à quoi ils sont nés, et non pas ce qu'ils veulent. Lors Chariclès, après y avoir un petit pensé à part soi; vous avez, dit-il, très-sagement et vraisemblablement résolu ce doute. Que plût aux dieux qu'elle sentît une fois quelque désir et aiguillon d'amour! car à l'heure je l'estimerai guérie, et non pas malade. Vous sçavez que je vous ai prié et sollicité maintefois de l'y inciter : mais il ne faut jà craindre que maintenant cela lui avienne, tant elle hait le mariage, et fuit tout amour. Il m'est bien avis qu'elle est voirement malade de quelque ensorcellerie ; mais je ne fais point de doute que n'ayez le vouloir et le pouvoir, quant et quant, de dissoudre ce sort, attendu que vous êtes mon ami et homme de bien, entendu en toutes choses. Je lui promis que si j'apercevois qu'elle eût aucun

mal, auquel je pusse remédier, très-volontiers j'employerois tout mon pouvoir à la secourir.



CHAPITRE III.

Du banquet que fit Théagène, et propos qu'il eut avec Calasiris, lequel, la nuit suivante, eut une vision confirmée par les vers d'Homère, lequel est réputé natif de Thèbes aux cent portes, en Égypte.

ET comme nous tenions ces propos, voici venir à nous un qui étoit fort échauffé, si nous dit : Comment ? seigneur, il semble que l'on vous ait mandé pour venir à un combat, ou à une bataille, tant vous êtes long à venir, et non pas conviés au festin que vous a fait préparer le gentil Théagène, et qui se fait en l'honneur du demi-dieu Néoptolème. Avancez-vous donc de venir vitement, et ne faites que le festin soit retardé pour vous jusqu'au soir; car on n'attend plus que vous. Lors Chariclès s'approchant de mon oreille, me dit tout bas: Voici une semonce faite par commandement, et un semoneur merveilleusement étourdi, et de mauvaise grâce, combien qu'il ait un peu bu ; et pour ce allons

nous y en, car il y a danger qu'à la fin il ne nous veuille battre. Vous vous jouez, dis-je, mais pourtant allons-nous y en. Quand nous fûmes au lieu où étoit préparé le festin, Théagène fit asseoir Chariclès tout au plus près de lui, et me fit à moi aussi quelque honneur pour l'amour de lui. Il n'est jà besoin que je vous ennuie en vous racontant au long toutes les singularités du banquet, comme les momeries et danses des belles filles, les ménétrières qui jouèrent des flûtes, les jeunes hommes qui dansèrent la danse armée, que l'on nomme pyrrique, et toutes autres telles joyeusetés, dont Théagène rendit le festin plus gracieux et plus plaisant, en variant la grande somptuosité et affluence des mets et services divers. Mais ce qui plus vous est nécessaire d'ouïr, et à moi plus agréable de dire, c'est que Théagène s'efforçoit de démontrer aux convives une joyeuse mine et se contraignoit de caresser et entretenir un chacun. Toutefois, quant à moi, je connus bien incontinent que son esprit étoit transporté ailleurs, car tantôt il regardoit contre-

mont en l'air; tantôt il jetoit un soupir du plus profond du cœur, sans aucune raison qui parût; tantôt il jetoit les yeux contre terre sans mot dire, comme un homme qui pense fort profondément quelque chose en soi-même; tantôt il se composoit tout soudain en une autre contenance joyeuse et délibérée, comme s'il eût bien aperçu qu'il se découvroit, comme s'il se fût repris lui-même, se laissant ainsi subitement aller à toute mutation; car la pensée d'un amant est semblable à celle d'un homme qui a bu, aussi muable, inconstante, et peu arrêtée l'une que l'autre, attendu que l'esprit de l'un et de l'autre nage et flotte en une passion humide; d'où vient que facilement un amoureux incline à boire et un qui a bu à aimer. Mais quand outre cela il commença fort à bâiller, comme une personne qui ne peut arrêter en place, et qui ne sçait sa contenance; alors aucuns des autres assistans connurent aussi bien que moi qu'il n'étoit pas bien à son aise, tellement que Chariclès même qui n'avoit vu autre chose que cette inquiétude et inconstance, me dit tout

bas en l'oreille : Quelque œil sorcier a regardé celui-ci aussi, et me doute qu'il a le même mal que Chariclée. Tout un, dis-je, par la déesse Isis, c'est bien dit à vous, et jugé non sans grande apparence ; car c'étoit le plus beau qui fût en la montre après elle. Nous tenions ces propos lui et moi à part ; et quand se vînt à la fin du festin, que l'on boit les uns aux autres, Théagène but à chacun en nom d'amitié, quoi qu'il lui fâchat bien, et quand le tour de boire vint à moi, je dis que je recevois l'offre de sa bienveillance ; mais pourtant ne pris point la coupe pour boire, dont il fut marri, et me regarda d'un œil indigné et marri, estimant que je le fisse par mépris de lui. Ce que connoissant Chariclès, lui dit incontinent : Seigneur, il ne boit point de vin, et ne mange aucune chose qui ait eu âme. Il demanda la cause pour quoi. Pour ce, dit Chariclès, qu'il est Égyptien de la ville de Memphis, et prophète de la déesse Isis. Quand Théagène ouit dire que j'étois Égyptien, et davantage prêtre et prophète, il fut incontinent tout réjoui, comme ceux

qui par cas d'aventure rencontrent un trésor. Si se dressa sur ses pieds, et commanda qu'on lui apportât de l'eau, dont il but en me disant : A tout le moins, sage seigneur, plaise vous de recevoir de moi ce breuvage ; et boire à moi en signe de bienveillance, de sorte que cette table et ce repas pris ensemble soit confédération d'amitié mutuelle entre nous. Soit, dis-je, beau Théagène, puisqu'ainsi vous plaît combien que de ma part elle est déjà contractée avec vous. En disant cela, je pris la coupe, et bus après lui ; et ainsi se termina le festin, et nous nous retirâmes chacun en son logis. Mais au départir Théagène me caressa et embrassa bien plus affectueusement qu'il n'avoit pas fait à l'arrivée. Quand je fus de retour en mon logis, j'y demeurai longtemps couché en mon lit, sans pouvoir nullement dormir, remuant, çà et là, en mon entendement la pensée et le souci que j'avois conçu en moi de ces deux jeunes gens, et recherchant que pouvoient signifier les dernières paroles de l'oracle. Comme il fut environ le minuit, je crus voir devant moi

Apollon et Diane (au moins si c'étoit croire et non pas chose véritable) dont l'un me livroit entre mes mains Théagène, l'autre me bailloit Chariclée, et m'appelant par mon droit nom : Il est maintenant heure, ce me dirent-ils, de vous en retourner en votre maison; car ainsi le vous enjoint et commande l'éternelle loi des fatales destinées; et pour ce allez-vous en, et recevez en votre protection et sauve-garde ces deux jeunes gens, que vous emmenerez quant et vous, les tenant en égale affection comme s'ils étoient vos propres enfants; puis quand vous serez en Egypte, convoyez-les là où il plaira aux dieux. Après qu'ils eurent dit ces paroles, ils s'en allèrent, montrant que ce n'étoit point songe que cette vision, mais une réelle et véritable apparition. J'avois bien entendu tout le reste de l'oracle dès que je l'eus ouï, mais je ne pouvais entendre en quelle région je devois convoyer ces deux jeunes gens. En cet endroit Gnémon se prit à dire : Quant à à cela, mon père, comme vous le sçûtes, aussi le me conterez-vous ci-après ; mais en quelle

manière dites-vous que ces dieux vous apparurent ? Je dis, mon fils, que ce ne fût point en songe, mais qu'ils m'apparurent réellement en leur essence, ainsi comme le sage poète Homère le donne couvertement à entendre. Mais plusieurs qui le lisent passent par-dessus, sans comprendre ce secret ; car il y a un passage, là où il dit de Neptune.

Je vis couler ses deux jambes ainsi
Qu'il s'en alloit, et ses deux pieds aussi ;
Car bien aisés sont les dieux à connoître.

Certes, dit alors Gnémon, je suis l'un de ces plusieurs là que vous dites, et peut-être que vous avez allégué ces vers expressément pour voir comme je les entends. Vrai est que j'entends bien la sentence superficielle, pour autant que j'ai autrefois appris la signification des mots particulièrement ; mais je ne vois, ni n'entends pas les secrets de théologie, qui sont cachés dessous. Par quoi Calasiris adonc s'arrêtant un petit, et assemblant toute la force de son entendement, comme s'il eût dû parler de quelque haut mystère : Quand les dieux, dit-il, et les esprits divins,

ô Gnémon! veulent ou venir ou s'en aller d'avec nous, ils se transforment bien peu souvent en autres bêtes, et le plus communément en hommes, pour plus induire notre fantaisie à les reconnoître en une forme semblable à la nôtre. Ce que les ignorans et méchans ne connaissent point; mais un homme sage ne faudra jamais à les connoître; car il les remarquera aux yeux, lesquels ils tiennent toujours constamment fichés en un lieu, sans jamais cliner ou clorre les paupières: mais encore les apercevra-t-il beaucoup mieux au marcher; car ils ne cheminent point en avançant l'un des pieds, et puis après l'autre, ainsi comme nous faisons; mais c'est comme un vol par l'air, et mouvement non empêché, de sorte que c'est plus proprement fendre l'air ce qu'ils font, que non pas cheminer. Au moyen de quoi les Égyptiens, quand ils dressent des images aux dieux leur conjoignent les pieds et les mettent en un. Ce que sçachant, Homère, comme celui qui étoit Égyptien et qui avoit été instruit en la sainte et sacrée doctrine des Égyptiens, l'a inséré mystiquement

et couvertement en ses écrits, laissant en ses vers à ceux qui les pourront entendre, les marques pour reconnoître les dieux ; car en un lieu il dit de Minerve :

Ses yeux aigus comme feu reluisoient.

Et en un autre lieu parlant de Neptune, il dit :

Je vis couler ses deux jambes ainsi
Qu'il s'en alloit, et ses deux pieds aussi,
Car bien aisés sont les dieux à connoître.

Comme s'il eût voulu dire, que pour aller il couloit et glissoit, non pas comme aucuns l'interprètent faussement, pensant qu'il veuille dire : Je le connus facilement en s'en allant. Vous m'avez là appris un grand secret, dit Gnémon, mais j'ai pris garde plusieurs fois que vous avez appelé Homère Égyptien ; ce qui par aventure jusques ici n'a jamais été ouï, ni entendu de personne, et toutefois je ne vous en ose dédire. Et pourtant que je le trouve bien étrange, je vous supplie bien fort, que ne passiez point outre sans me déclarer entièrement ce qui en est. Combien que ce soit chose hors de propos, ô Gnémon! dit Calasiris, que de parler à cette heure de

cela, toutefois écoutez, je vous en dirai en deux mots la vérité. L'on renommera Homère d'où l'on voudra, et l'un le dira être d'une ville, l'autre d'une autre; l'on dira, si l'on veut, que toutes villes soient son pays. Mais à la vérité il étoit de cette région d'Égypte, natif de la cité de Thèbes aux cent portes, comme lui-même l'appelle. Son père estimé étoit un prophète; mais celui qui véritablement l'avoit engendré, pour certain, c'étoit Mercure, duquel son père putatif étoit le prêtre et le prophète. Car le dieu engrossa sa mère, ainsi comme elle étoit couchée dedans le temple pour la solennité et cérémonie de quelque fête qui lors se célébroit, et eut d'elle Homère, lequel apporta dès le ventre de sa mère une marque de cette commixtion de races dissemblables, car à l'une de ses cuisses il avoit une grande quantité de poils fort longs, et depuis en errant par plusieurs quartiers du monde, et mêmement parmi les Grecs, chantant sa poésie, on lui imposa le nom d'Homère, non que ce fût son nom propre, ni qu'il nommât la ville, ni la nation dont

il étoit; mais ceux qui sçurent cette marque qu'il avoit apportée du ventre de sa mère, lui en donnèrent le nom, qui signifie autant que la cuisse. Mais à quelle occasion, mon père, dit Gnémon, taisoit-il ainsi le lieu de sa naissance? Pour autant, répondit Calasiris, que peut-être il avoit honte que l'on le sçût être fugitif (car son père le chassa de sa maison quand on le voulut enrôler au nombre des jeunes adolescens, que l'on vouoit au service des dieux, à cause qu'il fut alors trouvé bâtard par cette marque et tache, qu'il avoit en son corps), ou bien il fit cela sagement et finement, afin qu'en taisant la ville qui véritablement étoit son pays, toute ville lui fût sa patrie. Ce que vous dites me semble fort vraisemblable, dit Gnémon, à considérer la subtilité mystique de ses écrits, entremêlée de toute volupté et plaisir, qui me fait dire qu'il étoit Égyptien; et aussi à bien peser l'excellence de sa nature, laquelle me fait penser qu'il n'eût sçu tant excéder et surmonter tous les autres hommes, si quelque divinité n'eût fait le fondement d'une si grande perfection.

Mais après que vous eûtes reconnu les dieux, suivant le style d'Homère, que fîtes-vous, Calasiris?

CHAPITRE IV.

Théagène découvre à Calasiris la passion qu'il portoit pour l'amour de Chariclée, et comme Calasiris contrefit le magicien pour plus facilement advenir à l'accomplissement de sa vision, et parler à Chariclée.

Pour revenir à notre conte, comme devant, Gnémon, je ne sçus plus dormir, et ne fis tout le long de la nuit que penser et rêver en moi-même, étant d'un côté bien aise, parce que j'espérois avoir rencontré quelque plus grande chose que je n'attendois et que j'espérois de m'en retourner bientôt en mon pays. Mais étant d'autre côté bien déplaisant, quand je considérois que Chariclès perdroit sa fille, j'étois en grande perplexité, quand je pensois comment, et par quel moyen, je pourrois emmener avec moi ces deux jeunes amans, et comment je les pourrois faire consentir qu'ils se préparassent pour partir. Aussi étois-je en grande agonie de cette fuite, comment nous pourrions faire que l'on ne s'en aperçut, en quel lieu nous devions adresser

premièrement notre chemin, et si je le devois faire, ou par mer, ou par terre. Bref j'étois en une grande tourmente et agitation de diverses pensées, qui me travaillèrent fort, et me gardèrent bien de reposer tout le reste de la nuit. Quand ce vint sur le matin, qu'à grande peine étoit-il parfaitement jour, j'entendis heurter à ma porte, et ouïs quelque esclave qui m'appeloit. L'un de mes gens sortit et demanda ce qu'il avoit à frapper ainsi rudement à la porte, et quelle affaire le menoit. Dites à votre maître, répondit-il, que c'est Théagène le Thessalien qui veut parler à lui. Je fus bien aise quand on me dit que c'étoit Théagène, et commandai qu'on le fît entrer, pensant que c'étoit une occasion opportune qui se présentoit de soi-même pour acheminer, et trouver quelque expédient au souci que j'avois en ma pensée. Et ce qui me le faisoit conjecturer, c'étoit pour autant qu'ayant Théagène ouï dire que j'étois Égyptien et prophète, je me persuadois qu'il venoit devers moi me prier que je le voulusse aider, et secourir en ses amours, et qu'il fût en l'er-

reur où plusieurs sont, lesquels estiment que toute la sapience des Égyptiens soit une et semblable. En quoi ils s'abusent grandement: car il y a une magie vulgaire, qui par manière de dire, se traîne par terre, laquelle sert aux images et toujours est alentour des corps morts, adonnée totalement à je ne sçais quelles herbes, et dépendant toutes de quelques enchantements, ne tendant à nulle bonne fin, ni n'y conduisant et adressant ceux qui en usent, attendu qu'elle-même faut et s'abuse souvent en ses préceptes. Et si elle a quelques effets, c'est bien peu, comme de donner des appréhensions de choses qui ne sont pas, comme si elles étoient; frustrer les hommes des choses qu'ils auroient espérées, étant inventrice de choses maudites, et ministre de sales et impures voluptés. Mais l'autre, mon fils, qui est la vraie sapience, de laquelle cette première faussement, comme bâtarde, usurpe le nom, et laquelle nous autres prêtres et tous ceux qui sommes de race prophétique, exerçons et en faisons profession, regarde en haut vers les choses célestes, con-

verse toujours avec les dieux, et participe de la divinité, cherchant le mouvement des astres, et acquérant par là la connaissance des choses futures, éloignant l'homme de tous ses maux et vices terrestres, et faisant tout pour instruire et profiter à la société humaine. Par laquelle me suis-je parti de mon pays quand il en a été temps, pour tâcher à éviter les calamités qu'elle me prédisoit, comme je vous ai déjà par avant récité, et mêmement pour ne voir le combat de mes enfants l'un contre l'autre. Mais le tout soit remis à la bonne volonté de tous les dieux, et spécialement des destinées, lesquelles ont bien la puissance de le faire et de le non faire, et m'ont comme je crois, jeté hors de mon pays, non tant pour éviter les choses que j'ai par avant dites, comme pour trouver Chariclée, et par quel moyen, cela vous le sçaurez puis après. Maintenant, pour retourner à Théagène, il entra et me salua. Je lui rendis son salut, et le fis seoir auprès de moi sur mon lit, puis lui demandai : Et quelle affaire vous amène ici si matin ? Il demeura long-temps à me répondre, passant

souvent la main sur son visage, puis à la fin me dit : Je suis en une peine la plus extrême du monde ; mais j'ai honte de la vous découvrir. Cela dit, il se tut. Et lors je me pensai qu'il ne seroit point mauvais de lui contrefaire un petit le magicien, et feindre de deviner ce que je sçavois très-bien. Et pour ce, le regardant d'un visage riant, encore que vous feigniez, lui dis-je, de la me déclarer, toutefois si n'y a-t-il rien inconnu aux dieux, ni à notre sapience. Et m'arrêtant un peu de temps tout coi, je fis semblant de compter quelque chose sur mes doigts, et si ne comptois rien. Enfin hochant la tête, et secouant les cheveux, comme font les furieux et ceux qui sont possédés de quelque esprit prophétique, je lui prononçai cet oracle : Mon enfant, vous aimez. Il tressaillit incontinent qu'il eut ouï cette divination ; mais quand encore j'ajoutois que c'étoit Chariclée, alors, pensant que je l'eusse sçu par quelque révélation et inspiration divine, peu s'en fallut qu'il ne se jetât par terre à genoux pour m'adorer. Mais je l'en engardai ; et il me vint

embrasser et baiser fort affectueusement, disant qu'il rendoit grâces aux dieux, de quoi il ne s'étoit point trouvé déçu de ce qu'il avoit espéré de moi. Si me supplia de lui vouloir sauver la vie, laquelle il ne pourroit pas long-temps retenir, si je ne voulois et bien promptement le secourir, tant étoit grief le mal qui l'oppressoit, et tant le brûloit la passion qu'il sentoit, attendu mêmement que c'étoit la première fois qu'il avoit jamais expérimenté que c'étoit que d'amour. Car il assuroit fermement, avec grands serments, qu'il n'avoit encore jamais eu compagnie de femme, et que toujours, jusqu'à cette heure là, il avoit haï et rejeté tout amour, toutes noces et toutes femmes, et toutes les fois que l'on lui étoit venu parler de quelqu'une, jusques à ce que la beauté de Chariclée l'avoit vaincu; que ce n'étoit pas tant par naturelle continence qu'il avoit fait, que pour autant jusques à l'heure il n'avoit encore point vu de femme qui fût à son gré digne d'être aimée. Et sur ce disant cela, les larmes lui vinrent aux yeux, montrant que la beauté

de la jouvencelle l'avoit vaincu par force. Je le réconfortai le mieux qu'il me fut possible, et lui dis : Ne vous souciez, puisque vous êtes une fois recouru à moi et que vous vous y fiez du tout, elle ne sera pas si rude, ni si forte quelle puisse mépriser, ni vaincre notre sapience. Bien il est vrai qu'elle est fort austère et mal aisée de surmonter à l'amour, dédaignant et méprisant même le nom de Vénus et de mariage; mais toutefois, pour l'amour de vous : il faut tout essayer, l'art surmonte même la nature. Ayez bon courage seulement, et pensez de faire exécuter tout ce que je conseillerai. Il me promit de faire tout ce que je lui commanderois, voire même si je lui commandois de marcher sur des épées. Ainsi comme il me supplioit très-instamment et me promettoit pour le loyer de mon labeur tout ce qu'il avoit vaillant, voici venir un des gens de Chariclès qui me vint dire : Chariclès vous prie bien fort de vous en venir parler à lui. Il est ici près au temple d'Apollon, là où il chante au dieu patron du temple une hymne, à cause

de quelque songe qu'il a eu cette nuit, dont il est fort troublé. Je me jetai incontinent sur mes pieds, et renvoyai Théagène, et m'en allai droit au temple, où je trouvai Chariclès assis en une chaise, fort triste et soupirant continuellement. Je lui demandai qu'il avoit à être ainsi morne et mélancolique. N'ai-je pas, dit-il, bien occasion de l'être, quand toute la nuit je n'ai cessé d'être travaillé de songes effroyables; et que davantage l'on m'est venu dire que ma fille se porte encore pis aujourd'hui qu'elle ne faisoit hier, et qu'elle n'a point reposé de toute la nuit. Bien est vrai que sa maladie seule me donneroit en tout temps beaucoup d'ennui, mais encore plus me tourmente-t-elle maintenant, pour autant que demain est le jour préfix, auquel la prêtresse de Diane doit rendre le flambeau à ceux qui courent armés, et leur donner le prix de la victoire. Et est force que l'un des deux avienne, ou que les coutumes des jeux sacrés soient violées et enfreintes, si elle n'y assiste, ou qu'elle en vaille pis si elle s'y trouve. C'est pourquoi, si vous ne l'avez fait ci-devant, au-

moins à cette heure le devez-vous faire justement, tant pour le regard de moi et de l'amitié contractée entre nous deux, que pour la révérence des dieux et de leur honneur; c'est que vous vous employiez à la secourir et à la garantir. Je sçais bien qu'il n'y a rien qui vous soit difficile, si vous voulez le faire; car, comme je vous ai autrefois ouï dire, il est aisé à vous autres prophètes, non-seulement de guérir cette envieuse incantation, mais aussi de venir à bout d'autres encore plus grandes choses. Je lui confessai que je n'en avois pas été voirement fort soigneux, contrefaisant aussi bien du magicien devant lui comme devant Théagène, et lui priai qu'il me donnât ce jour là seulement de loisir pour y penser, et qu'il me falloit faire quelque composition pour la guérir. Mais maintenant allons-nous en vers elle, pour la considérer et contempler plus attentivement que par avant, et pour la consoler au mieux qu'il nous sera possible. Et davantage, Chariclès, je veux bien que vous lui teniez quelque propos de moi, et que vous me rendiez plus familier

avec elle, à cette fin qu'étant mieux affectionnée envers moi, elle me reçoive plus hardiment et assurément, quand je la voudrai médeciner. Je le ferai ainsi, dit-il, allons. Quand nous fûmes auprès de Chariclée, que vous dirai-je plus ? nous la trouvâmes du tout supplantée, vaincue et matée de sa passion amoureuse ; et jà n'avoit-elle plus sur les joues cette vive couleur de son beau teint. Et ce feu qui éclatoit paravant en ses yeux sembloit à demi-éteint à force de pleurer, combien qu'elle se voulut revenir un peu quand elle nous aperçut, et s'efforcer de reprendre son visage, sa contenance, et sa parole accoutumée. Chariclès l'embrassant et la baisant, avec toutes les caresses qu'il est possible de faire : Hé dea, dit-il, mon enfant, me celez-vous ce que vous avez ? Et si l'on vous a ensorcelée, le taisez-vous, comme si c'étoit vous qui eussiez offensé quelqu'un, et non pas été offensée par ces yeux là qui à la malheure vous ont regardée ? Ne vous souciez, j'ai prié le sage Calasiris de vous faire quelque médecine pour vous guérir ; ce qui est bien en sa puissance,

pour ce qu'il est excellent en la science divine, autant qu'homme qui soit aujourd'hui vivant, comme celui qui est de l'état de prophète, et qui a été voué dès son enfance à l'étude des saintes lettres, et au service des dieux, et qui davantage est notre ami autant que l'on sçauroit être. Et pour ce vous ferez bien et sagement, et si vous le recevez, et vous laissez conjurer ou autrement guérir par lui, comme il avisera être bon de faire, attendu mêmement que vous ne haïssez pas les hommes de lettres comme il est. Chariclée ne répondit mot; mais seulement fit quelque signe de la tête, comme si elle eût bien pris à gré le conseil de m'obtempérer que lui donnoit son père. Et ainsi pour lors nous nous départîmes d'avec elle, me ramenant toujours Chariclès en mémoire, ce que plusieurs fois il m'avoit déjà dit et prié auparavant; c'étoit que je misse peine et employasse mon étude à lui donner quelque désir d'aimer et d'être mariée. Et je le laissai en bonne espérance, lui disant qu'il ne se souciât de rien, et lui promettant que bientôt son vouloir en cet endroit seroit accompli.

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

Narration des jeux Pythiques, où Théagène fut vainqueur; de la feinte que fit Calasiris, feignant guérir Chariclée, malade pour l'amour de Théagène; des propos qu'ils eurent ensemble, et de ce qui en advint.

Le lendemain finissoit l'ébattement des jeux Pythiques. Et celui de ces deux jeunes amants augmentoit et venoit de plus en plus en vigueur, duquel Amour étoit le gouverneur, et celui qui devoit adjuger le prix au vainqueur. Les combattans étoient ces deux jeunes amants, qu'Amour avoit appariés ensemble, voulant, comme je crois, montrer par une émulation, que son combat est plus grand de tous les autres qui soient entre les hommes. Et voici comment il en advint. Toute la Grèce étoit assemblée pour voir l'ébattement de ces jeux

Pythiques, dont les Amphictyons étoient les juges. Et après que tous les autres combats furent achevés magnifiquement, comme de la course, de la lutte, du pugilat, à la fin le héraut cria : Les armés viennent en avant. Et adonc la pucelle Chariclée se présenta tout incontinent, et fit voir sa beauté resplendissante au plus haut bout de la lice où elle étoit venue contre son vouloir, pour ne rompre point les coutumes usitées au pays en une telle solennité, ou plutôt, comme je pense, pour l'espérance qu'elle eut d'y voir en quelque lieu Théagène. Si tenoit en l'une de ses mains un flambeau ardent, et en l'autre un rameau de palme. Et aussitôt qu'elle fut en lieu où on la pût voir, elle tourna à soi les yeux de toute l'assistance du théâtre; mais il n'y en eût pas un, comme je crois, qui les y tournât plutôt que Théagène; car l'œil d'un amant est merveilleusement prompt à regarder ce qu'il désire. Et davantage, lui qui avoit par avant ouï dire ce qui se devoit faire, ne tenoit sa pensée tendue à autre chose, qu'à prendre garde quand elle viendroit en avant, tellement qu'il

ne se put contenir de parler, mais me dit bas en l'oreille, car il s'étoit expressément venu seoir tout au plus près de moi : voilà Chariclée. Je lui dis seulement qu'il se tînt coi. A l'appel et cri du héraut voici venir sur les rangs un qui étoit armé à la légère, homme brave de contenance et qui pensoit bien seul emporter le prix ; car il avoit été par avant couronné en plusieurs autres combats, tellement que lors il n'y eut personne qui se présentât à l'encontre, pour autant, comme je crois, que nul n'osa prendre la hardiesse de combattre avec lui. Au moyen de quoi les Amphictyons déjà le renvoyoient, pour autant que la loi ne permet point que l'on adjuge et attribue la couronne à celui qui n'a point combattu ; et lui requit que l'on fît de rechef proclamer par le héraut, s'il y avoit aucun qui voulût courir à lui, qu'il vînt en avant. Les juges le commandèrent ainsi et le héraut proclama, s'il y avoit aucun qui voulût courir à lui, qu'il se tirât en place. Lors Théagène : Voilà, dit-il, qui m'appelle. Comment dites-vous cela ? lui dis-je. Comme il sera fait,

mon père, me répond-il; car il n'y aura autre que moi, qui en ma présence et devant mes yeux, emporte la branche de palme, signe de la victoire, des mains de Chariclée. Et ne faites-vous compte, lui dis-je, du danger d'être vaincu, et du déshonneur qui vous en peut advenir? Et qui est celui, dit-il, qui si patiemment et furieusement désire voir et approcher Chariclée, qu'il me sçût devancer, et mettre le pied devant moi? Et qui est celui à qui le regard d'elle peut à l'aventure même donner des ailes, et le faire voler par l'air aussi vite que moi? Ne sçavez-vous pas que les peintres peignent des ailes à l'amour, donnant par là couvertement à entendre la légèreté de ceux qui en sont épris? et s'il m'est permis de dire quelque chose à ma louange, je m'ose bien vanter que je n'ai jusques aujourd'hui trouvé personne qui se pût glorifier de m'avoir vaincu à la course. En disant ces paroles, il se dresse en pieds, et se tire en avant pour aller faire enrôler son nom, et déclarer de quel pays il étoit; puis tira au sort avec son compagnon la place dont il

couroit ; s'arma de toute pièces, et se vint rendre à la barrière, bouillant d'ardeur de courir, et attendant avec ennui et avec grande peine et impatience le son de la trompette. Ce qui étoit un spectacle merveilleusement beau à voir, et digne d'être regardé. Vous eussiez dit que c'étoit Achille, tel comme Homère le représente combattant sur le rivage du fleuve de Scamandre ; et n'y avoit personne de tous les Grecs assistans, qui ne se sentît ému en soi-même de voir une chose si belle et si rare, et qui ne souhaitât en son cœur la victoire à Théagène. Bref chacun étoit passionné, comme si c'eût été lui-même qui eût dû courir ; car la beauté est un don de nature qui a grande force et vertu d'attraire la bienveillance des regardans. Il ne faut pas demander si Chariclée étoit passionnée à l'extrémité. J'avois déjà l'œil sur elle, et lui vis changer de toutes les sortes de contenance qu'il est possible ; car après que le héraut eut proclamé si haut, que tout le monde le pût bien ouir, les noms de ceux qui devoient courir, et eut nommé Ormenus Arcadien et

Théagène Thessalien, que la barrière fut ouverte, et la course commencée de si grande roideur qu'elle éblouissait presque les yeux de ceux qui regardoient, alors ne peut la belle s'arrêter plus en un lieu, mais se démenoit et les pieds lui dansoient, comme si son âme eût été soulevée quant et Théagène, et qu'elle eût, comme je crois, de volonté couru quant et lui. Il n'y avoit celui des spectateurs qui ne fût suspendu en grand doute de l'issue, et plein d'une merveilleuse agonie; mais moi beaucoup plus, comme celui qui avoit delà en avant proposé d'avoir soin de lui, ni plus ni moins que s'il eût été mon propre fils. Ce n'est pas de merveille, dit Gnémon, que ceux qui étoient présens et qui voyoient, en étoient passionnés: car je crains moi-même à cette heure pour Théagène, et vous prie me dire vitement, s'il fut déclaré vainqueur. Quand donc, ô Gnémon! il fut au milieu de la lice, et qu'il eut couru la moitié de la course, il se retourna un petit et vit derrière lui Ormenus. Si leva en l'air son écu, en dressant la tête, pour entièrement

jeter sa vue sur Chariclée, et s'évertua tellement, que bientôt il eut atteint le but et borne de la lice, laissant derrière lui l'Arcadien de plusieurs brasses, comme l'on le mesura puis après. Si accourut à Chariclée, et se vint jeter tout à son escient sur son sein, comme s'il n'eût été en sa puissance de retenir et arrêter l'impétuosité de sa course; et en prenant la branche de palme, je vis bien qu'il lui baisa la main. Vous m'avez fait un merveilleusement grand plaisir; dit Gnémon, de me dire qu'il gagna et qu'il baisa; mais puis après qu'advint-il? Vous n'êtes donc pas, dit Calasiris, seulement insatiable d'ouïr, mais aussi incapable de dormir; au moins vois-je qu'étant déjà une grande partie de la nuit passée, vous tenez encore bon à veiller, et ne vous ennuyez point d'écouter une si longue narration. Mais je trouve mauvais, mon père, dit Gnémon, ce qu'Homère a écrit, que l'on se soûle quelquefois de toutes autres choses, et mêmement d'amour, lequel, à mon jugement, n'apporte jamais satiété, ni quand on en reçoit le plaisir, ni quand on en oit le récit; et si

l'on raconte les amours de Chariclée et de Théagène, qui est celui qui eût le cœur de si dur diamant, ou de fer, qui ne fût amolli et détrempé du plaisir d'en ouir conter, voire tout un an; et pource suivez votre propos. Théagène donc, ô Gnémon! fut alors couronné et proclamé, par la voix du héraut, le vainqueur, et le convoya tout le peuple avec grandes louanges et prières aux dieux en sa faveur. Mais Chariclée fut manifestement toute éprise et possédée d'amour plus que devant, quand elle eut vu Théagène la seconde fois; car le regard réciproque de ses amours réveille à un amant la mémoire de sa passion, et la vue rallume l'embrasement de sa pensée, comme un bois quand il est approché du feu: et étant retournée en son logis, elle eut une nuit pareille à celle de devant, ou encore plus aigre et plus mauvaise. Et moi aussi d'autre côté demeurai sans pouvoir dormir, considérant à part moi, comment nous nous en pourrions fuir, sans que personne s'en aperçût, pensant en moi-même en quelle contrée de la terre le Dieu vouloit envoyer ces deux jeunes

gens. Or quant à la fuite, j'arrêtai qu'il la falloit faire par mer, jugeant que c'étoit le plus expédient par les paroles de l'oracle, là où il disoit qu'après avoir erré long-temps sur la mer, ils parviendroient à la contrée noire du Soleil; mais de sçavoir en quelle terre c'étoit qu'il me les falloit convoyer, je n'en pouvois trouver autre moyen, sinon que je pusse avoir le tissu exposé avec Chariclée, et dessus lequel étoit marquée l'histoire de sa fortune, suivant ce qu'avoit ouï dire Chariclès; car il me paroissoit vraisemblable, que par ce moyen je pourrois être informé du pays et des parents de la pucelle, desquels je commençois déjà aucunement à me douter, et que par aventure c'étoit là où leur destinée les envoyoit. Si m'en allai le lendemain matin vers Chariclée, là où je trouvai tous ses domestiques éplorés, et plus qu'eux tous Chariclès, et m'approchant de lui: Quel trouble est ceci? lui dis-je. Et il me répond: La maladie de ma fille est empirée, et s'est trouvée plus mal la nuit passée qu'elle n'avoit pas fait toutes les autres. Allez-vous en d'ici, lui dis-je,

et tous vous autres aussi sortez, que l'on m'apporte seulement quelque peu de laurier, de l'encens et du feu, et que personne ne me vienne ici détourner, jusques à ce que j'appellerai. Chariclès le commanda ainsi, et ainsi fut fait. Quand je me vis seul pour faire à loisir ce que bon me sembloit, je commençai, comme si j'eusse été sur un théâtre, à jouer mon personnage et à faire de telles mines. Premièrement je mis de l'encens dedans le feu, faisant semblant de marmoter quelques prières, en remuant les lèvres avec un petit sifflement, et pris du laurier en ma main, le secouant puis haut, puis bas, tantôt aux pieds, tantôt à la tête de Chariclée, et bâillant sur elle comme font ceux qui ont envie de dormir, ou plutôt comme font les vieilles, jusques à la fin; après avoir beaucoup fait de telles moqueries, je cessai. Et cependant elle secouoit souvent la tête, en se souriant à demi-bouche, et me donnant à entendre que je m'abusois en vain, et que je ne connoissois pas sa maladie. Si m'assis auprès d'elle et lui dis : Ne vous souciez, ma fille : votre maladie est chose légère

et bien aisée à guérir ; vous avez été atteinte de quelque sortilége, et par aventure a-ce été le jour que vous fûtes à la montre de la procession, ou encore plutôt, le jour que vous donnâtes le prix au vainqueur de la course ; et si me doute bien qui est celui qui plus vous a charmée, ça été le beau Théagène qui courut armé. Je m'aperçus bien qu'il avoit toujours l'œil sur vous, et qu'il vous regardoit un peu trop audacieusement. Quant est de lui, répondit-elle, soit qu'il m'ait regardée comme vous dites, ou non, à son commandement, ce m'est tout un ; mais de quelle race est-il ? et dequel pays ? car j'ai vu plusieurs qui me sembloient grandement émerveillés de lui. Vous avez bien vous même ouï dire au héraut qu'il étoit Thessalien, quand il a proclamé son nom ; et de lui, il se dit être descendu de la lignée d'Achille, en quoi il me semble qu'il ne ment point, à ce que je puis conjecturer de sa beauté, laquelle véritablement témoigne une noblesse digne d'Achille, excepté qu'il n'est pas ainsi fier, ni si superbe et intraitable, comme étoit Achille ;

mais accompagne et adoucit la hautesse de son courage et de sa noblesse d'une grande douceur et courtoisie. Mais que puisse-t-il tout tel qu'il est, souffrir encore plus aigre peine, que celle qu'il vous a fait endurer, puisqu'il a l'œil si sorcier, et qu'il vous a de son seul regard ainsi charmée. Je vous remercie, dit-elle: mon père, de ce que vous êtes marri de mon mal. Mais pourquoi maudissez-vous sans cause celui qui, peut-être, ne m'a fait nul déplaisir? Car ce n'est point sortilége de quoi je suis malade, mais quelque autre maladie, comme il me semble. Et comment, dis-je, ma fille, me la celez-vous? Que ne me la dites-vous hardiment à celle fin que nous vous y trouvions quelque remède? Ne suis-je pas votre père quant à l'âge et plus encore quant à la bonne affection? Ne suis-je pas ami familier de votre vrai père et unanime avec lui? déclarez-moi ce que vous avez, vous vous pouvez bien fier en moi; et, si vous voulez, je m'en obligerai à vous par serment. Dites hardiment et ne croissez point votre mal en le couvrant: car toute maladie promptement découverte et connue est plus

facile à guérir, mais celle qui est enracinée par un long trait de temps est presque incurable, pour autant que le celer est la nourriture des maladies, et le mal qu'on voit est aisé à alléger et à consoler. M'ayant ainsi ouï parler, elle demeura quelque temps sans me répondre, et me donna bien à connoître par ses yeux et son visage, mille et mille mutations de diverses volontés et délibérations, qu'elle eut en sa pensée; puis me dit : donnez-moi encore ce jour et je le vous dirai après, si vous ne le sçavez devant par vous-même, attendu que vous vous dites être prophète Je me levai sur ce point et m'en allai, donnant cependant loisir à la belle d'aviser comme plus honnêtement elle me pourroit déclarer ce dont elle avoit honte. En sortant, Chariclès me rencontra : Eh bien, qu'en dites-vous? me demanda-t-il. Tout ira bien, lui répondis-je : car devant le jour de demain elle sera délivrée du mal qui la travaille, et si fera quelque chose dont vous aurez grand plaisir; mais cependant il n'y aura point de mal d'appeler quelque médecin. Quand je lui eus dit cela, je me défis de lui,

et m'encourus soudain, de peur qu'il ne m'interrogeât davantage. Je ne fus pas guère loin de la maison, que je vois rencontrer Théagène, qui alloit et venoit autour du temple, et parloit à lui-même, comme si ce lui eût été un grand contentement que de contempler tant seulement la maison de Chariclée. Je me détournai un petit et passai outre, faisant semblant de ne l'avoir pas vu. Et lui : O seigneur Calasiris ! s'écria-t-il ; le ciel vous garde ; écoutez un petit, je vous attendois ici. Je me retournai subitement : Et beau Théagène, dis-je, je ne vous avois point aperçu. Comment m'appelez-vous beau, dit-il, quand je ne puis plaire à Chariclée ? Je montrai adonc visage d'être courroucé à lui pour cette parole. Comment, dis-je, faites vous cette injure et à moi et à ma science, par laquelle a été déjà prise et contrainte de vous aimer, ne désirant pas moins de vous voir, que si vous étiez quelque dieu descendu du ciel ? Que dites-vous ? mon père, dit-il, Chariclée a désir de me voir ? Que ne me menez-vous donc vers elle ? et quant et quant, en disant cela,

il s'y en vouloit courir. Mais je le pris par le manteau, et lui dis : Demeurez, encore que vous soyez léger à la course ; car ceci n'est point une chose qu'il faille ravir par force, ni qui soit exposée à si bon marché à quiconque la voudra prendre ; mais a besoin de grande et mûre délibération, pour en venir honnêtement à bout, et de grands préparatifs, pour l'accomplir sûrement. Ne sçavez-vous pas que le père de la pucelle est le premier homme de toute la ville de Delphes ? Ne pensez-vous point aux lois qui établissent peine de mort contre ceux qui entreprennent de telles choses ? Je ne me soucie point de mourir, mais que je puisse jouir de Chariclée, dit-il. Toutefois, si vous le trouvez bon, allons la demander en mariage à son père, car je ne suis point de si bas lieu, que je sois indigne de l'alliance de Chariclès. Nous ne l'aurions jamais, lui dis-je, non qu'il y ait en vous chose aucune de quoi l'on se pût plaindre ; mais Chariclès l'a déjà destinée à un jeune homme, qui est fils de sa propre sœur. Il s'en trouvera mal, quiconque il soit,

dit Théagène : car tant que j'aurai vie au corps, autre que moi n'épousera Chariclée. Ja à Dieu ne plaise, que ma main et mon épée soient aussi lâches et oiseuses. Taisez-vous ; lui dis-je, il ne sera pas besoin de telle chose, croyez-moi seulement, et faites ce que je vous dirai. Pour cette heure retirez-vous, et vous donnez garde que l'on ne vous voie souvent avec moi, mais tout seul à part, secrètement et sans bruit, faites ce que je vous commanderai. Il s'en alla tout peineux quand je lui eus dit ces paroles. Et le lendemain incontinent que Chariclès me vit, il me vint embrasser et baiser, criant à haute voix et plusieurs fois : Voici là sapience ! voici l'amitié de ce monde ! vous avez fait le plus grand chef-d'œuvre qu'il est possible ! Celle que jusques ici avoit été imprenable est prise ; celle qui étoit invincible est maintenant vaincue, Chariclée aime. Je commençai adonc à faire du résolu, et à lever les sourcils, me marchant avec une grande gravité, et lui dis : J'étois bien assuré, qu'elle ne résisteroit jamais à mon premier assaut, encore que je

n'y aie employé nul de mes plus grands et plus exquis moyens. Mais comment, ô Chariclès, avez-vous aperçu qu'elle aimoit? En faisant, dit-il, ce que vous m'aviez dit : car j'ai envoyé quérir les plus renommés médecins que j'ai sçu choisir, et les ai menés la voir comme vous m'aviez conseillé, leur promettant pour salaire tout le bien qu'elle avoit, s'ils la me pouvoient guérir. Les médecins, incontinent qu'ils furent entrés dedans sa chambre, lui demandèrent que c'étoit qu'elle avoit. Elle ne leur répondit pas un mot, mais se retourna d'un autre côté, et dit ces vers d'Homère :

O Achilles! de Péleus étant
Fils, et des Grecs le meilleur combattant!

Et lors Acestinus, ce savant médecin que vous connoissez, lui prend le bras pour lui tâter le poulx, et chercher par le mouvement de l'artère sa maladie, comme par celle, ainsi que je crois, qui démontre les mouvements du cœur. Après qu'il l'eut par un assez long-temps bien regardée, considérée et enquise, et qu'il eut bien contemplé et spéculé toutes choses :

O Chariclès! me dit-il, il n'étoit point besoin que vous m'envoyassiez quérir pour venir ici : car un médecin ne sçauroit que faire, ni de rien servir à cette jeune fille. Je me pris à écrier : O dieux ! que dites-vous ? ma pauvre fille est-elle donc perdue ? n'y a-t-il plus d'espérance? Ne vous tourmentez point, dit-il, mais écoutez. Et me prenant par la main, me retira à part assez loin de la pucelle et de tous les autres, puis me dit : Notre science fait profession et promet de guérir les maladies du corps, et de l'ame aussi ; mais non pas proprement, ni principalement, mais alors seulement que l'ame souffre et se sent de l'indisposition du corps ; car lors elle se trouve mieux quand le corps est guéri. Et ce que votre fille a maintenant, c'est bien une maladie, mais elle n'est pas du corps ; car il n'y a point en elle d'humeur surabondante. Elle n'a point de douleur de tête qui l'aggrave, elle n'a point de fièvre qui la brûle, il n'y a nulle partie en son corps, ni le tout ensemble qui soit en douloir, et pource faut penser que ce soit autre chose. Et comme

je le priois et suppliois très-instamment de me dire que c'étoit, s'il en connoissoit quelque chose : Qui est l'enfant, dit-il, qui ne connoîtroit que c'est une passion de l'âme, et la maladie tout évidente que l'on appelle amour? Ne voyez-vous pas comment elle a eu les yeux enflés; comment elle a eu le regard vague et essoré? Le visage pâle, sans qu'elle plaigne aucune partie intérieure? Ne voyez-vous pas comment elle a la pensée languissante, et ne sçait qu'elle veut, et comment elle dit ce qui lui vient le premier en la bouche? qu'elle a une inquiétude grande, et ne peut reposer, sans qu'on en voye aucune cause, et comment elle a été en peu de temps matée? Il vous faut chercher Calasiris, celui-là seul y donnera bien ordre.

CHAPITRE II.

Comme Calasiris, se feignant le plus sage d'Egypte, trouva le moyen de tirer de Chariclès le tissu qui fut trouvé avec la petite pucelle Chariclée, par lequel fut connu qu'elle étoit fille de la reine d'Ethiopie, par les lettres y empreintes; puis comme Chariclée décela ses amours à Calasiris, pour en avoir son avis.

Quand il m'eut dit cela, il s'en alla, et je m'en suis venu tout aussitôt courant vers vous, qui êtes pour le présent mon sauveur et mon dieu, qui seul me pouvez bien faire, je le sçais, et elle le connoît bien aussi. Car après que je l'ai bien eu priée et admonestée de me déclarer que c'étoit qu'elle avoit, elle ne m'a répondu autre chose, si non qu'elle ne connoissoit point son mal; mais qu'elle sçavoit bien qu'il n'y avoit que Calasiris qui l'en sçût guérir, et m'a prié que je vous fisse appeler et venir vers elle : par où j'ai principalement conjecturé que pour certain elle avoit été prise et gagnée par votre sapience. Et je lui demandai alors :

Me sçauriez-vous dire aussi bien de qui elle est amoureuse, comme vous m'avez dit qu'elle l'est? Non certainement, dit-il : car comment, ni par quelle manière le pourrois-je sçavoir? Mais je désirerais bien que ce fût d'Alcamène, le fils de ma sœur, lequel de long-temps je lui ai destiné pour mari, au moins quant à mon vouloir. Je lui dis qu'il falloit essayer, en amenant dans sa chambre le jeune homme et le lui montrant. Il le trouva bon, et s'en alla. Et tantôt après me vint retrouver en plein marché sur la place. Je vous veux, dit-il, communiquer une chose qui me touche fort. Vous diriez que ma fille est devenue hors du sens, et possédée de quelque fatal démon, tant elle nous a traités d'une façon étrange. Je lui avois mené mon neveu Alcamène, comme vous m'avez conseillé, et lui montrois tout doucement; et incontinent, ni plus, ni moins que si elle eût vu la tête de Méduse, ou quelque autre chose encore plus horrible à voir, elle s'est prise à crier tant qu'elle a pu, et a tourné ses yeux vers un autre côté de la chambre; et environnant

son col de ses deux mains comme d'un lacs, elle nous a juré et menacé qu'elle se déferoit elle même, si nous ne nous en allions vitement; parquoi nous nous en sommes départis plus soudain que l'on ne sçauroit dire, car qu'eussions-nous fait, voyant une si étrange manière de faire? Et pource, je viens de rechef à vous, pour vous supplier que vous ne vouliez ni la laisser perdre, ni nous frustrer de ce que nous vous avons requis. O Chariclès! dis-je alors, vous ne faillez point en disant que votre fille est possédée de quelque charme; car elle est voirement travaillée de quelques puissances d'enchantements, lesquels je lui ai moi-même envoyés, et non point encore des moindres, mais de tels qu'il étoit convenable, pour la contraindre de faire ce à quoi ni elle n'étoit née, ni avoit volonté de faire. Mais il me semble qu'il y a quelque divinité ennemie qui empêche mon entreprise, et combat à l'encontre de mes ministres. Et pource faut-il nécessairement que vous me montriez le tissu qui fut exposé quant et elle, que vous dites vous avoir été baillé avec les

autres marques et enseignes de reconnaissance ; car j'ai crainte que quelque méchant ennemi n'y ait empreint quelques enchantemens et quelques charmes d'art magique, qui lui rendent l'ame ainsi âpre et rude pour l'engarder d'aimer, et lui faire cauteleusement user ses jours en obstinée virginité, sans avoir jamais lignée. Chariclès trouva cela bon, et tantôt après me vint apporter le tissu. Lors je lui dis qu'il falloit que l'on me donnât un peu de loisir, ce qu'il fit : et aussitôt qu'il se fut retiré, je me mis à lire ce tissu qui étoit empreint de lettres éthiopiques, non pas des populaires et dont le commun use, mais des royales, lesquelles sont semblables à celles que les Égyptiens appellent saintes et sacerdotales. Et en les lisant, je trouvai que l'écriture contenoit une telle substance : Je, Persina, reine des Éthiopiens, imprime et engrave cette complainte par écrit, pour le dernier don que je puis donner à celle qui ne sçait comment elle aura nom, et qui est ma fille, seulement jusques aux douleurs de l'enfantement. Je fus bien étonné, ô Gnémon! quand

je vis le nom de Persina, et toutefois je poursuivis le demeurant, qui étoit tel : Témoin me soit le soleil, auteur de notre naissance, que ce n'a point été pour vous méfaire, ni pour vous perdre, mon enfant, que je vous ai jetée et exposée incontinent que vous avez été née, et que je n'ai pas souffert que votre père Hydaspe vous ait vue ; mais néanmoins encore m'en veux-je purger et décharger envers vous, si d'aventure vous échappez, et envers celui qui vous enlevera, si bien les dieux envoient quelqu'un qui vous recueille, et aussi envers tous les hommes vivants, en découvrant le moyen, et la cause pour laquelle vous fûtes exposée. Les ancêtres de notre maison sont entre les dieux, le Soleil et Bacchus, entre les demi-dieux Persée et Andromède, et avec eux Memnon, lesquels ont fondé et bâti en leurs temps le palais des rois d'Éthiopie, et l'ont enrichi et embelli de peintures. Si ont mis leurs statues, et les tableaux où sont représentés leurs faits d'armes dans les autres chambres, salles et galeries, et dans les chambres et cabinets des dames, ont fait pour-

traire les amours de Persée et d'Andromède. Or advint quelquefois, comme je me reposois sur jour dedans ma chambre, dix ans après que mon mari Hydaspe m'eut premièrement épousée, sans que nous eussions encore jamais pu avoir d'enfants, m'ayant la chaleur d'été contrainte de me jeter sur un lit pour reposer, votre père survint qui m'embrassa, jurant qu'il lui avoit été commandé d'ainsi le faire par quelque vision qu'il avoit eue en dormant, et tout incontinent je me sentis grosse de cet embrassement. Si fut tout le temps de ma portée jusques à mon accouchement une continuelle fête et réjouissance publique, avec sacrifices ordinaires, pour rendre graces aux dieux; à cause que le roi espéroit qu'il lui naîtroit un successeur de son sang. Mais vous ayant enfantée blanche, qui est couleur étrange aux Éthiopiens, quant à moi j'en connus bien la cause, que c'étoit pour avoir eu tout droit devant mes yeux la portraiture d'Andromède, toute nue, telle comme si Persée l'eut naguère retirée du rocher, là où elle avoit été exposée au monstre marin, qui fut la

cause que vous fûtes sur-le-champ conçue et formée à la malheure toute semblable à elle. Si délibérai alors de me racheter de mort ignominieuse, étant assurée que votre blanche couleur me feroit soupçonner et mécroire d'avoir forfait à mon honneur, pource que personne ne me croiroit quand je dirois l'aventure si étrange en la sorte qu'elle est advenue. Et quant et quant je pris parti de vous exposer l'incertitude de la fortune ; ce qui me sembloit vous être plutôt à choisir que la mort, qui vous étoit évidente et certaine, ou que le nom de fille bâtarde. Par quoi, feignant à mon mari que vous étiez morte subitement, je vous fis exposer secrètement avec le plus de richesse que je pus, pour le loyer de celui qui vous sauveroit, vous atournant d'autres précieux joyaux, et vous enveloppant de ce tissu sur lequel j'ai empreint de mon sang et de mes larmes ce piteux récit de votre fortune, et de moi malheureuse, qui à mon premier enfantement ai tant d'occasion de me lamenter et complaindre. Mais vous, ô ma douce géniture ! qui pour une seule heure

serez ma fille, s'il advient que vous soyez élevée, souvienne vous du noble sang dont vous êtes descendue, et honorant chasteté, laquelle seule est la marque d'une vertueuse dame et l'enseigne d'un cœur royal en une femme, vous gouvernez en sorte que l'on connoisse de quels parents vous êtes extraite. Mais entre toutes les bagues qui auront été exposées avec vous, ayez souvenance de chercher un anneau, et le retenir pour vous en le gardant soigneusement. C'est celui que votre père me donna quand il m'épousa, dedans le tour duquel est engravée la devise du roi, et au chaton est enchassée une pierre appelée pantarbe, avec une secrète vertu. C'est ce de quoi je vous veux advertir par le ministère de cette lettre, puisque la fortune nous a privés du moyen de pouvoir parler l'une à l'autre et user de vive voix. Peut-être que ces avertissements seront inutiles, et ne vous serviront de rien ; et peut-être aussi que quelquefois ils vous serviront de beaucoup ; car les événements de la fortune sont inconnus, tant il y a d'incertitude. Mais au moins

les enseignes et paroles qui sont contenus en cette écriture, ô fille belle en vain, et de qui la grande beauté fait soupçonner ma fidélité, si vous réchappez, vous serviront de marques pour être à l'aventure une fois reconnue. Et si autrement (ce que jamais ne puissé-je seulement ouir dire), ce seront mes déplorations de votre mort, et mes larmes de vos funérailles. Quand j'eus lu cette écriture, ô Gnémon! je connus non sans grande admiration l'ordonnance et disposition des dieux, dont je fus non moins rempli de tristesse, que de joie, et m'en trouvai fort étrangement passionné, pleurant, et me réjouissant tout ensemble, pour autant que d'un côté mon âme jouissoit d'un grand plaisir d'avoir trouvé ce que je désirois sçavoir, mêmement la résolution de l'oracle que je n'avois sçu auparavant entendre, et d'autre côté elle étoit en trouble et perplexité grande pour le doute de ce qui étoit à advenir, et avoit commisération de notre vie humaine comme d'une chose instable et incertaine, et qui incessamment tourne, tantôt ça, tantôt là, de quoi

les fortunes de Chariclée étoient un très-notable argument, et singulier exemple. Infinies pensées me venoient en l'entendement dequel parentage elle étoit née, et de qui fille on l'avoit estimée, de quelle distance et intervalle elle avoit été éloignée et emmenée loin de son pays, et comme fortune lui avoit donné un nom de fille supposé, après lui avoir ôté sa royale parenté et son naturel pays d'Éthiopie. Si demeurai un long-temps tout fiché en grand doute, ayant très-bien de quoi la plaindre pour le passé, et n'étant pas assuré de la pouvoir dire heureuse pour l'avenir, jusque à ce que rappelant toutes mes pensées et discours à la raison, je proposai, sans différer davantage, de mettre la main à l'œuvre, et m'en allai tout incontinent au logis de Chariclée, laquelle je trouvai seule, déjà toute fondue et matée de sa passion, combien que de courage elle s'efforçât bien de se revenir; mais le corps jà trop vivement atteint étoit contraint de céder à la maladie, et n'avoit plus de puissance pour résister à la force du mal. Je fis sortir tous

ceux qui étoient présens, et commandai que l'on ne me vint point interrompre, pource que j'avois à faire quelques prières et invocations pour la pucelle. Puis quand nous fûmes tous seuls : A cette heure, lui dis-je, est-il temps, Chariclée, que vous me disiez ce que vous avez. Car ainsi le me promîtes-vous hier, et ne le vous faut point céler à un personnage qui veut votre bien, et qui peut bien aisément connoître le tout, encore que vous ne lui en vouliez rien dire. Adonc elle me prit la main et en pleurant me la baisa, disant : ô sage Calasiris, je vous supplie premièrement de me faire une grâce, souffrez qu'en silence je porte mon malheur, et connoissez d'ailleurs comme il vous plaira ma maladie, à celle fin au moins que je gagne cette vergogne de n'être point contrainte de vous déclarer moi-même ce mal, qui n'est point honnête à une fille de souffrir, et encore plus déshonnête de le découvrir. Car quant à moi, vrai est que la maladie me travaille, qui va toujours de plus en plus en empirant; mais il me fait encore plus de mal de ce que je ne l'ai pu éteindre et

suffoquer dès le commencement, et qu'il faille que maintenant malgré moi je fasse joug à une passion que je m'étois par ci-devant tout le temps de ma vie interdite, réputant que le très-saint nom de ma virginité seroit pollu, d'en ouïr tant seulement parler. Je pris la parole en la réconfortant, et lui dis : Vous faites bien de couvrir ce que vous souffrez, pour deux raisons; car quant à moi je n'ai que faire d'entendre de vous ce que j'ai sçu et connu par ma science; et quant à vous, il vous sied très-bien d'avoir honte de déclarer ce qui est plus honnête aux femmes de céler. Mais puisqu'une fois vous êtes atteinte d'amour au vif, et qu'aussitôt comme vous avez vu Théagène, il vous a prise, car l'inspiration des dieux me l'a ainsi révélé, sçachez que vous n'êtes pas seule, ni la première qui avez souffert cette passion, et qu'il y a eu plusieurs femmes nobles et illustres, et plusieurs filles aussi, au demeurant pudiques et bien apprises, qui en ont été saisies comme vous; car c'est un très-grand et puissant dieu qu'Amour, et qui a, comme l'on

dit, maîtrise et domination sur tous les autres dieux, et pource regardez à y donner le meilleur ordre que vous pourrez. Bien étoit-ce le plus souhaitable dès le commencement de ne jamais expérimenter que c'est que d'amour; mais puisque vous en êtes surprise, le plus sagement que vous sçauriez faire est de réduire votre volonté à quelque chaste et honnête moyen; ce que vous pouvez aisément faire, si vous me voulez croire, et chasser hors de votre cœur l'infamie de passion, en élisant la légitime conjonction de loyal mariage, et convertissant votre maladie en épousailles. La sueur lui couloit par tout le corps pendant que je lui disois ces paroles, et apparaissoit clairement qu'elle prenoit fort grand plaisir à ce qu'elle entendoit, qu'elle étoit grièvement passionnée de ce quelle espéroit, et qu'elle avoit grande vergogne de ce qu'elle confessoit. Après donc qu'elle eut demeuré un long-temps sans parler, elle se prit à dire: Vous me parlez de mariage, et m'enhortez de le choisir, comme s'il étoit certain que mon père s'y dût consentir, et que mon ad-

versaire y voulût entendre aussi. Quant à Théagène, lui dis-je, cela nous est tout assuré, et à l'aventure est-il plus épris d'amour que vous, ému des mêmes causes que vous l'avez été; car, comme il me semble, vos ames dès la première fois que vous vous entrevîtes, connurent bien l'excellence et perfection l'une de l'autre, et tombèrent toutes deux en une égale passion. Et davantage, pour l'amour de vous, je lui en ai encore par ma sapience plus enflammé le désir. Mais celui que l'on répute votre père vous prépare un autre mari, qui est Alcamène que vous connaissez bien. Quant à Alcamène, dit-elle, qu'il lui prépare hardiment plutôt un tombeau, que non pas mes épousailles; car, ou Théagène m'épousera, ou ma destinée me délivrera.



CHAPITRE III.

Calasiris déclare à Chariclée le lieu de sa naissance et sa famille; puis, comme il trouva le moyen de tirer du prêtre Chariclès les joyaux et pierres précieuses qui appartenoient à Chariclée lorsqu'elle fut premièrement trouvée.

Mais je vous supplie me dire d'où et comment vous avez sçu que l'on répute Chariclès être mon père, et qu'il ne l'est pas au vrai. Je l'ai sçu de cette bande, dis-je, en lui montrant le tissu que je tenois. Et dequel lieu, et par quel moyen, dit-elle, l'avez-vous eu? car depuis que Chariclès me prit en Égypte des mains de celui qui m'avoit élevée et nourrie, et qu'il m'amena ne sçais comment en ce pays, il la retira, et l'a toujours depuis gardée dedans une boîte, de peur que le temps n'y gâtât ou effaçât quelque chose. Comme je l'ai retirée, vous le sçaurez puis après, dis-je, mais pour le présent dites-moi si vous sçavez bien ce qui est dessus écrit. Nullement, dit-elle, comment le sçaurais-je? Votre parenté, votre pays, et tout le discours de votre for-

tune est ici déclaré, repris-je alors. Et comme elle me supplioit très-affectueusement de lui révéler et déclarer tout ce que j'en sçavois, je lui contai tout au long, lui lisant l'écriture de point en point, et lui interprétant de mot à mot. Quand elle eut connu qui elle étoit, et que je vis que pour cette connaissance son courage s'en augmentoit, montrant avoir plus d'affection de retourner à ses naturels parents, que de demeurer, outre qu'elle me demanda : et qu'est-il donc de faire ? Alors je commençai à lui exposer plus ouvertement tout mon conseil, lui découvrant entièrement comme tout alloit, disant : Il y a quelque temps, ma fille, que je fus en Éthiopie, pour le désir que j'avois de voir et apprendre la sapience des sages qui y sont, et là pris familiarité avec Persina, votre mère; car les doctes et sages sont toujours bien venus et recueillis en la cour du roi, outre ce que j'étois encore en plus grande réputation que n'étoient les autres, pource que l'on réputoit être chose beaucoup plus divine de ce que j'avois la sapience des Égyptiens, conjointe

avec celle des Éthiopiens. Et quand elle sentit que je m'en voulois retourner en ma maison, elle me raconta toute votre fortune, en prenant premièrement assurance de moi par serment, que je n'en dirois rien, et me dit qu'elle ne s'en oseroit découvrir aux sages du pays; mais me supplia d'enquérir des dieux, si vous aviez été sauvée quand vous fûtes exposée, et puis en quel endroit de la terre vous étiez, pource qu'elle n'avoit point entendu qu'il y en eût une telle comme vous en toute la contrée d'Éthiopie, combien qu'elle s'en fût bien fort soigneusement enquise. Le tout me fut révélé par les dieux, et lui dis que vous étiez en vie, et en quelle région. Et adonc elle me supplia de rechef de vous chercher et vous exhorter de retourner au pays de votre naissance, pour autant qu'elle n'avoit pu jamais concevoir depuis qu'elle vous avoit enfantée, et qu'elle étoit prête, si vous retourniez, de confesser à son mari comme toute la chose étoit advenue. Ce qu'elle étoit assûrée qu'il croiroit fermement, tant pource qu'il avoit fait assez suffisante preuve

de sa loyauté par le long-temps qu'elle avoit vécu avec lui, que pour l'envie qu'il avoit de laisser de ses enfants successeurs au royaume ; ce qui adonc lui seroit inespérément offert. Voilà ce qu'elle me disoit, et qu'elle me supplioit de faire, en m'adjurant par plusieurs fois, et me le faisant promettre par le soleil, lequel serment il n'est aux sages loisible de transgresser. Et pour ce je viens pour accomplir sa prière, que j'ai juré, non que je sois venu en ce pays principalement pour ce faire, mais par une très-grande providence des dieux, j'ai gagné ce moyen d'acquérir ma promesse en ce mien voyage et exil. Vous sçavez très-bien que depuis le long-temps qu'il y a que je suis ordinairement à l'entour de vous, je n'ai jamais omis un seul point de mon devoir, et de la sollicitude qu'il étoit convenable que j'eusse de vous, sans toutefois vous faire rien entendre de ce qui étoit, pour autant que j'épiois l'occasion et le moyen de pouvoir recouvrer ce tissu, pour me servir envers vous de témoignage de ce que j'avois à vous dire. Or maintenant, si vous me vou-

lez croire et élire de vous en venir d'ici avec nous, avant que vous soyez contrainte par force d'endurer ce que vous voudriez le moins, à sçavoir le mariage d'Alcamène, que Chariclès hâte et avance le plus qu'il peut; il est en vous de recouvrer votre pays, vos parens, votre père et mère, et d'être mariée avec Théagéne, lequel est tout prêt à nous suivre en quelque région du monde que nous voudrons, et de changer une vie privée en pays étranger, à une vie de princesse en votre terre naturelle, où vous serez reine couronnée avec celui que plus vous aimez et désirez en ce monde, s'il est ainsi que l'on doive ajouter foi aux autres dieux, et à l'oracle d'Apollon Pythien. Et quant et quant, en disant cela, je lui ramenai en mémoire la teneur de l'oracle, et lui déclarai qu'il vouloit dire ; car Chariclée en avoit bien ouï parler, attendu que plusieurs le chantoient. Elle demeura un temps toute piquée, quand elle m'eut ouï ainsi parler. Et puisque les dieux, dit-elle, le veulent, comme vous dites, et comme je le crois, qu'est-il donc de faire, mon père ?

Il faut, dis-je, feindre que vous êtes contente d'entendre au mariage d'Alcamène. Ce m'est une chose bien griève, répondit-elle, et de plus déshonnête, à mon avis, de préférer de promesse ou de parole seulement, un autre à Théagène. Mais toutefois, puisque je me suis du tout commise à la volonté des dieux et à votre discrétion, mon père, à quelle fin tend cette fiction, et par quel expédient sera-t-elle déliée et dissoute, tellement qu'elle ne soit mise à exécution ? Vous le connoîtrez, dis-je, par effet. Il y a des choses que quand on les prédit aux femmes, cela leur donne quelquefois crainte d'entrer en une entreprise : mais quand on les exécute tout chaudement, sans les en advertir, elles se font plus hardiment bien souvent : et pour ce suivez seulement mon conseil, et en toutes autres choses et en celle-ci, de consentir de paroles à Chariclès le mariage avec son neveu Alcamène ; car il ne fera rien du tout, sinon que je lui conseillerai. Elle m'accorda de le faire ainsi. Je la laissai pleurant, et ne fus pas plutôt sorti de son logis

que je rencontrai Chariclès, triste, morne et pensif à merveille, la tête courbée contre bas, sans dire un tout seul mot. Si lui dis : Vous êtes une étrange personne et un terrible homme, Chariclès, d'être ainsi triste et mélancolique, prêt, en manière de dire, de lamenter et pleurer à cette heure, que vous dussiez plutôt vous réjouir et venir avec moi au temple sacrifier, pour rendre grâces aux dieux, ayant obtenu ce que si long-temps vous avez souhaité, et Chariclée à la fin, par mon art et sçience, a été amollie jusqu'à désirer maintenant d'être mariée. Je ne sçais pas qu'il vous faut. N'ai-je, dit-il, pas bien cause de lamenter, quand ma fille que j'aime sur toute chose, sera à l'aventure jetée hors de ce monde avant que d'être conjointe par mariage, comme vous dites, au moins si l'on doit ajouter foi et à d'autres plusieurs songes, et mêmement à ceux qui m'ont travaillé et épouvanté la nuit passée, en laquelle il m'a été avis qu'un aigle, partant de la main même d'Apollon Pythien est venu fondre sur moi, et me ravir d'entre les bras ma pauvre fille,

qu'il m'a emportée en je ne sçais quelle région extrême de la terre habitable, pleine d'images obscures et ombres d'hommes noirs ; et si je ne sçais qu'elle en a fait à la fin, pour autant que la trop éloignée et infinie distance empêchoit de suivre de la vue son vol. Quand il m'eut dit cela, je conjecturai bien incontinent là où tendoit ce songe ; mais pour le divertir de la mélancolie en laquelle il étoit, et aussi pour l'éloigner le plus que je pourrois du soupçon de ce qui lui devoit advenir, je lui dis : Pour un prêtre, et prêtre du dieu le plus prophétique, et qui plus révèle les choses futures aux hommes, il me semble que vous prenez bien mal l'interprétation de ce songe, vous mélancoliant d'une vision, et vous tourmentant pour un songe, lequel vous pronostique les prochaines noces de votre fille, et qui par l'aigle vous figure le mari qui la doit épouser, et qui heureusement vous annonce que ce sera du bon gré et consentement d'Apollon ; car il vous amène par la main celui qui l'épousera. Et pourtant, ô Chariclès ! je vous prie, gardons nous de mal parler, et

nous conformons à la volonté des dieux, en convertissant notre étude à toujours de plus mettre en tête à votre fille ce mariage. Il me demanda : Et que pourrois-je faire pour plus l'induire ? Si d'aventure vous avez, dis-je, encore quelques autres beaux joyaux, quelques robes de drap d'or, quelques chaînes ou colliers bien précieux et riches, faites les lui apporter, comme si c'étoit son fiancé qui les lui donnât, et l'apaisez ainsi, en lui en faisant don. L'or et les pierres précieuses ont une amorce de si grande vertu envers les femmes, que jamais on n'est refusé; et davantage, il vous faut aussi préparer tout ce qu'il fait besoin pour la fête et la solennité des noces ; car il faut vitement sceller et cimenter ce mariage, cependant que le vouloir contraint que je lui en ai imprimé par mon art lui dure encore. Pensez, dit-il, que je n'y omettrai chose que je puisse. En disant cela il s'enfuit tout réjoui, tant il avoit grande hâte, et ardent désir que mes paroles fussent réduites à effet, et fit sans délai tout ce que je lui avois conseillé, ainsi que je sçus

puis après, et apporta à Chariclée comme dons nuptiaux d'Alcamène, force riches accoutrements, et ces colliers de pierres précieuses venues d'Éthiopie, que Persina avoit fait exposer quant et sa fille, pour un jour lui servir à la faire reconnoître. Au partir de là, je rencontrai Théagène, et lui demandai où étoient ceux qui avoient été avec lui à la montre du sacrifice. Il me répondit que les filles étoient déjà parties, et qu'ils les avoient envoyées devant à celle fin qu'elles allassent plus à leur aise. Mais quant aux jeunes hommes, qu'ils l'importunoient tant qu'il ne savoit plus qu'en faire, tant ils avoient grande envie et grande hâte de s'en retourner en leurs maisons. Ce qu'ayant entendu, je lui ordonnai ce qu'il leur devoit dire et ce qu'il avoit à faire; et au reste, lui commandai qu'il eût soigneusement l'œil à observer l'heure et l'occasion que je lui assignerois pour exécuter notre entreprise. Et cela fait je me départis de lui, et m'en allai droit au temple d'Apollon, pour le supplier de m'instruire et enseigner par son oracle comment je devois fuir avec ces deux jeunes amants.

CHAPITRE IV.

Comme Chariclée, de son consentement, fut ravie par Théagène, suivant l'industrie de Calasiris, lequel avoit pris connoissance avec des marchands de Phénicie, et du serment que fit Chariclée à Théagène de lui garder sa virginité.

Mais certainement la divinité est plus prompte que tout entendement humain, et favorise à ce qui est entrepris et qui se fait selon sa volonté, de sorte que bien souvent par une grande bénignité, avant que nous l'ayons invoquée, elle prévient notre prière et requête, comme fit alors Apollon, qui avança la réponse devant que je lui eusse fait aucune demande, et par effet me donna mon instruction. Car ainsi comme je m'en allois faire ce que j'avois pensé, et que je me hâtois d'aller droit vers la prophétesse, qui prononce les oracles d'Apollon, j'ouïs une voix qui m'arrêta tout court en passant : Hâte-toi, homme de bien, ces étrangers t'appellent. C'étoient des marchands étrangers, qui faisoient un sacrifice et festin en l'honneur

d'Hercule, avec force flûtes et hautbois. Je m'arrêtai quand je les aperçus : car c'eût été irréligieusement fait à moi de passer outre la sacrée sentence de cette voix divine qui m'avoit invité. Si pris de l'encens dont j'encensai l'autel, et offris un peu d'eau. Il sembloit bien à les voir qu'ils s'émerveillassent de la somptuosité grande de mes offrandes, et néanmoins me prièrent que je voulusse être de leur festin. Je leur obéis en cela volontiers, et me sis à table sur quelques petits lits, que ces étrangers avoient faits de branches de laurier et de myrte. Après que j'eus goûté de ce que j'ai accoutumé de manger : messeigneurs, dis-je, je n'ai point eu ici faute de très-délicieuses viandes, la vôtre merci; mais je n'ai encore rien entendu de vous, et pour ce est-il temps de me dire quels gens vous êtes, et de quel pays ? Car cela seroit comme il me semble, trop incivilement fait, et sentiroit trop les gens rustiques, si après avoir été au festin d'un même sacrifice, à même table, et avoir commencé à contracter amitié par la communion d'un saint et sacré

repas, nous nous départions d'ensemble, sans avoir connaissance les uns des autres. Alors ils me contèrent qu'ils étoient Phéniciens, de la ville de Tyr, et que d'état ils étoient marchands; que pour lors ils nageoient à Carthage en Afrique, et qu'ils avoient un navire chargé d'une infinité de marchandises, que l'on amène de Phénicie, des Indes, et de l'Éthiopie; et que pour le présent ils sacrifioient ce festin à Hercule Tyrien, pour autant que ce jeune homme-là, disoient-ils en me montrant un qui était assis au haut bout de la table, a ici gagné la couronne et le prix de la lutte, et qu'il a fait proclamer la ville de Tyr victorieuse entre les Grecs. Car quand nous eûmes passé outre l'écueil de Malée, pource que les vents nous étoient contraires, nous prîmes terre en l'île des Cephaléniens, et là il nous jura que ce dieu patron de notre ville lui avoit prédit en songe qu'il gagneroit le prix aux jeux Pythiques, et fit tant qu'il nous persuada de nous dévoyer de notre navigation entreprise, et venir ici aborder, où il a, par effet, éprouvé la prophétie qui

lui avoit été révélée en dormant, tellement que lui, qui jusqu'ici n'a été qu'un marchand, a maintenant été proclamé victorieux; en mémoire de quoi il paye maintenant à Hercule ce sacrifice, pour le remercier de l'avertissement qu'il lui fit de la future victoire. Du demeurant demain, si dieu plaît, seigneur, nous sommes délibérés de mettre la voile au vent à la pointe du jour, si nous voyons que les vents nous soient propices. Partirez-vous bien vrai demain, leur demandai-je? Oui, répondent-ils. Et vous m'aurez donc pour compagnon, dis-je, s'il vous plaît : car il me faut voyager pour quelque affaire que j'ai en la Sicile, et il convient passer au long de cette île à ceux qui veulent aller en Afrique, comme vous sçavez. Mais bien s'il vous plaît à vous même, me dirent-ils : car nous estimerons que rien de bien ne nous faudra quand nous serons en la compagnie d'un homme sage Grec, et comme l'apparence nous le fait conjecturer, à l'aventure, aimé et chéri des dieux. Je voudrois très-bien, leur dis-je, si vous me vouliez attendre un jour

seulement, pour donner ordre à mes affaires, et me préparer. Vous aurez tout le jour de demain, me dirent-ils, moyennant que vous vous trouviez demain au soir sur le bord de la mer; car on fait beaucoup de chemin à cingler la nuit, pource qu'il se lève de petits vents de la terre, qui poussent les vaisseaux, sans émouvoir de grandes vagues. J'arrêtai avec eux que je le ferois ainsi, prenant assurance d'eux, par leur foi et serment, qu'ils ne partiroient point de devant l'heure qu'ils m'avoient assignée par leur promesse, puis les laissai là avec leurs flûtes et leurs danses, qu'ils dansoient sous certains instruments de musique, avec une note légère à la mode d'Assyrie, tantôt se soulevant avec gambades en l'air, tantôt ployant les genoux en terre, et puis faisant des tours de tout le corps entièrement, comme tous ceux qui sont possédés des esprits prophétiques. De là, je m'en allai vers Chariclée, laquelle avoit encore en son giron les joyaux que Chariclès lui avoit apportés, et les regardoit, et ensuite vers Théagène, les avertir tous deux de ce qu'ils

avoient à faire, et quand et comment; puis me retirai en mon logis aux écoutes de ce qui se devoit faire. Le lendemain voici qui fut fait. Quand ce vint sur la minuit, que toute la ville étoit noyée de sommeil, une troupe de jeunes hommes armés vint assaillir la maison de Chariclès; Théagène étoit le capitaine de cette guerre amoureuse, et avoit fait un escadron de ces jeunes Thessaliens, qui étoient avec lui à la montre du sacrifice, lesquels se prirent soudainement à bruire et à crier fort haut, et du bruit qu'ils firent froissant leurs boucliers les uns contre les autres, étonnèrent fort ceux qui s'éveillèrent, et ainsi avec flambeaux ardents se ruèrent dedans la maison de Chariclée : car ils forcèrent aisément la première porte, à cause que les verroux et serrures avoient expressément été fermés, de sorte qu'il étoit bien facile de les ouvrir. Si entrèrent dedans, et ravirent Chariclée, qu'ils trouvèrent toute prête, bien avertie de tout, et qui volontiers endura la la force qu'on lui fit; et chargèrent quant et quant de riches meubles, tant que la jeune

pucelle voulut. Cela fait, ils sortent de la maison, et s'en vont criant : A l'arme! à l'arme! faisant sonner et bruire leurs harnois par le beau milieu de toute la ville, de laquelle ils jettèrent les habitans en un incroyable effroi, attendu l'heure indue de la nuit, qu'ils avoient choisie pour être plus effroyables, et que la montagne de Parnasse répondant à leur cri retentissoit et redoubloit le son de leurs harnois. Voilà comment ils passèrent par le travers de la ville de Delphes, criant continuellement les uns après les autres : Chariclée! Chariclée! Incontinent qu'ils furent sortis dehors, ils montèrent a cheval, et à la plus grande diligence qu'ils purent, gagnèrent les montagnes des Locriens et des Oëtiens, et laissèrent là Théagène et Chariclée, comme il avoit été avisé entre nous, lesquels s'en accoururent secrètement devers moi, et se jetant tous deux ensemble à mes genoux, me les tinrent bien longuement embrassés, tremblants de peur et me disant continuellement : Mon père, sauvez-nous : mon père, sauvez-nous. Chariclée ne

disoit que ces mots là seulement, tenant toujours les yeux fichés en terre, et ayant honte de ce ravissement encore tout fraîchement fait. Mais Théagène me faisoit bien d'autres obsécrations, me disant : O Calasiris, sauvez ces deux pauvres étrangers ! ces deux vôtres suppliants exilés qui de tous autres biens se sont privés, afin que pour tous biens ils se pussent seulement gagner l'un l'autre. Sauvez ces deux pauvres corps asservis désormais à la fortune, et prisonniers de chaste amour, bannis volontaires ; mais qui ont bon vouloir, et qui ont mis toute l'espérance de leur salut en vous. Ces paroles me détrempoient et me perçoient merveilleusement le cœur, Gnémon ! tellement que je pleurois de la pitié que me firent ces deux jeunes amants, non tant de l'œil, que de l'âme. Puis les relevai, et les réconfortai, en leur donnant toujours bonne espérance de l'avenir, pour autant que par le commandement de l'oracle des dieux, l'entreprise avoit été commencée, et leur dis : Je m'en vais, quant à moi, faire ce qui nous reste. Cependant ne bougez d'ici,

et vous donnez garde le plus qu'il sera possible que vous ne soyez vus de personne. Cela dit je m'en voulois courir ; mais Chariclée me reprit par ma robe, et m'arrêta, disant : comment, mon père, voici déjà commencement d'injure, ou plutôt de trahison, que vous me faites, si vous vous en allez en me laissant seule au commandement de Théagène. Ne considérez-vous pas que c'est un mauvais garde qu'un amant, quand il a à commandement ses amours en si belle prise, et mêmement quand il se voit écarté de ceux à qui il porte révérence ; car son désir s'enflamme davantage quand il voit la chose désirée lui être exposée en proie sans défense ; parquoi je ne vous laisserai point aller, dit-elle, tant que non-seulement pour le présent, mais aussi plus pour l'avenir Théagène m'ait juré et assuré par son serment qu'il ne me connoîtra pas selon l'usance de Vénus, devant que j'aie recouvré ma maison et mes parents ; ou si la fortune ne permet que je puisse jamais les recouvrer, à tout le moins que ce soit de mon consentement, et

non autrement. Je m'émerveillai grandement de cette sage parole de Chariclée, et jugeai que sans point de faute il se devoit ainsi faire. Si allumai du feu au foyer, au lieu d'autel, et y répandis de l'encens pour faire jurer Théagène, lequel disoit bien que l'on lui faisoit tort de retrancher ainsi la confiance, que l'on dût avoir en ses mœurs, par obligation et prévention de serment, pour autant que désormais, disoit-il, vous ne me laissez nul moyen de vous donner à connoître ma volonté, laquelle vous estimerez toujours contrainte par la crainte des dieux que j'aurai jurés. Et toutefois si fallut-il qu'il jurât Apollon Pythien, Diane, et Vénus même, et tous les Amours, que sur la loyauté il feroit tout ainsi que le vouloit Chariclée, et qu'elle lui avoit prescrit. Ainsi donc appelant les dieux à témoins, ils accordèrent entre eux par serments ces choses, et quelques autres encore; et de moi je m'en allai courant chez Chariclès, là où je trouvai une maison toute pleine de tumulte, de pleurs et de lamentations, pource que les servants de Chariclée

étoient déjà venus vers lui, et lui avoient apporté la nouvelle du ravissement de sa fille. Chacun y accouroit de toutes parts, et étoient tous ceux de la ville amassés à l'entour de Chariclès, qui se lamentoit et ne sçavoit ni comment tout était allé, ni qu'il étoit expédient de faire.



CHAPITRE V.

Complainte de Chariclès pour la perte de Chariclée, et comme les Thessaliens prirent les armes pour le recouvrement d'icelle.

Si me pris à crier après eux : O pauvres malheureux ! il semble à vous voir que vous soyez tous hébétés ! Jusques à quand voulez-vous demeurer ainsi sans mot dire, ni sans rien exploiter, comme si avec ce malheur vous aviez perdu le sens ? Ne voulez-vous point prendre les armes pour aller après vos ennemis ? N'irez-vous point prendre, n'irez-vous point punir ceux qui vous ont fait un tel outrage ? Chariclès alors prend la parole, et dit : Ce seroit à l'aventure chose superflue, et peine perdue, de vouloir combattre contre cette infortune ; car je connois que c'est par courroux et vengeance divine, qui porte cette punition, laquelle le Dieu m'avoit bien prédite dès-lors qu'étant entré dedans le sanctuaire du temple à heure indue, je vis ce qu'il n'est

loisible de voir aux yeux des hommes, me menaçant que je serois privé de la vue de ce que j'aimerois le mieux, pource que j'avois voulu voir ce que je ne devois pas vouloir. Mais encore ne nous empêcheroit point cela, ajouta-t-il, de combattre des dieux mêmes, par manière de dire, si nous connoissions au moins après qui il nous faudroit courir, ou qui est celui qui nous a mis en un si grand danger. Ça été, dis-je, ce beau Thessalien Theagène, que vous admiriez tant, et que vous me vouliez rendre ami, et les jeunes hommes qui étoient avec lui. Vous en pourrez à l'aventure bien trouver encore quelqu'un en cette ville, car jusqu'à cejourd'hui ils n'en sont point bougés; et pour ce, levez-vous, et allez faire convoquer une assemblée de ville. Comme je le dis, il fut fait; et envoyèrent incontinent les gouverneurs dénoncer à son de trompe par toute la ville, qu'on eût à venir à l'assemblée. Le peuple y accourut aussitôt, et fut assemblé en conseil nocturne dedans le théâtre, là où Chariclès se tirant en avant, fit incontinent fondre en larmes toute l'assistance

du peuple à le voir seulement vêtu d'une robe noire, et la face et la tête toute semée de cendre, si se prit à leur dire : Je crois bien que vous, habitans de Delphes, à l'aventure estimerez que je me viens ici présenter au milieu de cette assistance, pour vous remontrer qu'il est raisonnable que je meure, et que pour cette occasion j'ai fait ici convoquer cette assemblée; quand vous considérerez et regarderez l'excessive surabondance de mes calamités : mais toutefois ce n'est pas ce qui me mène, combien que mes infortunes sont telles, que je dusse souhaiter à mourir, non une fois, mais plusieurs, étant maintenant homme dépourvu, haï, et persécuté des dieux; ma maison désormais déserte et vuide tout à un coup de toutes les personnes et compagnies que j'avois les plus chères. Et néanmoins une vaine espérance, commune erreur de tout le monde, me persuade de durer en cette misérable vie, me supposant qu'il se peut bien faire que je recouvrerai ma fille; et encore plus m'engage à vouloir vivre en cette ville, laquelle, premier que mourir, j'at-

tends et désire voir prendre vengeance, et faire punition de ceux qui l'ont ainsi vilainement outragée; si ces jeunes garçons Thessaliens ne vous ont, quant et ma fille, ravi et emporté votre ancienne générosité de courage, et la hardiesse de vous oser courroucer par une telle injure faite à votre patrie, et aux dieux, patrons et protecteurs d'icelle. Car, ce qui plus est indigne et insupportable en ce ravissement, c'est que de jeunes danseurs, peu en nombre, ministres seulement d'un sacrifice, s'en alloient ainsi la tête levée, après avoir si vilainement foulé aux pieds une ville, la première de la Grèce, et avoir pillé le plus beau et le plus précieux joyau qui fût au temple d'Apollon Pythien, qui étoit, hélas! Chariclée, toute ma liesse! O cruelle et implacable inimitié de la Fortune encontre moi! laquelle, comme vous savez, avec les torches nuptiales, m'éteignit ma première et naturelle fille; et pour plus aigrir et augmenter ma douleur, elle m'ôta quant et quant la mère, et me chassa de mon pays : mais encore tout cela me semble tolérable depuis

que j'eus trouvé Chariclée. Chariclée étoit ma vie, mon espérance, la ressource de ma lignée; Chariclée étoit mon seul soulas, et, par manière de dire, mon ancre de dernier répit; et cette violente tempête qui m'est maintenant venu assaillir me l'a rompue et emportée, et non pas encore simplement, ni à heure que l'on peut dire le cas être avenu témérairement : mais au même temps auquel elle a accoutumé de montrer et exercer sa malignité et pétulance à l'encontre de moi importunément et inhumainement; car elle me l'est quasi venue arracher du lit nuptial, attendu que, comme vous savez, ses noces vous étoient déjà à tous publiées et dénoncées. Il achevoit encore de dire ces paroles, et s'alloit du tout jeter en lamentations et commisérations, quand Hégésias, gouverneur de la ville, l'arrêta et le retira, disant : Delphiens, Chariclès aura assez de temps, et à cette heure et ci-après, de lamenter s'il veut, mais quant à nous, ne nous laissons pas opprimer à sa passion, et nous donnons garde que ses larmes ne nous emportent comme vagues, et

que nous ne laissions écouler en vain le temps qui, en toutes choses, et mêmement en les affaires de guerre, est de très-grande importance. Car, quant à moi, je pense que si tout de ce pas, au sortir de cette assemblée, nous nous mettons à poursuivre nos ennemis à la trace, nous les pourrons aisément atteindre pendant qu'ils chemineront assez lâchement, pour l'opinion qu'ils auront que nous nous amuserons à nous mettre en ordre et nous préparer pour les suivre ; au lieu que si nous nous arrêtons davantage à ces commisérations, ou, pour mieux dire, à ces féminines conditions, nous ne ferons autre chose que leur donner par notre paresse tant plus d'avancement devant nous, dont il ne nous restera que d'être gaudis et moqués par ces jeunes rustres, lesquels il nous faut aller saisir en la plus extrême diligence que faire ce pourra, pour les prendre et mettre en croix, et charger d'opprobres et ignominies, en étendant la peine jusqu'à leur postérité; en quoi faisant facilement, nous exciterons l'indignation des Thessaliens à l'encontre d'eux, si d'aventure

il en échappe quelques uns, et mêmement si par notre décret nous leur interdisons de plus envoyer ici gens de leur nation pour faire ce sacrifice, et ordonnons en conseil public, que désormais ce solennel anniversaire du demi-dieu Néoptolème soit célébré par nous-mêmes, et aux dépens de notre chose publique. Comme le peuple louoit et approuvoit merveilleusement ce conseil, et le confirmoit par son décret, le gouverneur va de rechef dire : Citoyens, vous le trouvez bon, que cela soit ainsi arrêté et passé par vos suffrages, que désormais jamais plus la prêtresse de Diane ne tende la branche de palme à ceux qui courront armés, car comme je puis conjecturer, de là commença à s'embraser l'affection sacrilége de Théagène, qui projeta en son cœur de ravir Chariclée dès cette première rencontre; et pourtant, sera-ce sagement fait pour le temps à venir d'ôter toute occasion de pouvoir attenter le semblable. Après que tout cela eut ainsi été unanimement par tous les suffrages, conclu et arrêté, Hégésias adonc donna le mot d'ordre

pour sortir de la ville. La trompette sonna l'alarme, et tous ceux qui étoient dedans le théâtre, sortirent pour aller à cette guerre, et s'en coururent droit du lieu de l'assemblée aux armes et au combat; de sorte que non-seulement ceux qui étoient forts assez et en âge de porter armes, mais aussi plusieurs enfants, ou qui n'étoient encore qu'entre les deux âges d'enfance et d'adolescence, suppléant le défaut de la force et de l'âge par affection et bon vouloir, osèrent bien entreprendre d'aller à la poursuite de cette vengeance. Et y eut plusieurs femmes qui montrèrent un cœur plus viril que leur sexe ne portoit, lesquelles prirent tout ce qu'elles purent trouver au hasard en lieu d'armure, et s'en coururent après; mais ce fut en vain, car elles connurent bien que pour leur sexe féminin et leur naturelle débilité et foiblesse, elles n'étoient pas pour faire aucun exploit. Vous eussiez vu un vieillard combattre contre sa vieillesse, et quasi le cœur étriver à l'encontre du corps, le bon vouloir dire injure à l'imbécillité, tant fut toute la ville indignée

et troublée de ce qu'on lui avoit ôté Chariclée; et comme si d'une seule passion elle eût toute été irritée soudainement, sans avoir la patience seulement que le jour fût venu, tout le peuple entièrement se jeta aux champs à la poursuite.



LIVRE V.

CHAPITRE PREMIER.

Calasiris, poursuivant sa narration, dit comme il chargea les deux amants dans le navire phénicien; et faisant fin à son conte pour le sommeil qui l'oppressoit, arriva son hôte Nausiclès, lequel avoit emmené avec lui Chariclée outre son gré, laquelle s'étoit nommée Thisbé, et des regrets d'icelle.

Ainsi donc étoit la ville de Delphes après à poursuivre ces Thessaliens ; mais ce qu'elle fit, ou non, je n'en sçaurois que dire ; car leur poursuite me donna l'occasion, et le loisir de la fuite. Si pris mes deux jeunes amants et les menai au bord de la mer, à cette même heure de la nuit, et les embarquai dedans le vaisseau phénicien qui vouloit, si nous eussions encore un peu arrêté, lever les ancres ; car les Phéniciens estimoient qu'ils ne m'auroient point faussé la foi promise, pour autant que l'aube du jour commençoit

déjà un petit à poindre ; et ils ne m'avoient promis de m'attendre qu'un jour et une nuit seulement. Si furent fort aises de notre venue, et nous reçurent bien volontiers ; puis démarèrent incontinent, premièrement avec les rames, jusqu'à ce qu'ils fussent hors du port. Et comme un doux vent se fut levé du côté de la terre, qui sourioit quasi à notre poupe, et émouvoit une petite onde, laquelle, par manière de dire, se jouoit au derrière du navire, ils étendirent les voiles au vent. Adonc eussiez-vous dit que le golfe de Cirrha, le pied du mont de Parnasse, les promontoires d'Étolie et de Calydoine, s'enfuyoient devant notre navire, lequel paroissoit voler tout au long. Quand nous eûmes cinglé tout le jour, et que ce vint sur le soleil couchant, nous commençâmes à voir la mer de Zacynthe, et les îles aiguës de figure et de nom. Mais à quoi faire vais-je ainsi au long racontant par le menu toutes ces choses hors de saison ; et comment m'oublié-je ainsi, et moi et vous ? Qu'est-il besoin que j'étende davantage cette narration, m'allant véritable-

ment précipiter en une mer, si j'entre une fois en ce qui suit après. Et pourtant arrêtons ici le fil de notre conte, et nous allons reposer un petit; car combien que vous soyez merveilleusement attentif, et que vous résistiez le mieux que vous pouvez au sommeil, si pensé-je que désormais les jambes vous faillent, Gnémon! et que vous vous lassez de m'écouter jusqu'à si avant de la nuit réciter mes aventures. Et au reste, quant à moi, mon enfant, vieillesse m'aggrave, et la remémoration de mes fortunes affaiblissant mes esprits m'assomme par faute de dormir. Arrêtez-vous donc, mon père, dit Gnémon : non que je me fâche de vous ouïr conter; car il me semble que je ne m'en sçaurois jamais ennuyer, non pas si vous continuiez plusieurs jours et plusieurs nuits à toujours incessamment en parler; car le fil de votre oraison me semble un doux chant de Syrènes, duquel je ne me puis soûler. Mais déjà j'ai entendu un bruit d'une tourbe de gens qui sont entrés céans, et n'a point été sans en être étonné et troublé; toutefois j'ai été contraint de me

taire, alléché et attiré par la cupidité d'ouïr toujours de plus en plus avant ce que vous auriez à dire. Je n'en ai rien ouï, dit Calasiris, à l'aventure pour ce que l'âge m'a un peu hébété l'ouïe, car la vieillesse est une maladie et imbécillité de toutes les parties du corps, et mêmement des oreilles; à l'aventure aussi pour autant que j'étois du tout occupé à ma narration. Je pense que ce soit Nausiclès le maître de céans qui soit revenu : mais, ô dieux! qu'aura-t-il fait? Tout ce que je voulois, dit adonc Nausiclès lequel entra droit sur ce point, car j'ai bien ouï, ô bon Calasiris! que vous étiez en émoi de sçavoir de mes nouvelles, et que de pensée vous étiez sur les champs avec moi, dont j'ai souventes fois fait preuve par l'affection que vous m'avez toujours portée et mêmement par le propos que j'ai trouvé en entrant que vous teniez de moi. Mais qui est cet étranger? c'est un jeune homme Grec, dit Calasiris, et du demeurant vous le sçaurez une autre fois. Au reste, je vous prie, dites-moi vitement, si vous avez fait quelque chose de bon, afin que nous

21.

soyons participans de votre joie. Vous le sçaurez aussi demain le matin, dit-il, pour le présent suffise vous de sçavoir que j'ai recouvré une Thisbé plus belle que la première; car quant à moi j'ai besoin de m'aller un peu reposer, pource que je suis las et travaillé, tant du long chemin que nous avons fait, comme aussi d'autres soucis. En disant cela il s'en court faire ce qu'il avoit dit. Mais Gnémon s'attacha à ce nom de Thisbé, quand il l'eut ouï nommer, et entra dans une si grande agonie et trouble d'entendement, qu'il ne cessa tout le reste de la nuit de se tourmenter, en soupirant très-fort et continuellement, de sorte que Calasiris même, combien qu'il fût très-profondément endormi, l'entendit bien. Au moyen de quoi le bon homme se soulevant et s'appuyant sur le coude, lui demanda qu'il avoit et pour quelle cause il se démenoit si étrangement, qu'il sembloit proprement qu'il fût furieux. Et comment ne serois-je furieux, dit Gnémon, et hors du sens, quand j'ai ouï dire que Thisbé est encore en vie? Et qui est cette

Thisbé? dit Calasiris. Comment la connoissez-vous, pour l'avoir ouï nommer? et pourquoi vous met-elle en si grand émoi pour avoir seulement ouï dire qu'elle est en vie? Je vous dirai le reste, dit Gnémon, une autre fois quand je vous ferai le récit entier de ma fortune; mais je vous dis quant à cette Thisbé, que je l'ai vue et reconnue de ces deux yeux toute roide morte, et qu'avec ces deux mains je l'ai moi-même ensevelie en l'île des Pâtres. Dormez, dormez, dit Calasiris; nous sçaurons puis après comment il va de cela. Je ne sçaurois dormir, dit Gnémon; mais vous, mon père, ne vous bougez; car quant à moi je ne sçaurois vivre, ni durer, que je ne sorte vitement, et que je n'aille, comment que ce soit, chercher et enquérir quelle frénésie a surpris Nausiclès, s'il est transporté d'entendement, ou comment il est possible que les morts ressuscitent seulement en Égypte. Calasiris à ces paroles se prit un peu à sourire, puis le sommeil l'abattit de rechef. Mais Gnémon sortant de la chambre eut tous les accidents, qu'il est vrai-

semblable que doit rencontrer un homme qui va errant de nuit, et en ténèbres parmi une maison inconnue; et toutefois il enduroit tout, tant il avoit grande hâte de se décharger du soupçon et de la crainte qu'il avoit de Thisbé, jusqu'à ce qu'à la fin, après avoir longuement tournoyé, passé et repassé par mêmes lieux et détours, pensant que c'en fussent toujours de divers, il entr'ouït la voix d'une femme, laquelle, comme le rossignol sur la prime-vère, avec un chant pitoyable, se lamentoit la nuit à voix basse et plaintive. Si tira vers la chambre dont venoit le son de cette voix qui le guidoit comme par la main, et approchant l'oreille de la porte à l'endroit où elle se fendoit en deux, il se tint coi aux écoutes. Si entendit qu'elle se complaignit encore en cette sorte : « Misérable qui pensois être échappée de la main des voleurs, qui croyois avoir évité la mort sanglante que j'avois attendue, et qui espérois désormais vivre avec mon ami une vie, bien que vagabonde et errante, qui néanmoins m'eût été très-douce avec lui, car il ne me sçauroit

advenir chose si dure, que sa compagnie ne me la rendît tolérable; maintenant aperçois-je bien que la cruelle destinée, qui dès le commencement a entrepris de me travailler, n'étant encore assouvie, m'a mis au devant et présenté un peu de plaisir, pour plus amèrement me décevoir. Je pensois être échappée de servitude, et j'y suis tombée de rechef! Je croyois être sortie hors de la prison, et je suis tenue en étroite garde; j'étois dedans une île, et en une caverne ténébreuse, j'ai semblable fortune maintenant, ou, pour dire la vérité, encore pire, étant éloigné de moi celui qui seul me pouvoit et vouloit adoucir mes amertumes! Hier ma retraite et mon logis étoit une caverne de larrons, impénétrable et inaccessible, et quelle autre chose étoit une telle habitation, sinon un sépulcre? Néanmoins la présence de celui que j'aime sur toutes créatures m'allégeoit tout cela. Il a mené deuil funèbre de moi qui étois encore vive, et m'y a déplorée pensant que je fusse morte; il m'y a lamentée comme y ayant été occise, et maintenant je suis privée de ce re-

confort ! Las ! j'ai perdu celui qui participoit à mes misères, et qui prenoit sur soi, comme un commun fardeau, partie de mes douleurs, et suis demeurée seule, déserte, prisonnière, captive, accompagnée de pleurs, exposée à la merci d'une impitoyable fortune, ne tenant plus à la vie qu'à cause de l'espérance qui me reste que mon bien-aimé est encore vivant pour moi. Mais, ô vous que j'ai cher comme mon âme ! où êtes-vous ? Quelle fortune vous est advenue ? Hélas ! n'êtes vous point aussi bien comme moi détenu en servitude ? Ce gentil cœur qui n'a jamais cédé, ni servi qu'à l'amour, est-il point en servage maintenant ! Quelque chose qu'il ait, à tout le moins vivez, afin qu'une fois vous puissiez encore voir votre Thisbé ; car ainsi m'appellerez-vous ». La force faillit en cet endroit à Gnémon, et ne se put plus contenir quand il eut ouï ces mots; en manière qu'il n'eut pas la patience d'attendre le reste, mais, ayant conjecturé par le commencement autre chose, et par la fin croyant assurément que ce fût Thisbé, s'en fallut bien peu qu'il ne

se laissât tomber tout de son long contre la porte même. Toutefois se retenant le mieux qu'il put, avec grande peine, de peur qu'il ne fût trouvé là par quelqu'un de la maison, car les coqs chantoient déjà pour la seconde fois, il s'en retourna tout tremblant de frayeur, tantôt frappant des pieds contre quelque chose qu'il rencontroit en son chemin, tantôt se heurtant contre quelque muraille, tantôt donnant de la tête au-dessus d'un huis, ou quelques vases qui étoient pendus aux solives, jusqu'à ce qu'à la fin, après avoir bien fourvoyé çà et là, il retrouva la chambre en laquelle ils étoient logés, là où il se rejeta incontinent sur le lit. Le cœur lui battoit, tout le corps lui trembloit, les dents lui claquetoient, tellement qu'il fût par aventure tombé en grand danger de la vie, n'eût été que Calasiris, qui l'entendit incontinent, le vint embrasser pour le réchauffer, et lui dit tant de belles paroles qu'il le fit revenir. Après qu'il eut repris un peu d'haleine, il lui demanda quelle chose l'avoit ainsi effrayé. Gnémon lui répondit : Je suis perdu, c'est

fait de moi! Car véritablement la méchante Thisbé vit. Il n'eut pas plutôt dit ce mot, qu'il retomba encore tout pâmé, et le bon homme Calasiris fut de rechef bien embesogné après à le faire revenir. C'étoit pour certain les dieux qui se jouoient un peu de Gnémon, ainsi comme véritablement toutes choses humaines ne leur sont que jeu et moquerie, et ne permettoient point qu'il jouît de son plus grand plaisir, sans lui entremêler quelque angoisse. Mais pour ce que peu après il lui devoit advenir une grande joie, déjà lui vouloient-ils entrelacer quelque tristesse, pour autant, à l'aventure, que telle est leur coutume; laquelle ils montroient même en cet endroit, et à l'aventure aussi, pour autant que la nature humaine n'est point capable d'une joie pure et simple; comme il peut apparoître par cet exemple de Gnémon, lequel adonc fuyoit ce qui étoit plus désirable, et estimoit formidable ce qui étoit si doux; car ce n'étoit point Thisbé, celle femme qui lors se lamentoit, mais étoit Chariclée, de laquelle voici comment il étoit advenu.

CHAPITRE II.

Comme Chariclée et Théagène, après leur consolation d'amour honnête, voulant sortir du lac et île des Pâtres, furent arrêtés par Mitrane et sa bande, puis furent séparés, et fut Chariclée remise à Nausiclès, sous le nom de Thisbé, et Théagène fut envoyé à Memphis, au satrape gouverneur d'Egypte pour le roi de Perse.

Après que Thyamis eut été pris et emmené prisonnier, et toute l'île brûlée et totalement déserte des pâtres qui y vouloient habiter, Gnémon et Thermutis, l'écuyer de Thyamis, traversèrent le lac, et sortirent au plus matin pour aller épier et savoir que l'on auroit fait du capitaine Thyamis, et leur avint ce que nous avons dit paravant. Cependant Chariclée et Théagène demeurèrent tous seuls dedans la caverne, réputant cette extrémité des misères et des maux auxquels ils étoient, être un très-grand bien pour eux; car se retrouvant alors pour la première fois tout seuls à part eux, sans qu'il y eût personne qui les empêchât, ils se soûlèrent d'accolades, d'em-

brassements et de baisers pris et donnés en privauté très-franche ; et oubliant à un coup toutes leurs mésaventures, demeurèrent un long temps joints l'un à l'autre, comme s'ils eussent été collés ensemble, prenant à satiété fruition de leur amour, chaste toutefois encore et vierge ; mêlant l'un avec l'autre leurs chaudes larmes seulement, et ne se joignant point de plus près que des baisers nets et impollus ; car quand Chariclée sentoit que Théagène s'échauffoit un petit et se vouloit montrer homme, elle le refrenoit, en lui ramenant en mémoire le serment qu'il avoit juré, et lui se réprimoit et se contenoit, étant bien vaincu d'amour, mais vainqueur de sa passion. Or quand ils eurent bien longuement demeuré en cet état, à la fin leurs affaires leur retournèrent en mémoire, qui les contraignirent de croire qu'ils s'étoient assez aisés. Si commença Théagène à parler en cette manière : Ce que plus nous souhaitons, et que plaise aux dieux de la Grèce nous octroyer, belle Chariclée, c'est de toujours pouvoir vivre ensemble, et jouir

du bien que nous avons préféré à tout autre, et pour l'espérance duquel nous avons tant souffert. Mais pourtant que les choses humaines sont si inconstantes et tant incertaines qu'elles tombent tantôt ci, tantôt là, et qu'ayant déjà beaucoup enduré, nous attendons encore de beaucoup endurer; aussi que pour le présent il nous est ordonné de nous rendre au bourg de Chemmis vers Gnémon, selon l'assignation que nous en avons prise avec lui et si nous est inconnu et incertain quelle fortune nous doit avenir entre ci et là, et davantage qu'il y a encore une grande et infinie distance d'ici en la contrée où nous aspirons et prétendons aller; je vous prie, avisons à prendre quelques marques et quelques enseignes l'un de l'autre, par lesquelles nous nous puissions reconnoître quand nous nous retrouverons, et par lesquelles, s'il advient que nous soyons séparés d'ensemble, nous nous puissions entrechercher; car c'est un bon guide pour se retrouver quand on s'égare, que de garder et retenir en mémoire quelques marques et enseignes

que l'on a prises avec ses amis. Chariclée trouva bon conseil, et avisèrent entre eux que s'il advenoit qu'ils fussent séparés l'un de l'autre, Théagène écriroit aux plus notables temples des lieux par où il passeroit, ou bien aux statues et images plus insignes de Mercure et autres pierres que l'on dresse par les carrefours, ce mot : Ici Pythicus (ou Chariclée Pythias) est allé à la main droite ou à la main gauche, en tel bourg ou en telle ville et telle contrée; en y cotant aussi le jour et l'heure. Et s'ils se retrouvoient quelquefois ensemble, après avoir été un temps séparés, que ce seroit assez de s'entrevoir seulement l'un l'autre ; pour autant qu'il ne passeroit jamais un si long-temps qu'il pût effacer les enseignes amoureuses l'un de l'autre, qui étoient empreintes en leurs âmes. Et toutefois Chariclée lui montra l'anneau de son père, lequel avoit été exposé avec elle, et Théagène lui montra une cicatrice blanche d'un coup de dent, qu'il avoit reçu au genou en chassant un sanglier, et pour marques des paroles ils choisirent, elle le flambeau et lui

la palme. Cela fait ils s'entre-embrassent l'un l'autre, et se prirent de rechef à pleurer comme si les larmes qu'ils épandoient eussent été l'effusion du vin qu'ils offroient aux dieux, et leurs baisers, le serment qu'ils juroient pour confirmer leur accord. Ces choses ainsi constituées, ils sortirent de la caverne sans toucher aux trésors qui y étoient entassés, pource qu'ils estimoient cette richesse, amassée de volerie et de pillage, être une chose pollue et contaminée; mais bien chargèrent-ils ce qu'ils avoient apporté de la ville de Delphes, que les brigands leur avoient depuis ôté. Chariclée changea d'accoutrements, puis mit dans un petit sac ses carcans, ses couronnes et sa robe sacrée; et pour plus se déguiser, elle se vêtit d'une pauvre et méchante robe, et bailla à Théagène son arc et son carquois qui lui étoient une charge fort plaisante, et armes tres-propres au dieu duquel il étoit devenu vassal. Quand ils furent sur le bord du lac, ainsi comme ils vouloient entrer dedans une nacelle, ils aperçurent devant eux une troupe de gens armés traversant le lac pour venir en

l'île. Si ne sçurent qu'ils devinrent quand ils les virent, et demeurèrent un bien long-temps tout éperdus; sans sçavoir qu'ils devoient faire, comme se courrouçant, et dépitant la fortune, laquelle leur envoyoit tout-à-coup tant d'alarmes et de traverses, jusqu'à ce qu'à la fin bien tard et quasi sur le point que ceux qui leur venoient à l'encontre abordèrent en l'île. Chariclée fut d'avis qu'ils s'en refuissent cacher, de peur que l'on ne les vît dedans la caverne, et quant et quant en le disant elle se prit à y courir; mais Théagène l'arrêta tout court, disant : Jusqu'où voulons-nous fuir la maligne destinée qui nous poursuit partout? Cédons à la fortune, ne résistons plus à ce qui nous emporte, veuillons ou non; rachetons nous de cette vie vagabonde et de cette vexation d'être ainsi toujours errants çà et là par le monde, sans aucun avantage, et nous délivrons de l'importunité de la fortune, laquelle ainsi continuellement nous fait injure sur injure. Ne voyez-vous pas comment elle a incontinent attaché conjoint à notre exil les périls des écumeurs de

mer; et comment elle s'efforce maintenant de nous travailler encore de plus grands et plus griefs inconvénients, tant par terre que par mer, nous envoyant tantôt les périls de la guerre, tantôt nous soumettant à la merci des brigands. Naguère elle nous détenoit prisonniers, asservis au vouloir d'autrui; tantôt après elle nous a rendus tout seuls; elle a fait semblant de nous donner pleine délivrance et liberté de fuir, et puis tout soudain nous a amené des ennemis pour nous tuer.. Voilà la guerre quelle nous mène en se jouant et faisant de nous une comédie, ou plutôt une tragédie. Que n'abrégeons nous donc cette tragique poésie? et que ne nous en allons nous rendre entre les mains de ceux qui nous veulent occire, de peur qu'elle, voulant faire l'issue de ses jeux encore plus magnifique, ne nous contraigne de nous défaire nous-mêmes avec nos propres mains? Chariclée consentoit bien à une partie de ce que disoit Théagène, mais non pas à tout; disant qu'il avoit bien raison d'accuser la cruauté de la fortune, mais que pourtant elle

n'étoit pas d'avis de s'aller volontairement rendre entre les mains de tels ennemis, pour autant qu'il n'étoit pas assuré qu'ils les tuassent incontinent qu'ils les auroient pris, et qu'ils n'avoient point à faire à une fortune si traitable, qu'elle leur voulût octroyer si promptement délivrance totale de leurs misères; mais que par aventure elle leur voudroit sauver la vie pour les réduire en servitude. Et quelle mort, disoit-elle, est si griève que telle condition de vivre ne fût encore plus amère, d'être exposée à l'injure de ces malheureux et méchants barbares? telle qu'elle ne se peut ni dire honnêtement, ni penser sans horreur? Et pour ce détournons la, par tout moyen qu'il nous sera possible, assurant notre espérance de la pouvoir éviter sur l'expérience du passé, attendu que déjà par plusieurs fois nous sommes échappés de périls beaucoup plus éloignés d'apparence de salut. Théagène répondit : Faisons ce qu'il vous plaira, et se mit à la suivre comme si elle l'eût traîné après elle. Mais ils ne purent jamais gagner à temps la caverne ; car cependant qu'ils regardoient ceux

qui venoient à eux de front, ils ne se donnèrent de garde qu'ils furent enveloppés par derrière d'une partie des ennemis, laquelle avoit pris terre en l'île par un autre côté. Si s'arrêtèrent tous deux fort éperdus, mêmement Chariclée, laquelle se serra incontinent contre Théagène, à celle fin que s'il lui falloit mourir, à tout le moins que ce fût entre les bras de son ami. Il y eut quelques-uns de ces gens, qui leur couroient sus, qui haussèrent les mains pour les frapper; mais quand ces deux jeunes amants jetèrent leur regard sur eux, ils éblouirent de la grande splendeur de leur beauté ceux qui venoient de propos délibéré pour les offenser, tellement que soudain le courage de leur méfaire leur faillit, et leurs mains d'elles-mêmes se laissèrent aller. Ainsi voit-on que même les cruelles mains des barbares révèrent ceux que nature a doués d'excellente beauté, et que l'œil farouche de ceux qui n'ont aucun sentiment d'amitié, s'apprivoise et s'adoucit en regardant une chose aimable. Si les prirent et à grande hâte, les menèrent incontinent à leurs chefs pour être les pre-

miers qui lui ameneroient le plus beau butin qu'ils eussent sçu gagner; mais de fait on ne lui en apporta du tout point d'autre, car il n'y eut pas un des autres soldats qui trouvât aucune chose à butiner, et si coururent toute l'île de bout à l'autre, et l'environnèrent d'armes, ni plus ni moins que de toiles ou de filets; mais le demeurant de ce qui étoit paravant en l'île, avoit été consumé par le feu, à la première alarme et course des brigands; et de la caverne qui restoit seule à piller ils n'en sçavoient rien. Ainsi les mena-t-on au chef, qui étoit Mitranes, l'un des capitaines d'Oroondates, gouverneur d'Égypte pour le grand roi de Perse. Lequel, moyennant une grosse somme d'argent, étoit venu en l'île avec Nausiclès chercher Thisbé ainsi comme nous avons déclaré par ci-devant. Quand Théagène et Chariclée, que l'on menoit à Mitranes, invoquant souvent à leur aide les dieux de salut, furent approchés de si près que ce Capitaine les put clairement voir au visage, Nausiclès, qui étoit quant et lui, se va aviser d'une ruse, qui sentoit bien son

marchand actif après le gain, et son homme d'entreprise et d'exécution. Il s'avance, et court au devant, criant : La voici, Thisbé, celle que les maudits et méchants pâtres m'avoient ôtée ; la voici, merci aux dieux et à vous, Mitranes. Et en disant cela il met la main sur Chariclée, et s'en saisit, montrant en être extrêmement aise, et en s'approchant d'elle lui dit tout bas en l'oreille en langage Grec, afin que les autres ne l'entendissent, qu'elle confessât avoir nom Thisbé, si elle se vouloit sauver. Sa ruse lui succéda bien : car Chariclée l'entendant parler Grec, et de là conjecturant que cet homme feroit quelque chose pour elle, elle lui aida à ourdir sa finesse, et mener à chef son intention ; car quand Mitranes lui demanda comment elle avoit nom, elle dit avoir nom Thisbé. Et adonc Nausiclès courut sauter au col à Mitranes : et en lui baisant plusieurs fois la tête, et feignant avoir sa bonne fortune en très-grande admiration, enfla de vaine gloire ce barbare, disant qu'il apparaissoit bien qu'autrefois il avoit heureusement exécuté plusieurs grands et mémora-

bles exploits d'armes en plusieurs batailles, vu le grand heur avec lequel il avoit conduit et mené cette présente entreprise à chef. Le barbare détrempé par la vanité de ces louanges, et quant et quant déçu par ce nom supposé qui lui fit penser que ce fût celle-même qu'ils étoient venus chercher, fut néanmoins fort émerveillé de voir une si grande beauté ; car combien qu'elle fût pauvrement vêtue, encore reluisoit-elle en son vil accoutrement, comme fait la lune à travers une nue. Toutefois la vanité de cet homme étant empêtrée de la subtilité de cette ruse, et l'occasion de la refuser préocupée, n'ayant le loisir de s'en repentir, il la mit entre les mains de Nausiclès et lui dit : Tenez, emmenez la donc, puisqu'ainsi est qu'elle est vôtre, combien qu'il eût toujours l'œil sur elle, montrant qu'il la lui bailloit et quittoit à regret pour la paction de l'argent qui lui avoit été baillé par Nausiclès. Mais celui-ci, dit-il de Théagène, qui qu'il soit sera pour mon butin ; qu'on me l'amène après moi, à celle fin que je l'envoye en Babylone : car il est bien sortable pour

servir à la table du roi. Après qu'il eut ordonné cela, il retraversa le lac, et alors ils se séparèrent d'ensemble. Nausiclès avec Chariclée s'en retourna dans sa maison au bourg de Chemmis, et Mitranes avec ses gens en d'autres bourgades, qui étoient sous son gouvernement. Là où sitôt qu'il fut arrivé, sans différer, il envoya Théagène avec des lettres au satrape Oroondates, lequel étoit pour lors en la ville de Memphis. La teneur des lettres étoit telle :

Le capitaine Mitranes au satrape Oroontades, salut. Je t'envoye un jeune homme Grec, lequel j'ai arrêté prisonnier, pource qu'il m'a semblé digne de servir seulement à l'entour de la personne du grand roi notre dieu, te cédant le moyen de faire un présent à notre commun maître et seigneur, tel que jamais sa cour royale n'en vit, ni jamais n'en verra de semblable. Voilà ce qu'il lui écrivit.

CHAPITRE III.

Comme Nausiclès fit venir Chariclée en la présence de Calasiris et Gnémon, laquelle étant reconnue par eux, fut ledit Nausiclès satisfait d'une bague précieuse, en un sacrifice qu'il célébra à Mercure; et comme ils prièrent Calasiris d'achever ses premières narrations.

Mais avant qu'il fût du tout jour, Calasiris et Gnémon, de grand désir qu'ils avoient de savoir des nouvelles, s'en vinrent vitement vers Nausiclès, et lui demandèrent ce qu'il avoit fait. Nausiclès leur conta tout de point en point comment il étoit allé en l'île, comment il l'avoit trouvée déserte, sans y rencontrer personne du commencement, comment il avoit habilement affiné et circonvenu Mitranes, et qu'au lieu de sa Thisbé il avoit eu une jeune fille qui s'étoit de bonne rencontre trouvée en l'île : si belle qu'il avoit beaucoup plus fait d'avoir rencontré celle-ci, que s'il eût recouvré celle-là; et qu'il n'y avoit pas peu de différence, mais autant que d'une déesse

à une femme; car elle étoit de si excellente beauté, qu'il n'étoit possible de plus, et qu'il ne le sçauroit assez exprimer de paroles dont il n'étoit jà besoin, attendu qu'il la leur pouvoit montrer tout présentement. Quand ils l'eurent ouï ainsi parler, ils commencèrent à entrer en soupçon de ce qui étoit, et le supplièrent qu'il commandât que cette jeune fille vînt vitement; car ils se doutoient bien que c'étoit la beauté indicible de Chariclée. Quand elle fut amenée, du commencement elle tint la tête baissée, et les yeux fichés en terre. Mais, Nausiclès lui dit qu'elle n'eût point de peur; parquoi elle leva un peu les yeux, et adonc, contre espérance, elle vit et fut vue de ceux qu'elle ne s'attendoit pas de voir. Si fondirent incontinent tous en pleurs, et comme s'ils eussent auparavant entrepris quelque signe entre eux, ou que l'on les eût frappés d'un même coup, ils se prirent tous ensemble à crier. Vous n'eussiez ouï que : ô mon père! ô ma fille! ô ma vraie Chariclée, et non pas Thisbé de Gnémon. Nausiclès fut fort ébahi de voir comme Ca-

lasiris embrassait ainsi affectueusement Chariclée en pleurant, ne sçachant et n'entendant pas encore que vouloit dire cette reconnaissance, semblable à celles qui se font quelquefois en les comédies, quand on joue des jeux ; jusqu'à ce que Calasiris le vint étroitement accoler et baiser, en lui disant : O homme de bien ! je prie aux dieux que pour ce grand plaisir que vous m'avez fait, il leur plaise vous envoyer tant de bien, que vous en soyez à votre souhait largement satisfait et content ; m'ayant sauvé ma fille que je n'espérois pas jamais revoir, et m'ayant donné à voir la chose de ce monde que plus j'aime à regarder. Mais hélas ! ma chère fille Chariclée, ma mie, où avez vous laissé Théagène ? Elle jeta un profond soupir à cette demande, et demeura un peu sans répondre, et puis dit : Celui qui m'a livrée à celui-ci, quel qu'il soit, l'emmène prisonnier. Calasiris supplia incontinent Nausiclès de lui déclarer ce qu'il savoit touchant Théagène, et qui étoit celui, qui de présent l'avoit en sa puissance, et en quel lieu il l'emmenoit. Nausiclès lui répondit

à tout, connoissant bien alors que c'étoient ceux desquels le bon vieillard lui avoit parlé tant souvent et pour lesquels chercher et retrouver, il alloit ainsi errant avec pleurs et soupirs parmi les champs. Mais il ajouta que cette connoissance n'apporteroit aucun avantage à pauvres gens, pource que ce seroit bien cas de merveille si l'on pouvoit induire Mitranes à rendre Théagène, encore que l'on lui offrît une grosse somme d'argent. Nous avons de l'argent, dit Chariclée tout bas à Calasiris, et pourtant promettez-en tant que vous voudrez. J'ai sauvé le collier que vous sçavez et l'ai ici avec moi. Calasiris s'assurant par cela, mais craignant que Nausiclès n'entrât en quelque soupçon de ce que portoit Chariclée, lui parla sagement en cette sorte : L'homme vertueux et sage, ô Nausiclès, n'est jamais indigent, encore qu'il le soit, mais mesure sa richesse à sa volonté; car les dieux lui envoient tout autant de biens comme il sait qu'il leur en faut demander. Et pourtant dites nous seulement en quel lieu est celui qui a Théagène en sa puis-

sance, et j'ai bonne espérance que les dieux ne nous délaisseront point, mais nous fourniront autant d'or et d'argent comme nous en voudrons, pour gagner et vaincre la cupidité et avarice de ce capitaine persien. Nausiclès se prit à rire, quand il l'ouït ainsi parler, et lui dit : je croirai que vous puissiez ainsi soudainement de pauvres devenir riches, comme manière de dire, par quelque artifice subit, si vous me pouvez payer l'argent de la rançon et rachat de votre fille ; car vous savez bien que les marchands et les persiens sont autant convoiteux de gagner et de s'enrichir les uns comme les autres. Je le sais bien voirement, dit Calasiris, et vous l'aurez aussi ; c'est bien la raison, vu que vous n'omettez pas un seul point de courtoisie et d'humanité envers nous, mais prévenez même ma requête, en m'offrant de votre propre mouvement, avant qu'en être par moi requis, de me rendre ma fille ; mais il me faut premièrement faire ma prière aux dieux. A votre commandement, dit Nausiclès, quant à moi je m'en vais sacrifier aux dieux pour

leur rendre grace de la bonne issue de mon entreprise; si vous y voulez assister, vous ferez cependant votre prière aux dieux, et leur demanderez de la richesse pour moi, mais vous prendrez pour vous celle que vous en aurez. Ne vous moquez pas, dit Calasiris, et ne soyez incrédule ni défiant; allez seulement devant préparer le sacrifice, puis, quand tout sera prêt, nous nous y trouverons. Il fit ainsi, et un peu après un valet de Nausiclès leur vint dire qu'ils se hâtassent de venir vitement au sacrifice. Eux qui déjà avoient avisé ensemble ce qui étoit de faire, s'y en allèrent joyeusement, à savoir Calasiris et Gnémon, avec toute la troupe de tous les autres conviés, car il avoit fait préparer un solennel sacrifice; et Chariclée avec la fille de Nausiclès et les autres femmes, lesquelles firent tant par leurs prières, en la consolant et priant, qu'elles l'y menèrent quant et elles, combien qu'elle n'y fût à l'aventure jamais allée, si ce n'eût été qu'elle pensa user de l'occasion du sacrifice à faire des prières pour le salut de Théagène. Quand ils furent au

temple de Mercure, car c'étoit à lui que Nausiclès faisoit ce sacrifice, comme à celui qui s'entremêle des négoces et trafics des marchands, l'ayant en singulière dévotion sur tous les autres dieux, Calasiris contempla un petit les entrailles des victimes immolées, et montra bien par les diverses mutations et changements de son visage, que les dieux leur signifioient à l'avenir de bien diverses aventures, entremêlées de tristesse et de joie; puis jeta ses deux mains sur l'autel, où le feu du sacrifice brûloit encore, et faisant semblant de tirer de dedans le brasier ce qu'il avoit paravant pris sur lui : Voilà, dit-il à Nausiclès, ce que les dieux vous envoient par nous pour la délivrance et rançon de Chariclée, et en disant cela, lui présente un des anneaux royaux, qui étoit une chose fort belle et singulière à voir. Le cercle étoit d'ambre, et dedans le chaton étoit enchassée une améthyste éthiopique ardente, de la grandeur de l'œil d'une jeune pucelle, mais de beauté beaucoup plus excellente que ne sont celles qui viennent de l'Ibérie ou de la Bretagne,

car elles ont par-dessus une feuille rougeâtre ressemblant aux boutons de roses qui ne font encore que commencer à s'épanouir et à se rougir des rayons du soleil : mais en l'améthyste éthiopique, vous voyez une couleur vive et un feu qui étincelle du fond de la pierre; et si en la tenant en votre main vous la renversez, elle vous jette un rayon doré, non toutefois tel qu'il éblouisse la vue de lueur trop véhémente, mais plutôt l'illumine et la réjouit de sa gaie vivacité, et a davantage la vertu et puissance naturelle beaucoup plus certaine que n'ont celles que l'on apporte des provinces de l'occident, car elle ne dément point son nom, mais véritablement est améthyste à celui qui la porte, car elle le tient sobre, et le garde de s'enivrer aux banquets. Telles sont toutes améthystes que l'on apporte des Indes ou de l'Éthiopie. Mais celle que Calasiris apporta lors, et offrit à Nausiclès, étoit encore beaucoup plus précieuse et plus riche, car elle étoit enrichie d'ouvrage engravé. L'engravure étoit un petit garçonnet qui gardoit des moutons, étant tout debout

dessus une roche, non guère haute, pour voir ses bêtes à l'entour de lui; et faisant paître son petit troupeau à la note qu'il sonnoit de son flageolet, il sembloit proprement à voir que ses moutons l'écoutassent, et qu'ils allassent paissant à la cadence de sa flûte. Vous eussiez dit qu'ils étoient revêtus et chargés de toison d'or, non que l'art leur donnât cette grace, mais c'étoit la naïve couleur de l'améthyste qui reluisoit ainsi sur leur dos. Il y avoit des agneaux entaillés dont étoient peintes les tendres lascivetés : les uns accouroient en troupe vers le rocher; les autres tournoient à l'entour, et faisoient un théâtre pastoral de cette roche; d'autres s'éjouissoient du feu et de la flamme de l'améthyste, ni plus ni moins que des rayons du soleil, et en sautelant grattoient un petit la pierre, du bout des pieds tant seulement; mais ceux qui étoient jà moutons faits, et plus brusques que les agneaux, vous eussiez dit qu'ils vouloient tout d'un coup franchir le saut de tout le poupris de la pierre, mais que l'art de l'ouvrier les en gardoit, comme si

le chaton eût été un parc ou un tect auquel il les eût enfermés, et eux et la pierre aussi, laquelle étoit véritablement pierre, et non pas fiction ou imitation artificielle; car l'ouvrier avoit réservé un coin de l'améthyste pour en faire la roche, et s'étoit servi de la chose véritable, à représenter ce qu'il vouloit contrefaire, estimant être chose superflue de vouloir contrefaire une pierre en une pierre. Voilà quel étoit l'anneau, de l'excellente nouveauté duquel Nausiclès ébahi, et quant et quant plus réjoui de la grande valeur, estimant que la pierre valoit autant comme tout son bien, dit : Quant à moi, ô bon Calasiris! je ne faisois que me jouer, et ne parlois point à bon escient, quand je vous ai demandé la rançon de votre fille; car mon vouloir et intention étoit de la vous rendre sans vous en faire rien payer; mais puisque, comme vous autres sages dites :

Les dons des dieux ne sont à refuser.

je reçois cette pierre envoyée des dieux, et crois fermement que c'est Mercure, le meil-

leur et le plus gentil de tous les dieux, qui, selon sa coutume, m'a adressé cette bonne rencontre, vous ayant véritablement envoyé ce beau joyau par le feu, car encore l'*en* peut-on voir tout flamboyant; et d'autre part, j'estime que celui est très-honnête gain, lequel sans apporter diminution ou dommage à celui qui le donne, rend plus riche celui qui le reçoit. Cela dit et fait, il convia tout le monde à ce soir à table pour banqueter; ayant fait couvrir à part pour les femmes dedans le chœur du temple, et en *la nef* pour les hommes. Après qu'ils eurent pris leur réfection à suffisance, que les tables furent levées et les coupes apportées pour boire, selon la coutume, de rang les uns aux autres, les hommes chantèrent et burent en l'honneur de Bacchus, et les femmes dansèrent au son d'une hymne pour rendre grace à Cérès. Mais Chariclée s'étant retirée à part, pensoit à son affaire, priant aux dieux de lui octroyer cette grace que Théagène se pût sauver et se réserver à elle. Et comme déjà la compagnie commença à s'échauffer après boire, et que

l'un s'adonna à une sorte de passe-temps, l'autre à un autre, Nausiclès tendant une coupe pleine d'eau pure à Calasiris, lui dit : O bon Calasiris! je bois à vous de cette eau toute pure comme vous l'aimez : Ce sont nymphes toutes pures non mêlées avec Bacchus, mais encore véritablement vierges. Mais s'il vous venoit à gré de nous dire des contes que tant nous désirons, comme vous savez, vous nous auriez rassasiés d'un très-savoureux et délectable breuvage. Voyez-vous pas comme pour se récréer les femmes se sont mises à danser après le banquet? Quant à nous, le récit de votre voyage et pérégrination seroit une très-sortable et bienséante adjonction à ce festin, s'il vous plaisoit, laquelle nous seroit bien plus douce et plus plaisante qu'aubade de flûtes ni danse quelconque : attendu mêmement que, comme vous savez, souvente fois par ci-devant vous m'avez remis de jour à autre, lorsque la souvenance de vos mésaventures encore fraîches vous plongeoit en abyme de douleur; et attendu aussi que vous ne le sauriez garder ni

différer à meilleur temps, ni plus opportun que le présent, vu que dès cette heure vous voyez l'un de vos enfants, à savoir votre fille, saine et sauve; et quant à votre fils, vous le verrez, les dieux aidant, dedans peu de jours d'ici; à moins que vous ne me fâchiez en me remettant encore de rechef à un autre temps cette narration. Et Dieu vous doit ce que vous désirez, ô Nausiclès! dit adonc Gnémon, qui ayant fait venir à ce festin toutes sortes d'instruments de musique, n'en faites autrement point de compte, et les quittez aux autres qui ont des affections plus vulgaires, pour le désir que vous avez d'ouïr des choses véritablement saintes et mystiques, et pour certain, entremêlées d'une volupté divine. En quoi il me semble que vous entendez très-bien la nature de la divinité, de colloquer Mercure auprès de Bacchus, et de mêler la délectation de beaux contes avec la bonne chère du festin. Quant à moi, je prise bien grandement toute l'autre somptuosité et magnificence de votre sacrifice; mais il me semble que l'on ne sauroit faire chose plus

agréable à Mercure, que de contribuer à son sacrifice et festin, par ce qui lui est le plus propre, c'est à savoir le parler.

CHAPITRE IV.

Calasiris reprend sa narration finie au premier chapitre, et dit comme le navire des Phéniciens arriva en l'île des Zacynthiens, où lui, Théagène et Chariclée furent logés chez un bon pêcheur, lequel lui découvrit une embûche qui se dressoit contre eux.

Calasiris s'y accorda en partie pour gratifier à Gnémon, et en partie aussi pour plus obliger à lui Nausiclès, à cause de ce qu'il avoit affaire de lui. Si leur conta tout dès le commencement, répétant sommairement en peu de paroles ce qu'il avoit premièrement dit à Gnémon en passant tout de gré aucunes choses, qu'il estimoit n'être point expédient que Nausiclès entendît. Puis reprit le fil de ce qui lui restoit à dire et qui étoit conséquent à ce qu'il avoit déjà dit en cet endroit : que quand ils furent embarqués dedans le navire phénicien, en leur enfuyant de la ville de Delphes, pour le commencement ils cinglèrent à souhait, étant poussés d'un petit vent qui leur donnoit en poupe ; mais quand

ils arrivèrent au détroit de Calydonie, qu'ils furent bien fort travaillés, pour autant que naturellement la mer est en cet endroit là toujours tourmentée et turbulente. Gnémon ici le pria de ne passer point outre, avant que leur exposer s'il savoit aucune raison, pour laquelle la mer fût toujours agitée en ce lieu là. Il lui répondit : La mer Ionique d'une large et spacieuse étendue se vient à étrécir là endroit, et à se répandre dedans le golfe de Crissa, comme, en manière de dire, par un petit goulet; et se voulant aller mêler et conjoindre à la mer Égée, elle rencontre le détroit du Péloponèse, qui arrête et repousse son impétuosité, la gardant de passer outre. Ce qui a été fait, à mon jugement, par une grande providence divine, qu'elle rencontre ainsi cette encolure du Péloponèse qui, comme une levée ou une chaussée, la garde de noyer la terre opposite; et de là vient ce reflux de la mer, comme il est vraisemblable, laquelle est plus pressée à l'endroit de ce détroit, qu'elle n'est pas en tout le reste du golfe, pour autant que la mer qui flue d'amont et celle qui reflue

d'aval, se viennent le plus souvent à rencontrer là et se battre l'une l'autre, dont les eaux mugissent horriblement, et de cette concussion sort un bouillonnement qui écume, et s'en enfle la mer de grosses ondes, ni plus ni moins qu'en tourmente. L'assistance trouva cette raison bonne, et donna louange à ses paroles, témoignant que c'étoit voirement la vraie cause de cette agitation; et Calasiris suivit le fil de sa narration, disant : Quand donc nous eûmes passé ce détroit, ne voyant déjà plus les îles que l'on nomme aiguës, il nous fut avis que nous voyons de bien loin le promontoire des Zacynthiens, ni plus ni moins qu'une nue qui est en l'air si éloignée de nous ou si peu apparente, qu'à peine notre vue la put discerner. Adonc le pilote commanda qu'on calât la voile. Nous demandâmes pourquoi il commandoit que l'on alentît et retardât le cours du navire, qui ayant le vent à gré cingloit tant à souhait. Pour autant, répondit-il, que si nous cinglions toujours à pleine voile nous arriverions auprès de l'île environ le premier guet de la nuit et je crain-

drois d'aller donner de nuit que l'on ne voit goutte, en lieux pleins de rochers et d'écueils. Adonc est-il meilleur que nous passions de la nuit en haute mer, ne prenant du vent qu'à demi, en compassant et proportionnant si bien notre voile, que nous ayons autant de vent qu'il nous en faut pour approcher de la terre environ l'aube du jour. Le pilote alléguoit cette raison, Nausiclès : mais ne fut par ainsi fait pourtant, et si arrivâmes environ le soleil levant, et jetâmes l'ancre. Ceux de l'île qui demeuroient à l'entour du port, lequel n'est pas fort loin de la ville, accouroient de toutes parts pour nous voir, comme quelque nouveau et étrange spectacle, s'émerveillant, ainsi qu'ils montroient, de la facilité et légèreté de notre vaisseau, qui étoit fort beau, et quant et quant grand et haut élevé, aisé à connoître que c'étoit ouvrage de Phénicie, là où l'on bâtit ainsi de beaux vaisseaux; et disoient que fortune nous avoit merveilleusement favorisés, d'avoir eu le temps si doux et navigation si facile, sans peine ni danger aucun sur la saison de l'hyver, et lors

que les étoiles Pléiades étoient déjà cachées. Incontinent que nous fûmes arrivés, tous les autres presque qui étoient avec nous dedans le vaisseau, ainsi que l'on attachoit encore les cordages, sortirent du navire, et s'encoururent en la ville de Zacynthe pour acheter ce qui leur étoit nécessaire; mais moi qui avois ouï-dire au pilote qu'ils devoient hyverner en cette île, m'en allai enquérir si je pourrois trouver quelque petit logis là au long du rivage de la mer, ne voulant point hyverner dedans le navire, estimant que c'étoit un séjour mal propre et peu convenable pour nous, à cause de cette confusion des matelots et gens de marine; et davantage la ville étant une retraite mal sûre pour céler la fuite de ces deux jeunes amants. Je n'eus guère cheminé que je trouvai un vieil homme pêcheur assis devant la porte de sa maison, qui racoutroit un filet rompu. Si m'approchai de lui, et lui dis : Bonjour, mon bon ami, dites-moi, s'il vous plaît, où je pusse ici au long trouver logis. Il me répondit : ce fut l'autre hier qu'on le me jeta ici au long de cet écueil sur un

rocher couvert d'eau, dont il m'a été ainsi déchiré. Ce n'est pas cela que je vous demande, lui dis-je, mais vous me feriez un bon tour, si vous vouliez me recevoir en votre logis, ou m'en enseigner un autre qui me pût et voulût loger. Ce ne fut pas moi, non, dit le bon homme, je n'étois pas dedans le bateau Jà à dieu ne plaise, que Tyrrhène fasse une si lourde faute, ni qu'il soit tant radoté et hébété de vieillesse. Ce fut la faute de mes petits garçons, lesquels, pour ne connoître pas les endroits où il y a des roches cachées sous l'eau, allèrent jeter leurs rets, là où il ne falloit pas. Je connus bien que le bon homme étoit un peu sourd, et me pris à crier plus fort. Je vous dis encore un coup bonjour, et que je vous prie de m'enseigner là où, nous qui sommes étrangers, nous pourrions héberger. Soyez le bien venu, me répondit-il alors, s'il vous plaît de loger chez nous, moyennant que vous ne soyez point de ceux qui cherchent les logis où il y ait beaucoup de chambres, et force lits, et que vous n'ameniez point grand train avec vous. Je lui dis que je n'avois que deux miens en-

fants et moi, c'étoient trois en tout. Voilà, dit-il, un bon nombre, et vous nous trouverez un davantage seulement; car j'ai aussi deux enfants qui demeurent encore avec moi, les autres plus grands sont mariés, et se tiennent dans leur ménage, et une nourrice de mes petits garçons qui fait la quatrième, car leur mère est morte n'a pas long-temps; et pourtant ne différez d'y venir, étant assuré que vous y serez le bien venu et reçu à bonne chère; car vous me semblez à la première rencontre quelque notable et honnête personnage. Je le fis ainsi, et tantôt après ce bon homme Tyrrhène me reçut d'un bon visage en sa maison avec Chariclée et Théagène, et nous bailla la meilleure et la plus chaude partie de son logis; de sorte que nous passâmes le commencement de l'hyver assez joyeusement, étant tout le long du jour ensemble, et nous séparant quand il falloit dormir. Chariclée couchoit avec la nourrice, Théagène et moi ensemble à part, et Tyrrhène avec ses enfants en une autre petite chambre. Nous ne faisions qu'une table et fournissions nous

autres de toute chose, excepté que Tyrrhène festoyoit mes jeunes gens du poisson qu'il prenoit en la mer, pêchant quelquefois lui seul, et quelquefois aussi nous nous y ébations en passant le temps, et lui aidions à pêcher, dont il sçavoit merveilleusement bien le métier en toutes manières et toutes saisons. Jamais ne jetoit les rets à faute, et en prenoit toujours grande quantité, tellement que plusieurs attribuoient la longue expérience de son art à un heur et faveur de fortune. Mais il n'étoit pas possible que le malheur ne suivît les malheureux par-tout, et ne pouvoit demeurer la beauté de Chariclée sans toujours quelque nouvel encombre, non pas même si elle eût été en un désert. Car ce jeune marchand Tyrien, qui avoit gagné un des prix aux jeux Pythiques, avec lequel nous nous étions embarqués sur mer, me venoit souventes fois à part importuner et me rompre la tête de prières et de supplications, me demandant comme au père Chariclée en mariage; se magnifiant fort soi-même. Et tantôt m'alléguoit la noblesse de son lignage, tantôt me

contoit la richesse qu'il avoit là même quant et lui, et comment le navire étoit sien, comment il étoit seigneur de la plus grande partie des marchandises qui étoient dedans, lesquelles étoient or et argent, pierres précieuses, et draps de soie; et quant et quant, pour grande amplification et accroissement de sa noblesse, il mettoit aussi en ligne de compte la victoire qu'il avoit obtenue aux jeux Pythiques, et beaucoup d'autres telles choses. Au contraire je lui mettois en avant l'étroite pauvreté en laquelle j'étois pour lors, et que jamais je ne pourrois avoir le cœur de donner en mariage ma chère fille à un étranger, qui demeureroit en une autre nation et en une région si éloignée de l'Égypte.

Ne dites plus cela, me disoit-il, mon père, il me sera avis que vous m'aurez fait un très-grand présent, quand vous m'aurez donné votre fille, car je l'estime autant qu'un million de talents, voir que toute la richesse du monde, et davantage j'abandonnerai ma nation et mon pays, et si me détournerai de mon voyage de Carthage, et ferai voile avec

vous en quel quartier du monde que vous voudrez. Alors voyant que ce Phénicien ne me laissoit point en paix, mais qu'étant extrêmement passionné de ce désir, il ne failloit pas un jour à me venir molester d'une même chose, je délibérai de l'amuser par belles promesses, de peur qu'il n'attentât de nous faire quelque violence en cette île, et lui promis que je ferois ce qu'il voudroit, mais que nous fussions en Égypte. M'étant par ce moyen pour quelque temps dépêtré de lui, voici la fortune qui vint nous redoubler vague sur vague, comme l'on dit en commun proverbe : car Tyrrhène, peu de jours après me retirant à part en un endroit là où le rivage de la mer se courboit et faisoit un angle : O Calasiris! me dit-il, je vous jure par le dieu de la mer Neptune, et par tous les autres dieux marins, que je vous vois aussi volontiers comme si vous étiez mon propre frère, et vos enfants comme s'ils étoient miens : et pour ce vous viens-je exposer et réveler une chose qui se machine contre vous, laquelle, certes, me déplait grandement, mais je ne puis néan-

moins saintement la vous céler, attendu que nous avons jà vécu quelque temps ensemble en une même maison, et qu'il est totalement nécessaire que vous le sçachiez. Je vous avertis qu'il y a un brigantin de corsaires et écumeurs de mer qui épient ce navire phénicien, lesquels sont à l'abri de ce promontoire en embûche, et envoient continuellement des épies, pour sçavoir quand il doit mettre voiles au vent, et pourtant, regardez, pensez et considérez sagement que c'est que vous ferez; car je vous avise qu'ils machinent un si méchant et malheureux cas, dont ils sont pourtant coutumiers, principalement pour vous surprendre, ou plutôt votre fille. Je prie aux dieux, lui dis-je adonc, qu'ils vous rétribuent ce que vous méritez pour cette votre bonté envers nous. Mais d'où et comment, ô Tyrrhène! avez-vous découvert cette embûche? Je suis, dit-il, connu d'eux à cause de mon métier, car je leur porte du poisson pour autant qu'ils m'en baillent meilleur prix que je n'en aurois ailleurs; et comme l'un de ces jours je levois mes nasses et engins que

j'avois jetés au long des rochers de cet écueil, le capitaine de ces pirates me vint arraisonner, et me demanda si je ne sçavois point quand ces Phéniciens devoient partir. Et, ayant incontinent entendu l'embûche de sa demande, je lui répondis : De vous dire assurément quand ce sera, Trachinus, je ne sçaurois ; mais je crois qu'ils démareront incontinent sur le commencement de cette primevère. Et cette pucelle qui est logée chez toi, ne nagera-t-elle pas quant et eux? Je n'en sçais rien, lui dis-je, mais pourquoi me le demandez-vous? Pource, dit-il, que je suis homme perdu de son amour, pour l'avoir vue une seule fois; car je n'ai point de souvenance d'avoir jamais vu une si grande beauté, combien que j'aie autrefois pris plusieurs prisonnières qui n'étoient point ni laides, ni trop âgées. Et adonc, usant de finesse, afin qu'il me découvrît tout le dessein de son entreprise : Qu'avez-donc affaire, lui dis-je, de vous attacher à combattre contre ces Phéniciens, vu que vous la pouvez bien avoir sans nul sang épandre, ni

CHAPITRE V.

Calasiris, par son astuce, fait embarquer les marchands Phéniciens, ensemble lui Théagène et Chariclée, croyant éviter le danger des pirates; du songe épouvantable dudit Calasiris; plus la poursuite desdits pirates, dont Trachinus étoit capitaine, et ce qui advint.

Je m'en allai de là bien triste et pensif, quand j'eus ouï ces nouvelles, et ruminai à part moi en mon entendement toutes sortes et manières d'avis, jusqu'à ce que par cas d'aventure voici venir à moi le marchand Phénicien, lequel, me parlant de rechef de ce qu'il avoit accoutumé de me dire, me donna occasion et ouverture d'un expédient, ce m'étoit avis. Car lui taisant ce que bon me sembla de ce que Tyrrhène m'avoit découvert, je lui en déclarai cette seule partie, à sçavoir qu'il y avoit quelqu'un du pays, qui avoit entrepris et délibéré de me ravir ma fille, pour auquel résister, lui dis-je, vous ne sçauriez être assez puissant: et je choisirois beaucoup plutôt la vous fiancer qu'à lui, tant

pour la connoissance que nous avons déjà entre nous, que pour vos biens et richesses; et aussi devant toutes autres choses, pour autant que vous m'avez promis de vous en venir demeurer en notre pays, moyennant que je la vous voulusse donner en mariage. Parquoi, si vous en avez du tout telle affection que vous me dites, il vous faut hâter vitement de partir d'ici premier que l'on anticipe de nous contraindre à faire quelque chose malgré nous. Il fut aise à merveille d'ouïr ces propos, et me dit : Vous parlez très-bien, mon père, et quant et quant me vint accoler et baiser, me demandant : Quand voulez-vous que nous mettions à la voile? Car combien, dit-il, qu'il ne soit pas encore saison de se mettre sur mer, toutefois en nous rendant en un autre port, nous nous mettons hors du danger de l'embûche dont nous nous doutons, et si pourrons attendre là en sûreté que l'air soit parfaitement assuré et arrêté. Je voudrois, dis-je, si mon commandement est de quelque autorité envers vous, que nous partissions sur le commencement de la nuit. Il me ré-

pondit qu'il se feroit ainsi, et s'en alla. Je m'en retournai en notre logis, sans dire mot à notre hôte Tyrrhène; mais j'avertis mes deux enfants, que le soir même il nous faudroit rembarquer en le navire. Ils en furent de prime face bien ébahis, et me demandèrent la cause pourquoi. Je leur dis que je leur ferois entendre une autrefois : seulement vous dis-je qu'il est expédient pour le présent d'ainsi le faire. Nous soupâmes légèrement et puis nous nous retirâmes pour reposer un petit. Et adonc s'apparut en songe à moi un vieillard sec et défait au demeurant; mais qui montroit une cuisse nouée, laquelle témoignoit bien la force de corps qu'il avoit autrefois eue en la fleur de son âge. Car pour lors il étoit retrait et cassé de vieillesse. Il avoit la tête couverte d'un casque et alloit rêvant en soi-même, comme un homme avisé, fin, et de profonde cogitation, traînant une jambe, comme s'il eût cloché pour quelque blessure. Si s'approcha de moi et en se souriant du bout des lèvres : Hé dea, dit-il, homme merveilleux, vous êtes celui seul qui

n'avez tenu compte de moi; car tous ceux qui ont passé au long de l'île des Céphaleniens sont toujours venus visiter ma maison, et ont bien daigné avoir soin de connoître et enquérir de ma gloire, et vous en avez tenu si peu de compte, que vous n'avez pas seulement daigné, ce que l'on dit communément, me saluer au moins en passant, attendu que je demeurois si près de vous. Pour ce vous avertis-je, que de bref vous en payerez l'amende, et souffrirez de mêmes accidents et fortunes que moi: car vous tomberez entre mains d'ennemis et par mer et par terre; mais saluez la pucelle que vous menez de par ma femme, car elle lui envoye de par moi salut, pour autant que sur toute chose elle honore et garde pudicité, et lui en annonce une très-heureuse fin et issue. Je me réveillai en sursaut, tout tremblant d'effroi, et comme Théagène me demanda que j'avois: Peut-être, dis-je, avons nous trop demeuré à nous aller embarquer, et est ce qui m'a ainsi troublé et ému quand je me suis éveillé. Mais levez-vous, et troussez soudain vos hardes, je m'en vais

faire apprêter Chariclée. La pucelle fut aussitôt prête comme je lui eus commandé. Tyrrhène même qui nous sentit remuer se leva, et nous demanda que c'étoit que nous voulions faire. Ce que nous faisons, dis-je, c'est par votre conseil, nous tâchons à nous échapper des mains de ceux qui nous aguettent. Au demeurant, nous nous recommandons à vous et prions les dieux qu'ils nous aient en leur sauve-garde, pour le bon traitement que nous avez fait, comme un homme de bien en votre logis; mais je vous prie, pour le dernier plaisir et grâce dont je veux requérir, que vous passiez en l'île d'Ithaque et sacrifiez pour nous à Ulysse, le priant qu'il lui plaise apaiser et remettre le mal talent qu'il a encontre nous; pensant que nous l'ayons méprisé, ainsi comme lui-même qui s'est apparu cette nuit à moi le m'a dit. Il me promit de le faire, et nous vint convoyer jusqu'en le navire, pleurant très-fort à chaudes larmes, et priant aux dieux qu'ils nous voulussent préserver d'encombre et de mal fortune en notre navigation, et nous conduire à port

désiré. Bref, qu'est-il besoin que je vous ennuie en allongeant plus le conte? Incontinent que l'étoile du jour commença à poindre, nous mîmes à la voile contre l'opinion des matelots, qui contredirent bien fort communément; mais ils furent à la fin persuadés et gagnés par ce marchand Tyrien, qui leur donna à entendre que c'étoit pour éviter l'embûche susdite des brigands, comme je l'en avois embouché, et leur disoit vérité en leur pensant dire mensonge. Quand nous fûmes en haute mer, nous eûmes les vents si violents, la tourmente si très-forte, et la tempête si très-grande, que nous fûmes bien près de périr. A la fin nous retirâmes à l'abri d'un écueil de l'île de Crète, ayant perdu l'un de nos timons, et les verges du mât étant brisées. Et pource fut-on d'avis, tant pour réparer le vaisseau, comme aussi pour nous refaire et rafraîchir un petit, que nous séjournassions quelques jours en cette île. Et cela fait, on nous commanda de nous rembarquer de rechef. Il étoit le premier jour que la lune nouvelle commençoit à luire, étant

sortie de la conjonction du soleil; si montâmes sur mer et nous mîmes à la voile que déjà le doux zéphir de la prime-vère commençoit à lever. Le pilote dirigeoit jour et nuit le cours du navire droit vers la contrée de Lybie; car il disoit que nous eussions peu de là à traverser à droit fil la mer, et directement nous y rendre, si le vent ne se tournoit : mais qu'il se falloit hâter de gagner quelque port ou quelque rade; pour ce que c'étoit un brigantin de pirates qu'il voyoit de loin de la poupe du navire. Car depuis que nous sommes, dit-il, partis du promontoire de Crète, il nous a toujours suivis à la trace, et a toujours tenu la même route que nous, comme s'il tendoit au lieu même auquel nous allons. Et ai souvent pris garde qu'il fait tout autant de tours comme nous; car pour l'essayer j'ai plusieurs fois détourné tout à mon escient le vaisseau du droit cours. Aucuns de ceux qui étoient dedans le navire furent piqués de ces paroles et s'entre-encouragèrent de se mettre en défense; les autres n'en firent compte, disant que c'étoit l'ordinaire qu'en plaine et

haute mer les petits navires suivissent la route des plus grands, pource qu'on a opinion qu'il y a toujours des pilotes et mariniers plus expérimentés dedans les bien grands vaisseaux, qu'il n'y a pas dedans les petits. Comme ils étoient en cette dispute, le jour déclinoit déjà fort et étoit environ l'heure que le laboureur retournant du labourage délie ses boeux de la charrue. Et adonc la force du vent se lâcha fort, et alla toujours en diminuant petit à petit, tant qu'il vint à n'avoir plus de puissance, en sorte qu'en donnant dedans la voile, il ne la faisoit plus que secouer sans la pousser, et à la fin il se termina du tout en calme, comme s'il se fût caché avec le soleil, ou, pour dire plus véritablement, qu'il eût voulu servir et s'accommoder à ceux qui nous poursuivoient. Car tant que nous cinglâmes à pleine voiles, nous avançâmes toujours de beaucoup le brigantin qui venoit après nous, pource que nos voiles qui étoient plus grandes et plus amples, prenoient beaucoup plus de vent que les leurs; mais quand la tranquilité eut applati la mer, le brigantin nous eut tan-

tôt atteints, pour autant que tous ceux qui étoient dedans ramoient, et que leur vaisseau étoit léger et aisé à voguer. Quand ils furent bien près de nous, il y eut quelqu'un des Zacynthiens qui s'étoient embarqués avec nous, qui s'écria : Mes amis nous sommes perdus, c'est véritablement une troupe de pirates ; je connois bien le brigantin de Trachinus. Tout notre navire fut ému et effrayé de cette nouvelle, et en calme se trouva plein de plus grande émeute, qu'il n'eût pas été en tourmente, tant il fut incontinent troublé de pleurs, de cris, d'allées et de venues. Les uns descendoient sous le tillac au fond, les autres se présentoient sur le port et sur les bords, s'encourageant l'un l'autre de combattre. Il y en avoit qui vouloient sauter dedans le petit esquif, pour eux enfuir, jusqu'à ce que par trop différer et attendre, le combat les surprit dedans le navire, et les y contraignit de demeurer et prendre en main ce qu'ils purent trouver, pour se défendre contre les brigands. Théagène bouilloit d'ardeur et enrageoit de com-

battre, de sorte que Chariclée et moi eûmes bien à faire à le retenir, en l'accolant, elle à celle fin, comme elle disoit, que non pas à la mort même elle ne fût séparée de lui, mais que d'un même coup et d'une même épée elle reçût une commune mort. Et moi pour autant que quand j'eus aperçu Trachinus venir contre nous, je me pensai qu'il nous pourroit bien servir de quelque expédient, comme il advint; car ces pirates incontinent s'approchèrent et vinrent cotoyer notre navire, essayant s'ils pourroient gagner le vaisseau sans combattre A raison de quoi ils ne tiroient encore nul trait, ni ne chargeoient personne; mais en voletant et tournoyant tout alentour de nous, ils ne nous permettoient ni aller avant, ni reculer arrière. Il sembloit proprement qu'ils assiégeassent notre navire, et qu'ils le voulussent prendre par composition. Ils se prirent à nous dire : O malheureuses gens que vous êtes! comment êtes-vous si enragés et comment osez-vous lever les mains et vous mettre en défense contre une si expugnable trop plus grande puissance, que

n'est la vôtre, en vous ruant ainsi en votre mort toute évidente? Nous vous faisons encore ce bon tour de permettre à ceux qui voudront sortir, qu'ils s'embarquent dedans l'esquif, et qu'ils se sauvent là où ils voudront. Ceux de notre navire, tandis qu'ils combattoient seulement de paroles, sans danger, faisoient des braves et disoient qu'ils n'en sortiroient point. Mais quand l'un de ces brigands le plus aventureux se fut jeté dedans notre vaisseau, et qu'en frappant d'un poignard qu'il avoit en la main tous ceux qu'il rencontroit, il leur eut enseigné que la guerre se fait avec meurtre et effusion de sang humain, et que incontinent tous les autres corsaires y sautèrent aussi après lui, alors ces marchands Phéniciens se repentirent bien qu'ils n'avoient accepté la première offre, et se jetèrent à genoux en les suppliant de ne leur faire nul mal, et qu'ils feroient ce qu'on leur commanderoit. Et combien que ces brigands tuassent déjà tout à bout, car depuis qu'on voit une fois le sang cela acharne et aiguise de plus en plus le courage, toute-

fois par le commandement de Trachinus soudainement, contre toute espérance, ils pardonnèrent à tous ceux qui se mirent à genoux, et y eut une trève malféable, laquelle de fait étoit une très-cruelle guerre, avec un faux et menteur nom de paix, les conditions étant bien plus griéves que le combat même. Car il leur fut commandé de sortir du navire chacun avec une robe seule, et non autre chose sur peine de la mort à qui autrement feroit. Mais il n'y a certainement rien qui soit plus précieux, ni plus cher aux hommes, qu'est la vie, pour laquelle cause les Phéniciens adonc dépouillés de toute l'espérance de leur richesse, qui étoit dedans le navire, comme s'ils n'eussent rien perdu, ou plutôt qu'ils fussent allés gagner quelque grande chose, se hâtèrent à qui avanceroit son compagnon d'entrer le premier dedans l'esquif, aimant trop mieux chacun d'eux être, quoique bien à détroit, que d'avoir été. Et comme nous autres aussi obéissant au commandement, voulions passer dedans l'esquif, Trachinus jeta la main sur Chariclée, disant : Cette guerre, ma mignonne

c'est point contre vous, mais a été faite pour l'amour de vous; car il y a long-temps que je vous poursuis, dès le jour que vous partîtes du promontoire de Hyacinthe, ayant couru tant de mer, et m'étant mis en un si grand danger pour votre amour; et pource n'ayez point de peur, et sçachez que vous serez, avec moi, dame de tout ce bien que vous voyez ici. Voilà ce qu'il lui dit. Chariclée qui est très-sage, et avertie pour se sçavoir très-bien accommoder au temps, selon que l'affaire le requiert, et davantage qui avoit lors un peu été instruite par moi, chassa incontinent de son visage la tristesse morne que lui causoit la circonstance des maux dont elle étoit assiégée, et s'efforça de lui montrer la face riante. Et je rends graces, dit-elle, aux dieux, qui ont mis en votre pensée une si grande honnêteté et humanité envers nous; mais si vous voulez que véritablement je m'assure, et que je n'aie point de peur, je vous prie de m'octroyer cette première apparence de votre amour et bienveillance envers moi, que vous sauviez ce mien frère et mon père, et ne per-

mettez qu'ils sortent de ce navire ; car il n'est aucunement possible que je vive étant séparée d'eux. Et disant cela quant et quant elle se jeta aux pieds de Trachinus, et les tint embrassés un long-temps, pour le mouvoir à lui octroyer sa requête, parce que Trachinus étoit bien aise de cet embrassement, et tout de gré différoit de lui promettre, afin qu'elle y demeurât tant plus long-temps. Mais à la fin, quand par ses larmes il fut mu à pitié, et que par la douceur de son regard il fut asservi et contraint à lui obéir, il la releva, et lui dit : Quant à votre frère, je suis bien aise de le vous donner ; car je le vois jeune et plein à le voir de grande hardiesse, fort propre à mener notre vie ; et quant à ce vieillard, qui n'est, quand tout est dit, qu'autant de charge inutile pour nous, qu'il demeure pour l'amour de vous seulement.

CHAPITRE VI.

Comme après que les pirates eurent pris le navire des *Phéniciens*, en lequel étoient Théagène et Chariclée, ils furent jetés par la tempête en la bouche du Nil, où étant descendus en terre, Trachinus voulant épouser Chariclée, en fut empêché par la subtile invention de Calasiris.

Ainsi que ces choses se disoient et se faisoient, le soleil couché entièrement en son gîte ordinaire, fit l'entre-moyen du jour et de la nuit sombre et obscur. Et adonc la mer tout soudainement commença à se courroucer et irriter, à l'aventure que la saison fut cause de cette si soudaine mutation, et à l'aventure aussi que ce fut par le vouloir de quelque divine fortune. Nous entendîmes incontinent un son lointain du vent qui se levoit, et puis tout subitement un orage violent et impétueux se va émouvoir sur nous, qui apporta à ces pirates un très-grand trouble et effroi, lesquels ayant tous abandonné leur brigantin, étoient demeurés dedans le navire pour en piller et saccager

la charge; mais ils ne sçavoient ce qu'y avoit à faire d'un si grand vaisseau. Le premier qui s'y rencontroit prenoit à faire quelque office de marinier, là où il n'entendoit rien; l'un entreprenoit témérairement une partie de l'art nautique, l'autre une autre; les uns lâchoient les voiles confusément, les autres distribuoient entre eux les cordages; l'un prenoit à régir la proue, sans l'avoir jamais essayé; l'autre à guider la poupe et le timon. Si nous jeta en un très-grand danger, non tant la violence de la tourmente, car la mer n'étoit point encore fort troublée, comme l'ignorance de celui qui contrefaisoit le pilote, lequel toutefois tint encore bon tant que la clarté du jour nous éclaira; mais quand il fut nuit toute noire, et que les ténèbres vainquirent la lumière, il quitta tout. Et comme déjà presque ils se noyoient, et qu'il s'en falloit bien peu que les ondes ne les engloutissent, il y eut aucun de ces pirates qui attentèrent de retourner dedans leur brigantin, mais désistèrent, pour autant que l'orage les repoussa, et Trachinus aussi

les en garda, leur remontrant que s'ils pouvoient une fois sauver le navire et toute la richesse qui étoit dedans, ils auroient de quoi recouvrer dix mille tels brigantins. Et pour autant coupa-t-il la corde, de laquelle leur petit bâtiment étoit lié au navire, disant que c'étoit une autre tourmente qu'ils traînoient après eux : et davantage leur remontrant qu'il falloit pourvoir quant et quant à leur sûreté, parce qu'il seroit soupçonneux d'aborder en quelque port avec les deux vaisseaux, et que l'on leur demanderoit où seroient ceux qui avoient été dedans l'autre. Sa raison fut trouvée bonne, et par ce seul acte qu'il fit lors, il acquit double estime, parce qu'ils trouvèrent la mer un peu plus douce que par avant, quand il eut séparé le brigantin d'avec le navire : non qu'ils en fussent pourtant du tout hors du péril, mais plus que devant furent agités de vagues redoublées et enlevées les unes sur les autres, tellement qu'ils furent contraints de jeter plusieurs choses du navire. Bref, il n'y a sorte de péril au monde qu'ils ne soutinssent; tant qu'ils passèrent à

grand travail toute cette nuit, et le lendemain jusques environ le coucher du soleil, que la tempête nous jeta en une rade auprès de la bouche de l'un des bras du Nil que l'on appelle Héracléotique. Et ainsi nous descendîmes en cette terre d'Égypte, dont ces pirates furent fort joyeux, et nous autres bien déplaisants, maudissant la mer et lui disant plusieurs injures, de quoi elle nous avoit sauvés, comme à celle qui nous avoit envié une mort sans honte, et qui nous avoit livré à la terre, et à une attente qui nous étoit plus formidable que les périls de la mer, en nous exposant aux désordonnées volontés de ces larrons, vu ce qu'ils attentèrent de faire incontinent après. Car ils ne furent pas presque descendus en terre, qu'ils tirèrent hors du navire force vin de Tyr et plusieurs autres choses, disant qu'ils vouloient sacrifier à Neptune, pour lui rendre grace de leur délivrance, et envoyèrent aux bourgs circonvoisins quelques-uns d'entr'eux, auxquels ils baillèrent force argent pour acheter des victimes, leur commandant d'en donner tout tel

prix que l'on leur demanderoit du premier coup. Ces envoyés furent tantôt de retour, et revinrent chassant devant eux tout un troupeau de moutons et de pourceaux. Les habitants de là autour, parce qu'ils payoient si bien, les reçurent et leur allumèrent un grand feu, et écorchant les victimes qu'ils avoient immolées, leur préparèrent le festin. Et lors Trachinus me retirant à part si loin que les autres n'eussent sçu ouïr ce qu'il me vouloit dire : Père, me dit-il, j'ai fiancé votre fille pour être mon épouse, et veux aujourd'hui faire le festin des noces, comme vous voyez, en conjoignant aux sacrifices des dieux la plus délectable fête que les hommes célèbrent. Et pourtant, de peur que pour n'en avoir été averti par moi, vous n'en fussiez triste et mélancolique, et afin aussi que votre fille en étant par vous avisée, soit plus contente et plus aise de ce mariage, et s'en tienne plus gaie, je vous ai bien voulu faire entendre mon vouloir, non que je quière que vous le confirmiez; car j'ai la force qui m'est bon garant de la volonté; mais je le fais pour

ce qu'il me semble plus honnête, et quant et quant de meilleur présage, que l'épousée avertie de ses noces par son père se prépare plus volontiers et de meilleur courage. Je louai son dire, et montrai semblant d'en être bien aise, et d'en rendre très-grandes graces aux dieux qui m'avoient fait ce bien et cet honneur, que celui qui étoit maître de ma fille voulût être son époux; puis me retirai un petit à part moi pour penser à ce que j'avois à faire, et soudain retournai vers lui le supplier que les choses se fissent un petit plus honnêtement. Et pour ce faire qu'il destinât à la pucelle le navire pour sa chambre nuptiale, défendant à ses gens que personne n'y entrât, et ne lui fît aucun trouble, afin qu'elle eût le loisir de s'atourner en épousée, et de se parer selon le temps, parce que ce seroit une chose merveilleusement laide et mal séante qu'une fille extraite de noble sang et de bonne maison, et principalement qui devoit être la femme épousée de Trachinus, ne fût au jour de ses noces parée et atournée à tout le moins des vêtements et joyaux dont

elle pouvoit finer, puisque le temps et le lieu la privoient des autres plus célèbres appareils de fête et de solennité nuptiale. Trachinus fut fort aise d'ouïr cela, et tout joyeux me promit qu'il le feroit ainsi. Si commanda à ses autres compagnons que chacun allât quérir dedans le navire tout ce qui lui seroit besoin, à celle fin que personne n'*en approchât* plus de là en après. Ils le firent ainsi qu'il leur étoit commandé, et en tirèrent hors des tables, des coupes, force tapis, force linge ouvré d'ouvrage de Tyr et de *Sidon*, et de tous autres meubles et ustensiles qui servent à faire un festin, dont ils prirent sans mesure et chargèrent sans ordre sur leurs épaules toute celle richesse que tant de labeurs si échars et si épargnants avoient amassée, et que puis après fortune leur avoit abandonnée pour en un banquet dissolu en abuser ainsi prodigalement et luxurieusement. Quant à moi, je pris Théagène et m'en allai vers Chariclée, laquelle nous trouvâmes tout éplorée. Si lui dis : Ce n'est pas chose nouvelle, ma fille, que de vous voir pleurer,

car c'est votre ordinaire; mais toutefois, ma mie, pleurez-vous maintenant ce que devant, ou si c'est quelque nouveau malheur que vous lamentez? L'un et l'autre, dit-elle, mais surtout le méchef que j'attends de l'ennemie amitié que me porte Trachinus, laquelle, comme il est vraisemblable, le temps lui aura accrue et augmentée; car il advient ordinaiment qu'une prospérité déraisonnable et indue amène quant et elle les effets et actes d'insolence. Quant est à moi, je me délibère bien de punir Trachinus avec son odieux amour, car je le frustrerai de son espérance en anticipant la mort. Et ce qui me faisoit à cette heure lamenter, c'étoit ce regret et cette pensée, s'il falloit, avant que mourir, que je fusse séparée de vous et de Théagène. Vous avez, lui dis-je, deviné ce qui est; car Trachinus veut convertir leur sacrifice au banquet des noces de vous et de lui. Il m'est venu découvrir sa délibération, comme à votre père, quoique déjà je sçusse très-bien la furieuse affection qu'il avoit conçue envers vous, par ce que me déclara Tyrrhène devisant avec moi en l'île

de Zacynthe; mais je ne vous en avois rien voulu dire, de peur que vos cœurs ne fussent avant le coup agravés et recrus de douleur, pour la triste appréhension des maux qui vous menaçoient, attendu mêmement qu'il me sembloit être bien possible d'éviter cette embûche. Mais puisqu'ainsi est, mes enfants, que la fortune en cela nous a contrariés, et que nous sommes tombés tout au milieu du péril que nous espérions échapper, jouons au désespoir, et faisons une entreprise d'un cœur généreux et magnanime, de nous aller présenter à la pointe du danger, à celle fin que nous puissions ou survivre franchement et généreusement, s'il nous succède bien, ou que nous gagnions le mourir pudiquement et vertueusement, s'il nous succède mal.



CHAPITRE VII.

Comme par l'industrie de Calasiris se mut querelle entre Trachinus et Pelorus, pirates, à qui auroit Chariclée pour femme, dont s'ensuivit que tous s'entretuèrent, et demeurèrent seulement vifs Calasiris, Chariclée et Théagène.

Ils me promirent de faire tout ce que je leur commanderois; par quoi, après leur avoir ordonné ce que je voulois qu'ils fissent, je les laissai se préparer, et m'allai adresser à celui de ces pirates qui avoit la seconde autorité après Trachinus. Il s'appeloit Pelorus, comme il me semble. Si lui dis que j'avois à lui dire quelque chose en secret pour son grand profit. Il entendit cela volontiers, et s'en vint avec moi un peu à l'écart, où personne ne nous eût sçu ouïr. Écoutez, lui dis-je, mon enfant, ce que je vous veux dire en deux mots, car la briéveté du temps ne permet que je puisse beaucoup parler avec vous. Ma fille est amoureuse de vous, et n'est pas de merveille si elle est vaincue de l'amour de celui qui vaut mieux. Mais elle se doute

que votre capitaine ne fasse apprêter ce festin pour l'épouser, car il en a donné à connoître quelque chose, quand il lui a commandé qu'elle s'allât parer le plus gracieusement que faire pouvoit. Et pour ce avisez comment c'est que vous pourrez rompre cela, et vous réserver plutôt pour vous ma fille que pour lui; car elle dit de mourir *plutôt qu'é*pouser Trachinus. Ne vous souciez, me répondit-il incontinent, car il y a jà long-temps que j'étois aussi réciproquement passionné d'elle, et ne demandois qu'à trouver quelque occasion pour m'en saisir. Je vous avise que, ou Trachinus volontairement me cédera la pucelle qui m'est justement due, pource que je me suis jeté le premier dedans le navire, ou que je lui ferai sentir de bien amères noces. Je m'en fus aussitôt quand j'eus ouï cela, de peur que je n'encourusse quelque soupçon, et m'en allai réconforter et assurer mes enfants, leur annonçant que notre délibération et entreprise étoient fort bien acheminées. Tantôt après nous soupâmes, et quand je sentis que mes gens avoient déjà vin en

tête, et qu'ils se laissoient aller à toute insolence et intempérance, je me pris à dire tout bas à l'oreille à Pelorus, car je m'étois assis expressément tout auprès de lui à table, n'avez-vous pas vu comme ma fille est parée? Non, dit-il. Et vous le pouvez bien voir, dis-je, si vous voulez aller secrètement en le navire; car vous savez que Trachinus l'a défendu. Vous verrez Diane elle-même; mais voyez-là seulement, et vous gardez d'attenter lâchement quelque autre chose pour le présent, de peur que vous donniez la mort et à vous et à elle. Je ne lui eu pas plutôt dit cela que sans différer il se lève incontinent de la table, comme étant pressé de ses affaires, et s'en court à la dérobée dedans le navire, là où il vit Chariclée portant sur la tête un chapeau de laurier, et flamboyante en une belle robe de drap d'or; car elle avoit vêtu sa robe sacrée, qu'elle apporta quant et elle de Delphes, en intention qu'elle lui seroit ou ornement de sa victoire, ou parement de sa sépulture; et vit davantage à l'entour d'elle tout embelli et composé en forme de cabinet nuptial,

duquel regard il s'embrasa désespérément, comme il est facile à croire, étant entrepris d'amour, d'ire et de jalousie, tellement qu'il fut aisé à lire en ses yeux quand il en retourna, qu'il y avoit conçu quelque furieuse impression et délibération en son cœur; car à grand peine se fut-il rassis à la table, qu'il se prit à dire tout fumant : Et à quoi tient-il *que* je n'aie encore point eu le loyer qui m'est dû pour être entré le premier dedans le navire. Pource que tu ne l'as point demandé, dit Trachinus, aussi n'a-t-on point encore partagé le butin. Je demande donc, dit Pelorus, la fille prisonnière. Demande ce que tu voudras, répond Trachinus, excepté elle, tu l'auras. Quoi! dit Pelorus, tu veux donc enfreindre la loi des pirates; laquelle à celui qui premier est monté et entré dedans le vaisseau des ennemis, et qui s'est exposé et mis au hasard pour tous, attribue la prérogative d'élire ce qui plus lui agrée en tout le vaisseau captif! Je n'enfreins nullement cette loi là, mon mignon, répond Trachinus, mais je la fortifie par une autre loi qui commande de céder et

obtempérer au vouloir de ses seigneurs. J'ai affection à la pucelle, et la veux avoir pour femme, c'est raison que je sois préféré. Et quant à toi, si tu ne fais ce que je te commande, je t'en ferai bientôt repentir, car je te romprai la tête de cette coupe. Adonc Pelorus regardant ses compagnons : Voyez-vous, dit-il, voilà la récompense de mes labeurs, voilà comment chacun de vous un jour sera frustré aussi bien comme moi du loyer de sa vertu, et se sentira de cette ordonnance tyrannique. Que pensez-vous, Nausiclès, quel il les fit voir incontinent qu'il eut dit ces mots-là? Vous eussiez promptement dit que c'étoit une plage de mer qu'un soudain tourbillon de vent renverse sans dessus dessous; car une subite émotion forcenée les jeta en si grand trouble, comme ceux qui étoient enflammés de courroux et de vin, qu'il n'est pas possible de l'exprimer de paroles; les uns se tournant du côté de Trachinus, les autres de la part de Pelorus, crioient, ceux-ci, que l'on devoit entretenir la loi des pirates; ceux-là, qu'il falloit obéir au Capitaine. A la

fin Trachinus leva la main pour frapper Pelorus de la coupe qu'il tenoit; mais Pelorus qui s'étoit devant apprêté, s'avança, et lui donna d'un poignard qu'il tenoit dedans la mamelle. Le coup fut adressé si à point que Trachinus en tomba tout roide mort à la renverse; et lors s'alluma entre les autres une guerre sans merci, et s'entretuèrent les uns les autres, sans épargner personne; ceux-ci comme vengeant la mort de leur Capitaine, ceux-là défendant Pelorus en sa juste querelle. Vous n'eussiez ouï que cris; car ils s'entr'assommèrent de pierres, de leviers, de coupes et des tables même. Quant à moi, je me retirai incontinent bien loin sur un petit tertre, de là où je regardois tout ce combat hors de danger. Toutefois Théagène n'étoit point exempt de cette guerre, non pas Chariclée même; car selon ce que nous avions constitué entre nous, d'un côté Théagène, l'épée au poing, se joignit premièrement à l'une des parties, semblant à un homme hors du sens, tant il étoit âpre au combat, et Chariclée d'autre côté, quand elle vit l'étour bien allumé, leur tira

du dedans du navire force coups de sagettes, sans jamais faillir, ni épargner personne que Théagène seulement. Si tiroit non en un seul endroit de la bataille, mais partout indifféremment, et enferroit le premier qu'elle pouvoit choisir pour but, n'étant vue de personne et voyant au contraire clairement ses ennemis à la lueur du grand feu, le long duquel ils combattoient; tellement qu'ils ne pouvoient penser d'où leur venoit tant de mal, et y en avoit aucuns entre eux qui étoient en doute que ce fussent coups de vengeance divine. Tant et si longuement dura le combat, que Théagène demeura seul combattant à l'encontre de Pelorus, qui étoit brave compagnon de sa personne tout outre, et exercé en plusieurs meurtres et homicides. Chariclée ne pouvoit plus porter d'aide à son ami Théagène avec ses flèches, non qu'elle n'eût très-grand désir de le secourir, mais elle avoit trop peur de faillir; pour autant qu'ils se joignoient de bien fort près, et combattoient main à main. Toutefois Pelorus ne put durer à la fin contre Théagène. Car quand Chariclée vit qu'elle ne le

pouvoit plus aider de fait en tirant de ses sagettes, elle lui tira et envoya sa parole au secours, lui criant : Courage, mon doux ami, courage. Et adonc fut Théagène beaucoup plus fort que Pelorus, comme si la voix de son amie lui eût accru et force et hardiesse, en lui déclarant qu'elle qui étoit le prix du combat, vivoit. Car il reprit cœur et *renforça* son courage, qui jà commençoit à s'allanguir pour le grand nombre de plaies qu'il avoit reçues, et se jeta sur Pelorus lui pensant fendre la tête. Mais il ne l'asséna point à la *tête, pour* autant que l'autre se démarcha un petit, et le coup en dévalant lui égratigna un peu le bout de l'épaule, et lui tomba sur le bras duquel il combattoit, qu'il lui coupa tout net à l'endroit de la jointe du coude ; parquoi Pelorus se tourna en fuite et Théagène le poursuivit à la course. Ce qu'ils firent puis après, je ne le sçaurois dire, sinon que je ne vis point depuis revenir Théagène, étant demeuré toujours sur ma petite mote, et ne m'osant aller jeter de nuit en un lieu où l'on combattoit. Mais Chariclée ne fit pas ainsi ;

car quand le jour fut venu, je vis Théagène tout étendu par terre comme un homme mort, et Chariclée assise auprès de lui, qui se lamentoit et montroit à sa contenance avoir grande volonté de se défaire soi-même, si n'eût été qu'un peu d'espérance qu'il réchapperoit, la retenoit. Et de moi malheureux je n'eus jamais le loisir d'aller parler à eux, pour alléger et adoucir par consolation l'aigreur de leur misère, et leur faire tout le support et soulagement qui m'eût été possible, tant les maux et malheurs de la terre suivoient de près et sans intervalle ceux de la mer. Car ainsi comme je descendois de cette petite colline, incontinent que je vis poindre le jour, voici une troupe de brigands d'Égypte, descendus, comme il me fut advis, de la montagne élevée au long de ce rivage-là, qui viennent prendre mes pauvres enfants et les emmènent, avec tout ce qu'ils peuvent charger et emporter du plus beau et du meilleur qui fût dedans le navire. Je me mis en vain à les suivre de loin, pleurant et gémissant leur fortune et la mienne, n'ayant ni moyen pour

lors de les recourir d'entre les mains de ces larrons, ni ne trouvant bon de m'aller joindre à eux, pensant qu'il valoit mieux me réserver à l'espérance de les pouvoir secourir par un autre moyen. A quoi toutefois je ne leur ai de rien servi, pource que lors il s'en fallut beaucoup que je ne pusse, étant aggravé et cassé de vieillesse, suivre à la course *ces hommes* légers, comme Égyptiens, et qui étoient bien loin devant moi, en montant contre mont des lieux roides et âpres; et maintenant il n'y a eu que la bénigne clémence des *dieux*, et votre bienveillance, ô Nausiclès, envers moi, qui m'ait naguère retrouvé et rendu ma fille, sans que j'y aie rien contribué de mon bien, ni de mon œuvre, sinon force soupirs, pleurs et gémissements que j'ai dépendus et employés pour eux. En disant ces paroles, Calasiris se prit à pleurer, et aussi firent tous les assistants, et se tourna le festin en une lamentation mêlée d'une douce volupté. Car le vin rend les yeux fort tendres et prompts à larmoyer, jusqu'à ce que Nausiclès réconfortant Calasiris : Mon père, dit-il, ayez à

tout le moins désormais le cœur allègre et joyeux, puisque déjà vous avez recouvré cette votre fille, et qu'il n'y a plus rien que la nuit seulement qui vous retarde et empêche de voir votre fils, car demain au point du jour nous irons devers Mitranes, et essayerons par tout moyen qu'il sera possible, de délivrer et racheter votre gentil Théagène. Plût aux dieux, dit Calasiris. Mais maintenant il est temps de terminer ce festin. Et pour ce rendons grâces aux dieux et qu'on apporte le vin du départ. Cela dit, on apporta les coupes, où ils burent de rang l'un à l'autre en prenant congé, et puis chacun se retira chez soi. Mais Calasiris, cherchant partout s'il ne verroit point Chariclée, et regardant attentivement passer toute la troupe qui se départoit, ne la pouvoit trouver, jusqu'à ce qu'il y eut quelque femme qui l'avertit qu'elle étoit entrée dedans le sanctuaire du temple. Il s'en alla et la trouva prosternée aux pieds de l'image, là où pour le long trait de la prière et oraison qu'elle y avoit faite, et pour la pesanteur de l'ennui qu'elle portoit en son cœur, elle étoit

tombée en un profond sommeil. Si s'en prit à pleurer un petit, en suppliant aux dieux qu'il leur plût convertir sa destinée en meilleure fortune ; puis l'éveilla tout doucement, et la ramena au logis, rougissant de honte de s'être ainsi laissée vaincre au sommeil en un tel lieu. Étant au logis, elle se retira à part en la chambre, où il ne hantoit *que les femmes* seulement, et se coucha avec la fille de Nausiclès, sans faire autre chose toute la nuit que penser, en veillant, à ses ennuis.

NOTES

DU PREMIER VOLUME.

P. 17, l. 2. *Une des bouches du Nil que l'on appelle Héracléotique....*

Parmi toutes les bouches du Nil, celle-ci est ainsi nommée à cause du voisinage d'un temple d'Hercule.... (Ἡρακλέους)
(Extrait d'une note de M. Coray.)

P. 24, l. 8. *Les uns disoient que c'étoit une déesse, et notamment la déesse Diane....*

« Tout ce passage, dit M. Coray, paroît imité d'Homère « (Odyss. chant V, v. 151) où Ulysse compare à Diane « la belle Nausicaa. Le reste est emprunté de l'Aratus de « Plutarque, où la fille d'Epígète, si remarquable par la « beauté et les nobles proportions de son corps, prisonnière « elle-même, comme Chariclée, sort du temple de Diane, « le casque sur la tête, et frappe d'étonnement et de crainte « les ennemis qui croient voir en elle une apparition « divine. »

P. 25, l. 19. *Par où l'on peut connoître....*

Cette pensée, assez délicatement exprimée dans le texte grec, gagne fort peu dans la traduction d'Amyot. Elle n'a rien d'étonnant pour nous qui en avons lu tant de pareilles dans nos romans modernes : elle vaut la peine d'être remar-

quée dans un écrivain de l'antiquité, en un temps où l'on n'avait guère rafiné sur le sentiment. Eumathius, et l'auteur d'Ismène et d'Isménias, l'ont jugée assez belle, comme l'observe M. Coray, pour s'en emparer l'un et l'autre.

P. 31, l. 16. *Est appelée Boucolia* (Βουκόλια)....

Plusieurs ont écrit sur les *Bucoles*, brigands d'Egypte, et sur le lieu qu'ils habitaient, appelé de leur nom, *Bucolie*. Je citerai parmi ces écrivains Achilles Tatius, dans son roman de Clitophon et Leucippe; mais ni lui, ni aucun autre n'égalent ici Héliodore par l'exactitude de la description.

La *Bucolie* était principalement au milieu des marais, à cause de l'abondance des pâturages qui s'y rencontrent, et pour cela aussi porte-t-elle le nom d'*Héléarchie*, empire des Marais (Ἕλος)......

(M. Coray).

P. 37, l. 12. *Moi que Théagène même n'a pas encore connue*....

Théagène est ici nommé pour la première fois. L'auteur, selon M. Coray, a choisi ce nom parce que Théagène de Thase l'avait rendu célèbre par toute la Grèce. Pausanias fait un long et pompeux détail de toutes les couronnes dont cet athlète illustre couvrit son front aux jeux pythiens et isthmiques, à ceux de Némée et d'Olympie. Il ajoute que les honneurs divins lui furent décernés après sa mort, comme guérissant les maladies par une souveraine influence.

Il est peu sûr de contredire un érudit tel que M. Coray: mais n'est-il pas ici plus probable de croire qu'Héliodore, ne pensant guère au Théagène qu'adoraient les Thasiens, a choisi ce nom parce qu'il est relevé et sonore, à l'exemple de nos romanciers modernes très-attentifs à consulter, sous ce rapport, la délicatesse de l'oreille et du goût de leurs lecteurs?

P. 40 l. 4. *J'avois un père nommé Aristippus, sénateur en la cour souveraine....*

Tout ce récit, dit M. Coray, est d'une habile variété de pensées et d'expressions. On y trouve en effet le vraisemblable, le terrible, le dramatique, et en un mot il est tel dans son ensemble que tout ce qu'on y lit paroît être présent aux regards.

Un peu de restriction à cet éloge, et nous serons d'accord avec M. Coray.

La cour souveraine traduit dans Amyot ces mots grecs : Βȣ̃λης τῆς ἄνω. C'est le conseil de l'Aréopage, que Plutarque le premier appelle *le Conseil d'en-haut*. La version d'Amyot est celle d'un homme qui voit l'Aréopage d'Athènes dans le parlement de Paris.

P. 43, l. 9. *O nouveau Hippolyte! ô mon Thésée!*

Ingénieuse exclamation, et qui montre habilement ce que l'auteur a voulu imiter, et comment il a su faire descendre dans la vie commune une aventure héroïque.

P. 52, lig. dernière. *Le greffier criminel....*

Ce mot traduit le mot grec : Γραμματέυς. M. Coray le fait correspondre plus exactement à l'expression moderne de chancelier ou de secrétaire.

P. 56, l. 17. *Ainsi, comme dit le poète Hésiode....*

Allusion au long morceau de ce poète (les Travaux et les Jours, v. 175 à 264) sur la justice divine qu'il appelle fille de Jupiter.

P. 65, l. 14. *Le Verger ou le monument des Epicuriens....*

Epicure, suivant Diogène Laërce, acheta lui-même ce jardin quatre-vingts mines, pour y philosopher avec ses

amis, et le laissa en mourant à Hermaque de Mitylène, qui prit son école, ainsi qu'aux successeurs d'Hermaque, pour y vivre toujours dans les contemplations philosophiques. Quant au monument des Épicuriens, il paroît qu'Épicure et plusieurs de ceux qui lui succédèrent furent ensevelis dans ce même jardin où avoit commencé son école.

(*Extrait de M. Coray.*)

P. 73, l. 14. *Grand-prêtre de Memphis....*

M. Coray croit devoir donner d'assez grands détails sur ce que fut autrefois Memphis, capitale de l'Égypte, et résidence de ses rois. Il ajoute que cette ville subsista jusqu'au septième siècle de l'ère chrétienne, et que l'on n'en trouve aujourd'hui que quelques tristes et misérables vestiges, dans un lieu appelé *Menf*, non loin du grand Caire, suivant l'Anglais Rennell, auteur de la géographie d'Hérodote.

P. 82, l. 2. *Prophète et fils de prophète....*

Héliodore paroît se servir indistinctement de ce mot de *prophète* (Προφήτης) et de celui de prêtre (Ἱερεύς) pour désigner les fonctions sacerdotales. C'est qu'en effet les prêtres étoient en même temps prophètes, parce qu'ils connoissoient l'avenir, soit d'après les entrailles des victimes, soit d'après le vol des oiseaux ou autres symboles. Aussi Plutarque, à propos de cette même ville de Memphis, appelle-t-il prophète le prêtre Chonuphis, avec lequel conversa Platon, lorsqu'il alla visiter l'Égypte pour lui demander sa sagesse.

P. 116, l. 13. *En disant ces mots....*

Un de nos romanciers modernes, pour peu qu'il fût avisé, ne se risqueroit point à nous montrer sans cesse son héros se lamentant, et puis après tirant son épée pour se tuer, sans en rien faire. La chose est devenue si commune qu'elle ne sauroit plus être que ridicule, et tous les jours nous voyons

le triste effet que cet artifice usé produit au théâtre. Mais ici la douleur de Théagène, quoiqu'un peu bavarde, est de si bonne foi, l'expression de ses plaintes a tant de naïveté, et sa funeste résolution, à la vue d'un cadavre qu'il croit être celui de son amante, semble si naturellemeut amenée, que l'on échappe tout-à-fait à l'impression désagréable dont je parlais tout-à-l'heure.

P. 133., l. 16. *Le trou de Trophonius....*

On connoît l'antre de la Pythie à Delphes : celui de Trophonius, qu'Amyot appelle ici fort peu harmonieusement le trou, étoit situé en Béotie, et doué comme l'autre d'une vertu prophétique. On disoit que ceux qui y étoient une fois entrés, étoient pour jamais frappés de tristesse et de mélancolie, à cause des innombrables serpents qui effrayoient leurs regards. M. Coray donne à ce sujet quelques détails.

P. 144, l. 7. *Vous savez que père et mère....*

C'étoit là, à ce qu'il paroît, un des points de doctrine admis par les interprètes des songes. On en trouve l'énonciation précise dans l'onirocritique Artémidore. M. Coray cite le passage, que nous nous dispenserons de traduire ici.

P. 150 l. 7. *Qui s'appeloit Chemmis, riche et bien peuplé....*

Ce bourg de Chemmis est, suivant Hérodote, une grande ville d'Égypte, dans la province de Thèbes. Plutarque l'appelle à tort Chennis. On croit que c'est la même ville que *Panopolis*, ainsi appelée à cause des honneurs particuliers qui y sont rendus au dieu Pan. M. Coray s'attache à signaler une grave erreur géographique, qui échappe à Héliodore dans la route qu'il fait suivre à Gnémon et à Thermutis, se dirigeant vers Chemmis, du lieu où ils sont, c'est-à-dire près de la bouche du Nil, nommée Héracléotique.

P. 158, l. 22. *Vous me tirez d'Ilium....*

Malgré tout mon respect pour Amyot, il faut qu'ici je donne une idée de l'inconcevable manière dont il traduit souvent. On verra ce qui en est de ses paraphrases, quand il s'y laisse complaisamment aller.

Voici le grec : *Ἰλιόθεν με φέρεις, καὶ σμῆνος κακῶν, καὶ τὸν ἐκ τούτων βόμβον ἄπειρον ἐπὶ σεαυτὸν κινεῖς.*
Littéralement : Tu me tires d'Ilion, et soulèves contre toi un essaim de maux, et le murmure infini qui sort de ces maux.

Voici Amyot : « Vous me tirez d'Ilium, répondit le vieil-« lard, comme s'il eût voulu dire, vous me voulez faire « entrer en une narration infinie de misères et de mal-« heurs, et provoquez à l'encontre de vous une ruche « d'abeilles, en manière de parler, et irritez leur bouine-« ment importun, en me tirant à vous faire le discours « de mes tribulations, qui sont en si grand nombre, que « jamais nous n'en sortirons. »

Est-ce là traduire?

P. 162, l. 1re. *De plusieurs villes, et de plusieurs et diverses nations....*

On reconnaît là le vers d'Homère sur Ulysse, dans le début de l'Odyssée :

Πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω.

et la traduction d'Horace :

Qui mores hominum multorum vidit, et urbes.

P. 164, l. 8. *Considérant comme Homère....*

On ne s'est pas trompé quand on a dit que le divin Homère étoit pour les Grecs une universelle autorité. Le voilà ici appelé en témoignage des exigeances impérieuses d'un

ventre affamé. Le témoignage de la nature suffisait. Toutefois voici le vers où il donne au ventre l'épithète remarquable de pernicieux et de mortel :

Ἀλλ' ἕνεκ' οὐλομένης γαστρὸς κακὰ κήδε' ἔχουσιν.

Mais à cause du ventre pernicieux ils ont de tristes soucis.

Je cite maintenant ceux où, suivant Héliodore, il met toutes autres affaires après celle du ventre. C'est Ulysse qui parle : (Odyss. liv. 8. vers. 215 — 221.)

Ἀλλ' ἐμὲ μὲν δορπῆσαι ἐάσατε, etc.

« Mais laissez-moi souper, quelque affligé que je sois. « Car rien n'est plus effronté que le terrible ventre, qui « nous force de nous souvenir de lui par nécessité, lors « même qu'on est le plus tourmenté, et qu'on a le deuil « dans le cœur ».

P. 174 l. 9. *Rhodopis....*

M. Coray s'efforce, par un grand nombre de témoignages historiques, de donner une existence réelle à cette courtisane Rhodopis. Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon et autres déposent de l'invincible charme de ses regards, et des richesses immenses qu'elle acquit. Une des pyramides fut même, dit-on, bâtie à ses frais.

P. 179, l. 7. *A l'assemblée des Amphictyons....*

Chaque ville y envoyait des ambassadeurs, sous le nom d'*Hieromnémons*. Les intérêts communs de la Grèce y étaient discutés : mais on s'occupait surtout du temple de Delphes, qui exigeait une garde très-considérable, à cause des immenses richesses dont la piété des peuples l'avait rempli.

P. 180, l. 4. *Homme étranger....*

Bien entendu qu'il faut oublier toutes les règles de notre poésie, pour juger de pareils vers.

Ibid., l. 23. *Un certain Lycurgue de Lacédémone...*

Hérodote cite le vers de l'Oracle, qui appela Lycurgue non pas son ami, mais l'ami de Jupiter.

Ζηνὶ φίλος....

« Tu viens, Lycurgue, dans mon riche temple, toi ami « de Jupiter. »

P. 181, l. 13. *Conviennent au temple d'Apollon Pythien....*

Fait historique, ainsi que l'observe M. Coray dans une longue et savante note.

P. 182, l. 4. *Le mouvement des cannes....*

Amyot, dont je n'eusse pas dû respecter l'erreur, se méprend ici sur le sens du mot συρίγγες, auquel il attribue sa signification ordinaire de roseaux, tandis qu'il veut dire canaux souterrains, conduits, etc...

On en voit l'explication dans ce passage d'Ammien Marcellin :

« Sunt et *Syringes* subterranei quidam et flexuosi seces- « sus, quos, ut fertur, periti rituum vetustorum adven- « taré diluvium præscii, metuentesque ne cœrimoniarum « obliteraretur memoria, penitùs operosis digestos fodinis « per loca diversa struxerunt; et excisis parietibus, volu- « crum ferarumque genera multa sculpserunt, et animalium « species innumeras, quas hierographicas litteras appel- « lârunt. »

P. 183, l. 17. *Au moyen de quoi, il en tombe de grands ravages d'eaux....*

Héliodore, dit M. Coray, raisonne parfaitement sur les causes de la crue du Nil, quand il avance que ce sont les

pluies d'été en Éthiopie qui le font déborder de son lit. Il est évident, ajoute le savant critique, que cette opinion fut celle d'Homère, lequel appelle le Nil Διιπετῆ (qui vient de Jupiter) c'est-à-dire grossi par les pluies de Jupiter.

P. 185, l. 3, *Catadupos....*

Amyot traduit *Catadoupi*, en grec Κατάδουποι; c'est un synonyme pour désigner les petites cataractes.

P. 187, l. 20. *Forfait contre la majesté divine, de s'ôter la vie à soi-même....*

Précepte de morale, développé par le Christianisme, et qu'Héliodore, au temps où il a vécu, devoit concevoir dans toute sa pureté. Il n'est pas toutefois étranger aux philosophes de l'antiquité. On sait que Virgile place aux enfers ceux qui ont rejeté loin d'eux la vie, *projecêre animas*, et Plutarque s'exprime ainsi dans la vie de Cléomène : « La mort volontaire ne doit pas être une lâche fuite devant la nécessité « du courage, mais un acte de courage. Il est honteux « de ne vivre et de ne mourir que pour soi-même. »

P. 192, l. 10. *Une ame qui avoit été une fois infusée en un corps....*

M. Coray observe très-ingénieusement qu'il y a ici un mélange des dogmes Pythagoriciens, originaires de l'Égypte et de l'Inde, avec les dogmes du Christianisme.

P. 195, l. 20. *D'un homme né et nourri en la Grèce....*

Remarquons en passant, qu'Héliodore se plaît toujours à supposer le nom Grec en souveraine vénération chez les peuples auxquels les Grecs eux-mêmes ne savoient que réserver le nom de Barbares.

P. 200, l. 4. *Pure, incontaminée, immaculée....*

M. Coray voit ici à tort dans ces épithètes un hommage chrétien rendu au mérite de la pureté virginale. Ces idées appartenaient de toute antiquité aux religions payennes; témoin la fable de Daphné et d'autres que l'on peut trouver dans Ovide.

P. 201, l. 18. *Enianiens....*

Ainsi appelés d'Énia, ville du pays des Perrhèbes, en Thessalie.

P. 203, lig. dernière. *Du sang des Eacides....*

M. Coray croit que l'intention d'Héliodore est d'assimiler ici le héros de son roman, Théagène, avec Alexandre-le-Grand. Plutarque affirme en effet qu'il était généralement admis que ce prince était du sang des Éacides, par sa mère, descendue de Néoptolème.

P. 206, l. 18. *Celle de qui par Charis ..*

Je n'ai pas besoin de dire que tout le mystère de l'oracle consiste ici dans la décomposition des deux noms de Χαρίκλεια et de Θεαγένης.

P. 207, l. 10. *Que vous êtes Athénien....*

Les Athéniens, les plus spirituels des Grecs, passaient pour les plus badauds, tout comme les Parisiens en France. Démosthène ne cesse de leur reprocher leur frivole passion pour les jeux, les fêtes, et toutes les représentations extérieures quelles qu'elles fussent.

P. 214, l. 5. *Les chevaux étoient tous du pays de Thessalie....*

Les plus renommés de la Grèce. M. Coray cite en témoignage les paroles d'un oracle qui vante pour leur beauté,

« La cavale Thessalienne, la femme de Lacédémone, et « les hommes qui boivent l'eau de la belle Aréthuse. »

Ἵππον Θεσσαλικὴν, Λακεδαιμονίην τε γυναῖκα.
Ἄνδρας δ' οἳ πίνουσιν ὕδωρ καλῆς Ἀρεθούσης

P. 216, l. 18. *Les femmes vulgaires....*

En grec Δημώδεις γυναῖκες... selon M. Coray, les courtisanes : je me dispense de rapporter son commentaire.

P. 217, l. 21. *C'étoient deux serpents....*

Imité d'Hésiode. (Bouclier d'Hercule, *V*. 233.)

« A sa ceinture étoient suspendus deux serpents qui cour« boient leur tête. L'un et l'autre dardoient leur langue sif« flante, aiguisoient leurs dents de fureur, et lançoient de « terribles regards. » (*M. Coray.*)

P. 225, l. 1ère. *S'ils s'étoient point vus ou connus autrefois....*

Peinture pleine de charme, et bien faite pour justifier l'admiration de Racine. Son goût le portoit vers ces délicatesses de sentiment qu'il a si bien exprimées et que l'antiquité n'a guère connues. Il est donc peu étonnant qu'il se passionnât si fort pour un livre où l'amour moderne étoit quelquefois si heureusement deviné. Quand Héliodore dit : « Le sang leur monta au visage et rougirent.... finalement « ils devinrent tous deux pâles, etc. »

Ne peut-on point sans pédantisme rapprocher de ces paroles le beau vers de Phèdre?

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.

P. 235, l. 13. *La danse armée que l'on nomme pyrrhique....*

On disoit que Pyrrhus, fils d'Achille, en avoit été l'inventeur.

P. 243, l. 6. *Il étoit de cette région d'Égypte....*

Tout le monde connoît les prétentions d'une foule de villes grecques sur la naissance d'Homère; mais, dit M. Coray, vouloir lui donner l'Égypte pour patrie, c'est passer toute absurdité. Cette ridicule opinion a du reste été soutenue, non pas seulement par quelques anciens, mais par des modernes même, et entre autres le savant Casaubon, dans ses notes critiques sur Athénée. On trouvera, poursuit M. Coray, une ingénieuse raillerie de toutes ces prétentions dans Lucien, qui affirme que notre immortel poète étoit Babylonien de naissance, qu'il ne s'appeloit pas Homère mais Tigranes, et que plus tard envoyé en ôtage chez les Grecs, il en tira son nom. (Ὅμηρος signifie otage.)

P. 248, l. 18. *Mais l'autre, mon fils....*

Distinction entre l'astrologie et la nécromançie, fort peu fondée en raison, mais qui paroît avoir été un des principes de la science occulte de l'antiquité. On verra plus tard le prophète Calasiris frémir d'indignation à la vue des coupables enchantements d'une sorcière qui évoque les ombres des morts.

P. 263, l. 21. *Et mêmement d'amour, lequel, à mon jugement....*

M. Coray se plaint qu'Héliodore puisse énoncer une maxime de morale aussi relâchée, et fasse aussi mal-à-propos gourmander la sagesse d'Homère par la folie du jeune Gnémon. M. Coray oublie que c'est la jeunesse même de Gnémon qui rend ici fort naturelle et fort vraie cette idée, si fausse d'ailleurs, que les jouissances de l'amour sont inépuisables, et ne peuvent enfanter jamais la satiété.

P. 278, l. 14. *Travaillée de quelque puissance d'enchantement.*

Le texte grec dit simplement : ὀχλεῖται ὑπὸ δυνάμεων ἃ κατέπεμψα. Elle est travaillée de puissances que je lui ai envoyées. L'idée d'enchantement est tout entière d'Amyot. M. Coray, loin de voir rien de pareil, suppose que ce mot de δυνάμεων exprime quelque chose de semblable à ce que signifie le mot de *puissances* dans le langage chrétien, lorsque l'on dit en parlant des anges, les *puissances* des cieux, *puissances* incorporées, etc. Je ne sais si je ne prendrois pas ici le parti d'Amyot contre M. Coray, qui me semble pécher par trop de science.

P. 281, l. 8. *Qui m'embrassa alors....*

Le grec dit: προσωμίλει.... Cela exprime davantage.

P. 282, l. 2. *Si délibérai alors ...*

C'est une chose assez remarquable que le Tasse ait emprunté tout ce passage au roman d'Héliodore, et l'ait même à peu près tout entier traduit, car c'est ainsi qu'il imite. L'histoire de la naissance de Clorinde est littéralement la même que l'est ici l'histoire de la naissance de Chariclée. C'est de même une reine d'Éthiopie qui donne le jour à une fille dont la blancheur pourroit exciter les soupçons jaloux de son mari, et qu'elle se décide à livrer innocente aux caprices de la fortune.

« Sénape gouvernait l'Éthiopie et peut-être la gouverne » encore.... Une ardeur si jalouse tourmentait son cœur, » qu'il cachait la reine à tous les regards... Autour de son ap- » partement (de la reine) était peint, sous des traits vivants, » le récit d'une pieuse histoire Une jeune vierge, dont le » teint brille d'une blancheur éblouissante, est enchaînée, et

« un dragon terrible la menace. Un chevalier frappe le « monstre de sa lance, et le fait rouler expirant dans son « sang. Là souvent elle s'agenouille, et au pied de cette sainte « image, dépose humblement l'aveu de ses fautes, pleure et « prie. »

Resse già l'Etiopia, e forse regge, etc.
(*Gerus. liberata*, canto XII.)

On voit que la délivrance d'Andromède par Persée n'a pas échappé plus que le reste à l'imitation, et que le chantre de la croisade a su convertir à un usage chrétien cette fable de la mythologie païenne. C'est au reste un honneur pour *Héliodore* d'avoir été copié par le Tasse, aussi bien qu'admiré par Racine.

P. 283, l. 15. *Appelée Pantarbe, avec une secrète vertu....*

Ctésias, Philostrate et quelques autres racontent beaucoup de choses merveilleuses et incroyables sur la pierre nommée Pantarbe. (*M. Coray.*)

La suite du récit nous en révélera une des plus miraculeuses propriétés.

P. 287, l. 18. *Sachez que vous n'êtes pas la seule, ni la première....*

Tout ce passage est imité de l'Hippolyte d'Euripide.

Ὀυ γὰρ περισσὸν ὖδεν, οὐδ' ἔξω λόγυ
Πέπονθας, etc. .

« Tu n'as rien éprouvé là, dit à Phédre sa nourrice, qui « soit merveilleux, ni extraordinaire. La colère d'une déesse « est venue fondre sur toi. Tu aimes : quel miracle? combien « d'autres mortels ont aimé !..... »

Le même poète dit ailleurs, cité par Stobée :

« Quiconque ne regarde pas l'Amour comme un grand « dieu, comme la plus puissante de toutes les divinités, celui-« là est un insensé. »

Je n'ai pas besoin de rappeler les vers de Racine qui appartiennent à la même situation que celle où sont prononcés les premiers d'Euripide. J'observerai seulement que les auteurs dramatiques devaient fournir aux romanciers des ressources naturelles pour le dialogue et pour les incidents divers de leurs compositions, et que, comme d'autres l'ont déjà fait remarquer, si toutes les tragédies et comédies grecques nous étaient restées, nous y trouverions le fond, comme les détails, de la plupart des romans.

P. 288, l. 13. *Convertissant votre maladie en épousailles....*

Ingénieuse expression, encore empruntée à Euripide, le plus savant en amour de tous les tragiques.

Νοσοῦσα δ' εὖ πως τὴν νόσον καταστρέφου.

P. 296, l. 22. *Un aigle, partant de la main même...*

M. Coray a pris soin de rechercher dans l'onirocritique Artémidore l'explication donnée de la vue d'un aigle, et y trouve que, d'après une décomposition grammaticale du mot grec Ἀετὸς, il n'est pas signifié seulement que Chariclée devait être enlevée, mais devait l'être dans le cours de l'année.

P. 302, l. 10. *Hercule Tyrien....*

C'en est un autre que l'Hercule Grec, et l'on en nomme encore un troisième, l'Hercule Égyptien. Cicéron en compte trois autres de plus, dans son traité de la nature des dieux. C'est donc à tort que Plutarque fait un reproche à Hérodote de reconnaître deux Hercules.

(Notes de M. Coray.)

Ibid, l. 17. *Passé outre l'écueil de Malée....*

C'est-à-dire doublé le cap de Malée... Virgile dit :

Maleæque sequacibus undis.

C'est un promontoire de la Laconie, appelé aujourd'hui par les navigateurs Italiens : *Il capo di Santo Angelo.*

P. 303, l. 2. *Qui, jusqu'ici, n'a été qu'un marchand, a été proclamé victorieux....*

M. Coray exprime ici, avec tout l'enthousiasme grec, une noble pensée : « Courage, s'écrie-t-il, jeune Tyrien. « C'est le propre d'un homme de mérite, de ne pas seule- « ment réussir dans sa profession, mais aussi dans des tra- « vaux qui y sont étrangers. C'est ainsi que toi-même, mon « cher Alexandre (continue notre illustre savant, en s'a- « dressant à son compatriote), c'est ainsi que, non content « de te vouer à Mercure, dieu du commerce, tu cultives « encore les Muses, nobles déesses de l'Hélicon, d'une ma- « nière digne de toi et des dieux. »

P. 308, l. 9. *Ne considérez-vous pas que c'est un mauvais garde qu'un amant?....*

J'emprunte à M. Coray l'observation suivante, et la livre aux lecteurs sans en discuter la justesse.

« Tout ce passage, dit-il, outre la vicieuse affectation qui s'y fait sentir, est de plus invraisemblable. Comment supposer en effet qu'une jeune vierge, honorablement élevée, qu'une prêtresse de Diane, aille moraliser en pareille circonstance sur le compte des amants, surtout quand il lui suffirait d'exiger de Théagène, comme elle le fait ensuite, le serment de respecter sa pudeur? »

P. 312, l. 1re. *Me menaçant que je serois privé de la vue....*

Allusion, dit M. Coray, à l'aventure du devin Tirésias

qui, pour avoir vu Diane nue au bain, fut puni par la cécité d'avoir regardé ce qui est interdit aux yeux mortels.

P. 316, lig. pénult. *Que ses larmes nous emportent comme vagues....*

Littéralement : Et que sans nous en apercevoir, nous soyons entraînés par ses larmes comme par des flots....

Froide métaphore, dit M. Coray. Parce qu'Homère a comparé d'abondantes larmes à une source et à un fleuve dans son cours, il ne s'ensuit pas que l'on puisse dire, être entraîné par les pleurs de quelqu'un, comme par un torrent.... La remarque est fort juste : mais fallait-il ajouter la ligne suivante : « Car sans nous en apercevoir, nous serions emportés nous-mêmes par les métaphores, comme par des flots, et jetés loin de la vérité. »

Ce discours de Chariclès offre du reste quelques traits d'un pathétique vrai et simple, qui ne se ressentent en rien du faux goût, trop commun à l'époque où écrivait Héliodore.

P. 321, l. 18. *Iles aiguës de figure et de nom....*

Ce sont les Échinades. Homère les appelle Θοὰς dans le même sens qu'ici Ὀξείας. On leur donne ce nom, parce qu'elles sont toutes hérissées de promontoires.

P. 326, l. 18. *Misérable, qui pensois être échappée...*

Héliodore, suivant le génie des Grecs, qui aiment à faire parler la douleur, ne manque jamais de mettre dans la bouche de chacun de ses personnages, de longues lamentations toutes les fois qu'il lui arrive un surcroît d'infortunes. C'est le même système que celui des monologues tragiques, si peu goûté chez nous en général. A plus forte raison n'aimerait-on pas dans un roman ces interminables complaintes, aussi obligées qu'elles l'étaient autrefois dans nos pays, après le supplice de chaque grand coupable. Cependant, tout en

blâmant la chose en elle-même, sous le rapport de l'art, il est juste de convenir, que la douleur de Chariclée s'exprime ici avec un certain charme de naïveté, que ne gâte pas la version d'Amyot.

P. 332, l. 11. *Se voulant montrer homme....*

Traduction la plus convenable du mot grec ἀνδριζόμενον... J'aime moins la manière dont est rendu plus bas : Ἔρωτος μὲν ἐλάττων, ἡδονῆς δὲ κρείττων. « Étant bien vaincu d'amour, mais vainqueur de sa passion. » La différence qu'a voulu marquer l'auteur par les deux mots d'Ἔρωτος, *amour*, et ἡδονῆς, *volupté*, se perd dans cette version. Peut-être *aurais-je* dû la corriger. Mais que d'autres corrections pareilles à faire!

P. 346, l. 9. *Il leur plaise vous envoyer tant de bien....*

Héliodore copie presque littéralement ce vers d'Homère dans l'Odyssée :

« Σοὶ δὲ θεοὶ τόσα δοῖεν, ὅσα φρεσὶ σῇσι μενοινᾷς.

Les dieux te donnent autant de choses, que tu en désires dans ton ame.

P. 350, lig. avant-dernière. *Plus excellente que celle de l'Iberie ou de la Bretagne....*

Les plus belles améthystes, au rapport de Pline, viennent de l'Inde. On en trouve aussi dans l'Arabie Pétrée, dans la petite Arménie et ailleurs. Au reste, ce que dit Héliodore de l'améthyste qui naît dans l'Ibérie (l'Espagne) et la Bretagne, est conforme à la vérité. On en recueille encore aujourd'hui en Espagne et dans l'Irlande, que l'auteur embrasse ici dans la dénomination plus étendue de Bretagne : mais elles le cèdent de beaucoup aux améthystes d'Asie. (*M. Coray.*)

Notre érudit commentateur prend ensuite la peine de réfuter l'opinion qui attribue à cette pierre, d'après le nom même qu'elle porte, une vertu ennemie de l'ivresse, et rapporte l'avis de Plutarque, qui prétend que l'améthyste est ainsi appelée (*α* privatif *μέθυ* vin pur) parce que la couleur de cette pierre ressemble à celle du vin mêlé d'eau.

P. 353, l. 21. *Les dons des dieux ne sont à refuser....*

Vers d'Homère, Iliade, liv. 3. v. 65.

Οὔτοι ἀπόβλητ' ἐστὶ θεῶν ἐρικυδέα δῶρα.

P. 358, l. 9. *Si leur conte....*

Remarquons en passant cette manière de composer, qui met en récit une grande partie de la fable. C'est celle de plusieurs poëmes anciens, et particulièrement de l'Odyssée. On sait que le pédantisme est allé même jusqu'à vouloir en faire une règle universelle de l'art.

P. 369, l. 20. *Usant de finesse....*

Amyot traduit : *Lui tirant les vers du nez....*

P. 374, l. 14. *La cuisse nouée....*, et plus bas, *traînant une cuisse....*

Allusion à divers passages d'Homère sur Ulysse.

P. 386, l. 9. *Fit l'entremoyen de la nuit sombre et obscure....*

Le texte grec porte : *τὸ μεταίχμιον ἡμέρας καὶ νυκτὸς σκιόφως ἀπετέλεσεν* : accomplit ténébreusement l'espace mitoyen entre le jour et la nuit.

Amyot traduit : Fit celui entre moyen du jour et de la nuit, que nous appelons *entre chien et loup.*

C'est toujours ce malheureux système de traduction qui,

pour faire comprendre l'antiquité, la travestit à la moderne, et à une simple expression grecque, substitue une trivialité proverbiale de notre vieille langue.

P. 390, lig. pénult. *Car j'ai la force, qui m'est bon garant de la volonté.*

Traduction littérale du grec : ἔχω γὰρ μοι καὶ ἐγγυῶσαν τὸ βούλημα τὴν ἐξουσίαν.

Rien d'ailleurs ne s'accorde mieux avec la suite des idées. Qui croiroit qu'Amyot a pu rendre ainsi cette phrase :

« Car j'ai l'alliance qui assure assez ma volonté » ?

P. 395, l. 20. *Ma fille est amoureuse de vous....*

M. Coray s'étend assez longuement sur l'habileté et la vraisemblance de cette ruse imaginée par Calasiris pour armer les deux brigands l'un contre l'autre, et sauver l'honneur de Chariclée. Je ne rapporterai pas ici ses observations qui en général me semblent justes, mais ne portent que sur une invention, selon moi, assez commune et peu digne d'éloges.

P. 403, l. 13. *Car ainsi comme je descendois....*

Voilà l'explication de cette scène de désordre que l'auteur a offerte à nos regards dans les premières lignes du roman. On voit que c'est un bien vieil artifice que celui de nos romanciers modernes, si accoutumés à tenir en suspens la curiosité du lecteur, par un événement d'abord annoncé avec une sorte d'obscurité mystérieuse, et puis clairement développé à la satisfaction de chacun. Longus, qu'il faut croire antérieur à Héliodore, prélude de même à son sujet par quelques traits vaguement indiqués dans l'image peinte qu'il rencontre en l'île de Lesbos, et dont tout l'ouvrage n'est, au dire de l'auteur, qu'une simple explication.

FIN DES NOTES DU PREMIER VOLUME.